

ISSN 0758 - 170 X

37^e année (2019) n°2 (juin)

A.N.C.A.-A.D.E.A.F

**Nouveaux
Cahiers
d'Allemand**

Revue de linguistique et de didactique

Publiée avec le concours du

**GROUPE DE LEXICOGRAPHIE FRANCO-ALLEMANDE
de L'ATILF UNIVERSITÉ de LORRAINE & CNRS**

Sommaire

Anne-Marie Nahon-Raimondez	Dictionnaire des actes de langage stéréotypés (ASL) : <i>Si tu le dis</i>	123-128
Jean-François Marillier	Le genre en allemand (3) : Expliquer le genre	129-149
Yves Bertrand	Une nouvelle formulation concessive	151-160
Anne-Marie Chabrolle-Cerretini	La recherche linguistique dans l'Allemagne du XIX ^e siècle	161-169
Roland Duhamel	Wieviel Grammatik braucht der Mensch?	171-177
Yves Bertrand	Langue et tabous	179-188
Franziska Flucke	Le développement de l'enseignement bilingue de l'histoire en France et en Allemagne	189-202
Didier de Robillard et <i>alii</i>	Manifeste pour la diversité des langues	203-205

Reportage et Recensions

COLLOQUE Neue Wege der Germanistik : international, transdisziplinär, digital, reportage par Odile Schneider-Mizony (207-209). **COUTURAT**, Louis (2018) *Logique, mathématiques, langue universelle : Anthologie 1893-1917*. Lyon : ENS Éditions. Web. <<http://books.openedition.org/enseditions/7048>>. ISBN : 9782847889956. 10, 99 euros en format Kindle, par Zorana Sokolovska (210-211). **ZEITER** Anne-Christel (2018) *Dans la langue de l'autre. Se construire en couple mixte plurilingue*. Préface de Thérèse Jeanneret. Lyon ENS Editions, 2018. 300 pages. ISBN : 978-2-84788-965-9 (br.). Prix : 26 euros, par Esa Hartmann (212-213). **AUZANNEAU**, Michelle & **Luca GRECO** (dir.) 2018. *Dessiner les frontières*. Lyon : ESNS Editions. 240 pages. ISBN : 978-2-84788-981-9. Prix : 26 euros, par Ghislain Potriquet. (213-216). **RECKERMANN**, Alfons (2018) *Überzeugen. Rhetorik und politische Ethik in der Antike*. Hamburg : Felix Meiner Verlag. 342 Seiten. ISBN : 978-3-7873-337-7. 24, 90 Euros, par Odile Schneider-Mizony(216-218). **PERNOT**, Laurent (2018) *L'art du sous-entendu. Histoire – Théorie - Mode d'emploi*. Paris : Librairie Arthème Fayard. 336 pages. ISBN : 978-2-213-70605-. Prix : 19 Euros, par Odile Schneider-Mizony(218-219) ; **BENDER**, Niklas (2017) *DIE LACHENDE KUNST – Der Beitrag des Komischen zur klassischen Moderne*. Rombach V KG: Freiburg i. Br. 558 pages. ISBN : 978-3793098638. Prix : 48, 90 Euros, par Yves Bertrand (219-221).

Annonceurs : Linguistik on line (206)

In eigener Sache : À nos auteurs (150) ; Autorenhinweise (170); Pilotage rédactionnel de la Revue (178) ;

Anne-Marie Nahon-Raimondez
avec la collaboration des membres du GLFA
(coordination : M. Kauffer)

Petit dictionnaire permanent des « actes de langages stéréotypés » (ALS)

Microstructure de *si tu le dis*

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

FORME ET SYNTAXE

Variantes : Aucune.

Figement : Incomplet. Variation possible de la personne (formes attestées dans le corpus : *s'il le dit* ; *si vous le dites* et formes non attestées mais possibles : *si elle le dit* ; *s'ils le disent* ; *si elles le disent*).

Configurations syntaxiques : *si tu le dis*

SENS ET FONCTIONS

Type d'acte de communication : ACCEPTATION

Fonctions : *Si tu le dis* sert à admettre des propos que l'on ne peut ou que l'on ne veut pas vérifier, afin de clore un débat ou une discussion. Le locuteur peut ensuite exprimer un doute ou une restriction et *si tu le dis* a alors une valeur concessive.

Concurrents : *c'est cela (même)* ; *en ce cas* ; *soit*.

USAGES

Registre : Standard.

Partenaire privilégié : *bon* ; *mais*.

ÉQUIVALENTS :

Habituels : *wenn du's sagst*. (variation possible de la personne)

Occasionnels : *von mir aus* ; *wenn das mal wahr ist* ; *wenn du das / es sagst* ; *wenn du meinst* (variations possibles de la personne).

PLAN

I SERT A ADMETTRE UN PROPOS POUR CLORE UNE DISCUSSION INUTILE.

II SERT A ADMETTRE UN PROPOS POUR ENSUITE EXPRIMER UN DOUTE OU UNE RESTRICTION.

FONCTIONS ET EMPLOIS

I SERT A ADMETTRE UN PROPOS POUR CLORE UNE DISCUSSION INUTILE.

Si tu le dis sert à clore rapidement la discussion. Le locuteur y est contraint, il doit renoncer à discuter. Cela peut tenir à son interlocuteur avec lequel il estime la discussion impossible, au fait qu'il ne dispose pas des éléments suffisants pour poursuivre la discussion ou alors au fait que l'objet de la discussion ne l'intéresse pas réellement.

Pourtant, en même temps qu'il reposait le téléphone Nec eut la sensation de faire une bêtise. Une grosse, même. Zaza le vit surgir dans sa cuisine.

– Il est quelle heure ?

Elle lui montra la pendule au-dessus du frigo tout en continuant de se vernir les ongles de pieds. Minuit dix ! Il avait été bien sonné.

– Qui est-ce qui m'a amené là ?

– Un négro. □– Qui ça ? □– Se ressemblent tous. □– C'était pas Brinks ? □– **Si tu le dis.** □Nec renonça. Zaza causait pas. Ça lui permettait de pouvoir rester blonde n'importe où. (DPN 108/92-93)

Puis j'ai ajouté :

– Je croyais que tu n'aimais pas ça. Tu n'as pas été violée, quand même ?

– Non. Mais il faut bien le faire de temps en temps.

– Je ne vois pas pourquoi.

– C'est utile. Tu obtiens des boulots que tu n'aurais pas eus autrement... et puis tu ne peux pas comprendre. – Mais si, je peux comprendre. C'est vrai que ça me choque, mais **si tu le dis.** (FR-HMJ 244/-)

– Vous êtes encore là n'est-ce pas... ? □La voix du container était toute proche. [...] □– Répondez-moi... □– Qui êtes-vous ? demanda une fois encore l'Enquêteur. □– Je vous l'ai déjà dit, je suis l'Enquêteur. □– Mais c'est moi l'Enquêteur ! □Il y eut un silence, puis il crut percevoir un soupir. □– **Si vous le dites...** De toute façon, nous le sommes tous, plus ou moins... (PCU 254/201)

Il m'agrippe par le poignet et m'attire vers lui.

– J'aime pas vos allusions, fait-il, son visage tout près du mien. [...]

– Quelles allusions ? Et laissez-moi, vous me faites mal. □A regret, il relâche son étreinte. Je me frotte le poignet. Puis je lui frotte les oreilles. En imagination. Et en rebalbutiant que je ne

Trotzdem hatte Nec im selben Moment, als er den Hörer weglegte, das Gefühl, eine Dummheit zu machen. Eine große sogar. Zaza sah ihn in ihrer Küche auftauchen.

„Wie spät ist's?“ Sie zeigte ihm die Uhr über dem Kühlschrank, während sie weiter ihre Fußnägel lackierte. Zehn nach zwölf! Er war ordentlich ausgeknockt gewesen.

– „Wer hat mich denn hergebracht?“ – „Ein Negro.“ – „Und wer?“ – „Sehen alle gleich aus.“

– „War's nicht vielleicht Brinks?“ – „**Wenn du's sagst.**“ Nec gab es auf. Zaza quatschte nicht. Das erlaubte ihr, egal wo blond zu bleiben.

Dann fügte ich hinzu:

„Ich dachte, du magst das nicht. Du bist doch nicht etwa vergewaltigt worden“

„Nein, aber man muss es halt von Zeit zu Zeit machen“.

„Ich sehe nicht ein, warum“.

„Es ist nützlich. Du bekommst Jobs, die du sonst nicht bekommen hättest... Aber das kannst du nicht verstehen“. „Klar kann ich das verstehen. Stimmt schon, dass mich das schockiert, aber **wenn du's sagst...**“

„Sie sind noch da, nicht wahr...?“ □Die Stimme aus dem Container war ganz nah. [...] □„Antworten Sie mir...“ □„Wer sind Sie?“ , fragte der Ermittler noch einmal. □„Das habe ich Ihnen schon gesagt, ich bin der Ermittler.“ □„Aber der Ermittler bin ich!“ □Es entstand eine Pause, dann meinte er ein Seufzen zu hören. □„**Wenn Sie meinen...** das sind wir alle, mehr oder weniger...“

Er packt mich am Handgelenk und zieht mich zu sich heran.

„Ich mag Ihre Anspielungen nicht“ . sagt er, sein Gesicht ganz dicht vor dem meinen. [...]

„Welche Anspielungen? Und lassen Sie mich los, Sie tun mir weh.“ Widerstrebend lockert er seinen Griff. Ich reibe mir das Handgelenk. Und

comprends pas ce qu'il... □ Il me répond de pas jouer au con et que j'ai fort bien compris. □ **S'il le dit...** (JBC 222-223 / 222-223) □

– J'ai eu de la chance... Il faut croiser les bonnes personnes, j'imagine... et je... je crois que je les tiens, là...
– Ton médecin ?
– Ma médecin ! Oui mais pas seulement... Un psy aussi... Un vieux pépé qui m'a arraché la tête... Tu connais le V33 ?
– C'est quoi ? Un médicament ?
– Non, c'est un produit pour décaper le bois...
– Ah oui ! Une bouteille verte et rouge, non ?
– **Si tu le dis...** Eh ben ce mec, c'est mon V33. Il met le produit, ça brûle, ça fait des cloques et le coup d'après, il prend sa spatule et décolle toute la merde... (FR-AGE 442-443/-)

dann reibe ich ihm so einiges unter die Nase. In meiner Phantasie. Und indem ich erneut stammle, dass ich nicht verstehe, was er... Er antwortet mir, ich solle nicht den Idioten spielen und ich hätte sehr gut verstanden. **Wenn er das sagt...**

„Ich habe Glück gehabt... Man muss eben auf die richtigen Leute treffen, nehm' ich an... und ich... ich glaub' ich hab' sie gefunden...“
„Deinen Arzt?“
„Meine Ärztin! Ja, aber nicht nur... Auch einen Psychologen... ein Großväterchen, der mir den Kopf abgerissen hat... Kennst du V33?“ „Was ist denn das? Ein Medikament?“ „Nein, das ist ein Beizmittel...“
„Ach ja! Eine grünrote Flasche, oder?“ „**Kann sein...** Also dieser Typ, der ist mein V33. Er trägt das Produkt auf, und das brennt dann bis es Blasen wirft, und im Anschluss nimmt er den Spatel und spachtelt die ganze Scheiße ab...“

II SERT A ADMETTRE UN PROPOS POUR ENSUITE EXPRIMER UN DOUTE OU UNE RESTRICTION.

Le locuteur n'est pas convaincu par son interlocuteur mais ne s'oppose pas dans un premier temps. *Si tu le dis* a une valeur concessive, il marque une étape, et le locuteur exprime dans un deuxième temps ses doutes ou ses restrictions. Le locuteur peut les exprimer soit verbalement, soit par son attitude ou ses actes. Le locuteur admet en apparence ce que son interlocuteur lui dit pour ensuite dire, faire ou penser ce qu'il veut.

– J'travail, dit Lauterbach. □ – Moui, dit Emil doucement. On verra bien. Je ne crois pas que vous travaillerez aujourd'hui, le travail que j'ai pour vous... mais vous êtes malade. □ – Je fais n'importe quel travail, dit Lauterbach. □ – **Si vous le dites**, Herr Lauterbach ! Seulement, je ne crois pas vraiment.
Ensemble, ils la virent atteindre le perron et en gravir les marches.
– J'aimerais bien savoir ce qu'elles vont se dire, les deux !
– Elle est forte, Maddy. Elle gagnera.
– **Si tu le dis!** Il ricana et Julien le toisa d'un air courroucé. (JCF 406-407/343) □
– Je t'en roule un ?
– Non, merci.
– C'est vrai que t'es sérieuse, toi...
J'ai choisi autre chose, fit-elle en avançant son verre...

„Ich arbeit“ sagt Lauterbach.
„Na ja“, sagt Emil sanft. „Werden wir ja sehen. Glaub nicht, daß Sie heute arbeiten, die Arbeit, die ich habe... Sie sind ja 'n kranker Mann.“
„Ich arbeite ... alles“, sagt Lauterbach.
„**Wenn Sie es sagen**, Herr Lauterbach! Nur, ich glaub's nicht ganz.“ (HFM 80 / 114)
Beide sahen, wie Maddy an der Treppe angekommen war und die Stufen hinaufeilte.
„Den beiden würde ich jetzt gerne zuhören.“
„Maddy ist stark. Sie wird gewinnen.“
„**Wenn du es sagst!**“ □ Er lachte, woraufhin Julien wütend zu ihm aufblickte. □
„Soll ich dir eine drehen?“
„Nein, danke.“
„Du bist wirklich anständig...“
„Ich habe mir was Anderes gewählt“ sagte sie und schob ihr Glas vor...

– T'as tort.
– Pourquoi, l'alcool c'est pire que la drogue ?
– Ouais. Et tu peux me croire parce que j'en ai vu des pochetrans dans ma vie, tu sais... En plus, c'est pas de la drogue, ça... C'est une douceur, c'est comme des Quality Street pour les grands...
– **Si tu le dis...**
– Tu veux pas essayer ?
– Non, je me connais... Je suis sûre que je vais aimer ! (FR-AGE 219-220/-)

– Faut pas vous biler, lui cria Buteil, [...] Ce camion, c'est comme la Belle et la Bête, ça se transforme. J'en fais un trois étoiles en moins de deux heures.
– Buteil, expliqua Soliman à Camille, a souvent pris la bétailière pour se promener en famille. Fais-lui confiance, t'auras tout le confort et une chambre pour toi seule.
– **Si tu le dis**, dit Camille en hésitant. (FVH 130 / 137-138/-)

– Je suis pressé.
– J'arrive.
Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il la trouva trop maquillée.
[...]
Il avait trouvé un appartement, devait filer, s'en-volait.
– Charles, arrête ça. Ce n'était rien... Des conversations de filles... Tu sais comment c'est...
– Tout va bien, lui sourit-il, tout va bien, c'est moi qui m'en vais. C'est moi, le salaud.
– Bon... **Si tu le dis...**
Jusqu'au bout, elle aura admiré sa classe.(AGC 512/513)

„Tu hast Unrecht.“
„Wieso? Ist Alkohol schlimmer als eine Droge?“
„Jawohl. Das kannst du mir schon glauben, weil ich in meinem Leben schon so manchem Suffkopp begegnet bin... Und außerdem ist das keine Droge hier... Das ist eine Süßigkeit, das ist wie Quality Street für die Großen...“
„**Wenn du meinst...**“
„Willst du nicht mal probieren?“
„Nein, ich kenne mich... Ich bin sicher, dass es mir schmeckt!“

„Keine Angst!“ schrie Buteil ihr zu, [...], Der Laster ist wie die Schöne und das Biest, der verwandelt sich. In weniger als zwei Stunden mach ich ein Dreisternehotel draus!“
„Buteil hat den Viehtransporter oft genommen, um mit der Familie wegzufahren“, erklärte Soliman Camille. „Vertrau ihm, du kriegst allen Komfort und ein Schlafzimmer für dich allein.“ □ „**Wenn du es sagst**“, bemerkte Camille zögernd.

„Ich hab's eilig.“ „Ich komme.“
Es war das erste Mal, seit er sie kannte, dass er sie zu stark geschminkt fand.
[...]
Er hatte eine Wohnung gefunden, musste weg, haute ab.
„Ach komm, Charles. Es hatte nichts zu bedeuten... Weibliches Geschwätz... Du weißt doch, wie das so ist...
„Ist schon gut“, sagte er lächelnd, „ist schon gut, ich bin's, der abhaut. Ich bin der Saukerl.“
„Na gut, **wenn du's sagst...**“
Bis zum Schluss bewunderte sie, wie er die Haltung bewahrte.

BILAN

SENS GENERAL ET EMPLOIS

Dans son emploi non-ALS, *si tu le dis* permet simplement au locuteur d'exprimer le fait qu'il croit l'interlocuteur. Il affirme sa confiance, il ne doute pas de la véracité de ses propos.

Ça fait combien d'années déjà que ton père est mort ? demandes-tu à la fille de Treize. Je te l'ai déjà dit : il y a vingt ans, j'en avais quatre te répond-elle en te regardant en coin. Ah oui c'est ça

Seit wann ist dein Vater nochmal tot? fragst du Treizes Tochter. Hab ich dir doch schon gesagt: vor zwanzig Jahren. Ich war vier, antwortet sie dir und blickt dich schief von der Seite an. Ach

si tu le dis, moi tu sais je ne me souviens jamais des dates. Le texte du passé dans ma mémoire est complètement déformé, chiffonné. (FR-ORT 32/-)

– Je me présente : je suis le comte de V.

Bon sang, un comte. Je les imaginai davantage avec un chapeau à plume et une épée à la garde munie de rubans, mais **s'il le dit**, ça doit être vrai. En tout cas, c'est le premier que je vois de ma vie. (JJS 79/72)

Il m'a dit : si tu te tiens pénard je serai gentil avec toi mais sinon, je vais prévenir les flics.

– Et il y est allé, dit Régina, calmement.

– Après ça? dit David indigné. Il aura pas le culot après ça!

– Ça quoi? dit Régina. A mon avis on ferait bien de ne plus être là quand ils arrivent.

– **S'il le dit**, dit Grâce, c'est que c'est vrai. Régina, il sait. (FR-CRE 104/-)

ja, richtig, **wenn du's sagst**, ich erinnere mich halt nie an die Daten. Der Text der Vergangenheit in meinem Kopf ist vollkommen verzerrt und zerknittert.

„Ich darf mich vorstellen: Ich bin der Graf von V.“

Du lieber Himmel, ein Graf! Ich habe mir diese Leute eher mit einem Federhut gedacht, den bändergeschmückten Degen in Ausfallstellung. Aber **wenn er's sagt**, wird's schon stimmen. Jedenfalls ist er der erste Graf in meinem Leben.

„Er hat mir gesagt, wenn du nicht muckst, bin ich nett zu dir, ansonsten sag ich den Bullen Bescheid.“

„Und er ist hingegangen,“ sagte Regina ruhig.

„Danach?“ sagte David entrüstet,

„Der traut sich doch gar nicht nach sowas!“

„Nach was?“ sagte Regina. Meiner Meinung nach täten wir gut daran, nicht mehr da zu sein, wenn sie kommen.“

„**Wenn er's sagt**,“ sagte Grace, „dann wird's schon stimmen. Regina, er weiß Bescheid.“

Dans son emploi ALS, *si tu le dis* sert à clore rapidement une discussion de façon définitive ou temporaire. En exprimant ainsi son assentiment, le locuteur veut soit marquer l'impossibilité pour lui de continuer à discuter (pour diverses raisons) soit aller dans le sens de son interlocuteur pour pouvoir ensuite mieux, ou d'une autre manière, continuer à exprimer ses doutes ou son incrédulité. *Si tu le dis* peut, dans ce cas, être tout à fait ironique : le locuteur fait croire de façon plus ou moins subtile, qu'il croit son interlocuteur. Il n'est même pas forcément désireux que celui-ci croie en sa sincérité.

La distinction entre emploi ALS et emploi non-ALS n'est pas toujours simple. L'ALS apparaît comme étant essentiellement un énoncé autonome, tandis que le non-ALS n'est qu'une simple subordonnée conditionnelle, souvent complétée par *c'est que c'est vrai*. On observera enfin que la traduction la plus fréquente de *si tu le dis* est la même, qu'il s'agisse d'un emploi ALS ou d'un emploi non-ALS.

ÉQUIVALENTS

L'équivalent le plus courant de *si tu le dis* est *wenn du's sagst*.

Références des sources

(Les références en FR- ont comme origine la base Frantext)

- DPN : Picouly, Daniel : *Nec*. Paris : Gallimard, 1999. / Traduction allemande par Stefan Linster : *Nach mir die Sintflut*. Reinbek : Rowohlt, 1997.
- ESL : Schmitt, Éric-Emmanuel : *Le Libertin*. In : *Théâtre*. Paris : Albin Michel, 2003. / Traduction allemande par Annette et Paul Bäcker : *Der Freigeist*. In : *Gesammelte Stücke*. Lengwil : Libelle Verlag, 1999.
- FR-AGC : Gavalda, Anna : *La Consolante*. Paris : Le Dilettante, 2008.
- FR-AGE : Gavalda, Anna : *Ensemble, c'est tout*. Paris : Le Dilettante, 2004.
- FR-CRE : Rochefort, Christiane : *Encore heureux qu'on va vers l'été*. Paris : Grasset & Fasquelle, 1975.
- FR-HMJ : Monferrand de, Hélène : *Journal de Suzanne*. Paris : LGF, 1991.
- FR-ORT : Rolin, Olivier : *Tigre en papier*. Paris : Editions du Seuil, 2002.
- FVH : Vargas, Fred : *L'homme à l'envers*. Paris : Éditions Viviane Hamy, 1999. / Traduction allemande de par Tobias Scheffel : *Bei Einbruch der Nacht*. Berlin : Aufbau Verlag, 2003.
- HFM : Fallada, Hans : *Kleiner Mann - Was nun?* Reinbek bei Hamburg : Rowohlt, 1990. / Traduction française par Laurence Courtois : *Quoi de neuf, petit homme ?* Paris : Denoël, 2007.
- JBC : Benoziglio, Jean-Luc : *Cabinet-Portrait*. Paris : Seuil, 1980. / Traduction allemande par Claus Sprick : *Porträt-Sitzung*. Zürich : Benziger, 1990.
- JCF : Cauët, Jacqueline : *Les filles du maître de chai*. Paris : Belfond, 1997. / Traduction allemande par Pia Eisold-Schoppe : *Die Töchter des Kellermeisters*. Bergisch Gladbach : Bastei Lübbe, 1999.
- JJS : Joffo, Joseph : *Un sac de billes*. Paris : Lattès, 1973. / Traduction allemande par Lothar von Versen : *Ein Sack voll Murmeln*. Frankfurt a. M. : Ullstein, 1981.
- PCU : Claudel, Philippe : *L'enquête*. Paris : Editions Stock, 2010. / Traduction allemande par Ina Kronenberger : *Die Untersuchung*. Reinbek : Rowohlt, 2012.

Le genre en allemand (3) Expliquer le genre ?

1 En guise d'introduction

Mark Twain écrit en 1880 à propos de l'allemand :

Every noun has a gender, and there is no sense or system in the distribution; so the gender of each must be learned separately and by heart. There is no other way. To do this one has to have a memory like a memorandum-book. In German, a young lady has no sex, while a turnip has. Think what overwrought reverence that shows for the turnip, and what callous disrespect for the girl.¹ (Mark Twain, *The Awful German Language*.)

Cette description humoristique de l'allemand, dans laquelle Twain rattache le genre au sexe, ce qui est la conception courante à la fin du 19^{ème} siècle², montre l'aspect déroutant d'une langue présentant des genres nominaux pour un locuteur étranger dont la langue ne présente pas cette caractéristique. En outre Twain explicite une conséquence de l'assignation (selon lui) aléatoire du genre pour l'apprenant étranger, qui doit le mémoriser pour chaque nom au coup par coup.

L'idée que le genre s'apprend isolément pour chaque nom se retrouve aussi parfois chez des grammairiens de l'allemand et même chez Helbig et Buscha, alors que leur grammaire a une orientation DaF, ce qui devrait conduire à rechercher un maximum d'aides pédagogiques pour l'acquisition des genres :

Das beherrschende Genussystem im Deutschen ist ein formalgrammatisches System, das in seinen Systemzügen nur im Rahmen einer historischen Grammatik erklärt und übersichtlich gemacht werden kann. Im Rahmen einer Darstellung der Gegenwartsprache ist es für die Mehrzahl der Substantive nicht möglich, praktikable Regeln zur Genusbestimmung zu geben. Bei vielen Substantiven muß die das Genus repräsentierende Artikelform zusammen mit dem Substantiv gelernt werden. (Helbig & Buscha 1977 : 240)

¹ « Chaque nom a un genre et il n'y a ni sens ni système dans sa répartition, aussi le genre de chaque nom doit-il être appris par cœur séparément. Il n'y a pas d'autre possibilité, ce qui nécessite une mémoire de la taille d'un annuaire. En allemand, une jeune femme n'a pas de sexe, tandis qu'un navet en a un. Quel excès d'honneur pour le navet et quel manque d'égards envers la jeune fille. »

² Voir Marillier 2018. On concevra ici le genre des noms comme un classement purement morphologique : à chaque genre sont attachées des marques spécifiques de déclinaison des accompagnateurs et/ou du nom lui-même auquel le genre est associé.

Helbig & Buscha, qui (révérence à Grimm ?) évoquent un passé idéal, où les genres auraient constitué un système cohérent (vraisemblablement sémantique), ne nient pas l'existence de règles, pour autant ils considèrent que leur portée est limitée et qu'elles ne présentent pas d'intérêt du point de vue pédagogique (*nicht praktikabel*).

2 La répartition des genres n'est pas (totalement) aléatoire.

En effet la plupart des grammaires¹ de l'allemand indiquent qu'il existe des corrélations partielles entre le genre des noms et

- leur sens, p. e. {noms des minéraux → M} : *der Schiefer, der Kalk, ...* et, plus particulièrement, on relève pour les dénominations d'animaux une corrélation entre les genres M et F d'une part et le sexe du référent d'autre part : *der Mann, der Stier, ... / die Frau, die Kuh, ...* ainsi que pour la dénomination des individus non encore adultes associée au N : *das Kind, das Kalb, ...* ;
- leur forme, plus précisément avec certains affixes tels le préfixe {*Ge-* → N} : *das Geschlecht, das Gebirge, ...* ou, plus souvent, des suffixes, p. e. {-*er* → M} : *der Träger, ...* et ici les corrélations avec le F dominant : *-heit* : *die Freiheit, ...*, *-ung* : *die Befreiung, ...* ou encore avec des pseudo-suffixes tels que {-*ig* → M} : *der Honig, der Käfig, ...*

La validité de telles corrélations est renforcée par le fait qu'il en existe d'analogues dans les états anciens de langue² et pour d'autres langues modernes que l'allemand³.

Par ailleurs des études récentes conduites sur diverses langues ont permis de dégager d'autres corrélations formelles, de type phonologique⁴. Ainsi Köpcke

¹ Voir p. e. Schanen & Confais (1986 : ch 18), Duden (2016 : 157 et suivantes). Montanari (2004 : 170) mentionne que ce type d'indications se trouve pour l'allemand déjà dans la grammaire de Gueintz (1641) :

„Von dem geschlechte der Selbständigen Nennwörter aus der bedeutung.

1. Die Nennwörter der Männer, der Monden, der vier theile des Jahres, der Winde, der Edelgesteine, der Mütze, der Planeten sind Mänliches geschlechtes. [...] 2. Die nahmen der Weiber, der Flüsse, der Tugenden, und Laster, der Bäume, welche mit dem Wort Baum nicht zusammengesetzt seind, der Baumfrüchte, der Musicalischen Instrumente, der Festtage und Krankheiten, sind Weibliches geschlechtes. [...] 3. Die Nennwörter der Städte, der Dörffer, der Landschaften, der Buchstaben, der Metallen sind unbenanntes Geschlechtes [= N].“ (Gueintz 1641 : 36-37)

² Voir p. e. pour le latin les corrélations entre la terminaison des noms et le genre, cf. Marillier (2019 : 29).

³ P. e. en français le suffixe *-ette* est associé au F : *maison* F > *maisonnette*, *savon* M > *savonnette*.

⁴ Voir p. e. pour le français Tucker *et al.* 1977 et Desrochers & Paivio 1989, 1990, Desrochers & Brabant 1995.

(1982) établit pour l'allemand une série de corrélations (qu'il dénomme « règles ») telles que :

- monosyllabiques $\{#[kn]_ \rightarrow M\}$: *Knauf* ; $n = 14/15$ (93,3%)¹ (Köpcke 1982 : 89)
- monosyllabiques $\{_ +V_{\text{brève}} +C_{\text{occlusive}} +C\# \rightarrow M\}$: *Abt, Flachs* ; $n = 106/134$ (79,1%) et $106/116$ (91,4%) après élimination des N et F dont le genre est associé à une autre corrélation (1982 : 106).

Les corrélations que l'on peut établir entre tel ou tel genre et certains champs sémantiques, certains affixes ou la présence de certains phonèmes résultent du principe d'analogie, bien connu dans le domaine de la psychologie cognitive : la communauté des locuteurs tend à assigner le même genre aux noms présentant une ou des caractéristique(s) commune(s), d'ordre sémantique et/ou formel ; ces noms sont ainsi regroupés en grappes relativement homogènes. La reconnaissance d'une analogie entre des éléments présuppose l'identification (le plus souvent intuitive) de caractéristiques spécifiques² de ceux-ci.

Mais les descripteurs ne peuvent établir des regroupements de noms que de façon inductive en recherchant les points communs entre des groupes de noms présentant le même genre. Le résultat de l'analyse est, dans un premier temps du moins³, purement hypothétique et les corrélations que l'on peut dégager sont de simples constats et n'ont pas en soi de valeur explicative⁴. Aussi peut-on s'interroger sur l'intérêt d'une telle démarche.

3 Doutes sur la pertinence des corrélations concernant le genre

Les corrélations sémantiques et, pour les formelles, celles avec des affixes sont régulièrement évoquées dans les grammaires et les études sur le genre sans faire le plus souvent l'objet d'une remise en cause. En revanche, les corrélations

¹ La présentation des règles de Köpcke est modifiée ici. Le signe # marque la limite amont ou aval du nom ; _ représente un contexte quelconque ; n représente l'effectif, le premier chiffre indique l'effectif pour le genre correspondant à la règle, le deuxième l'effectif global des noms des trois genres présentant les caractéristiques spécifiques de la règle.

² « Faire ou reconnaître une analogie consiste à effectuer mentalement un traitement abstraitif sur deux objets de pensée afin d'en extraire des propriétés communes, des ressemblances. » (<http://definitions-de-psychologie.psyblogs.net/2017/01/analogie-psychologie-cognition.html>). Ce que Michels (1889 : 6) dénomme 'parenté' (*Begriffsverwandtschaft* et *Klangverwandtschaft*) correspond au principe d'analogie.

³ La possibilité d'une vérification de ces hypothèses est abordée au chapitre 4.

⁴ Les noms des saisons sont M en allemand et en français, mais le latin présente deux F et deux N, on en conclura donc que le principe d'analogie n'a pas opéré en latin, sans pouvoir expliquer pourquoi il opère dans certains cas et pas dans d'autres. Il est cependant souvent possible d'expliquer les effets du principe d'analogie à partir de l'effectif des noms impliqués et en prenant en compte la dimension diachronique, cf. 4.2.1.1 à propos des noms de saisons.

phonologiques, dégagées plus récemment, sont le plus souvent ignorées et parfois même remises en question ; ainsi Brigitte Schwarze (2008 : 131) réduit les corrélations établies par Köpcke (1982) entre certaines combinaisons de phonèmes et les genres à des jeux de l'esprit, elles seraient selon elle « zwar beobachtungsadäquat, aber nicht beschreibungsadäquat » en ce qu'elles ne constitueraient pas un modèle de la compétence des locuteurs natifs (kein Abbild der muttersprachlichen Kompetenz) et Schwarze de conclure :

Im Falle der deutschen Sprache ist die formale Transparenz noch geringer einzuschätzen [als im Französischen]. Übergeordnete phonologische Kriterien sind hier offenbar kaum auszumachen. (Schwarze 2008 : 266)

Ce scepticisme provient sûrement de la nature des sons et des graphèmes qui est plus abstraite, moins accessible à l'intuition que ne le sont les suffixes et pseudo-suffixes (lesquels ne sont pourtant que des combinaisons de phonèmes). L'objection généralement soulevée est que si de telles corrélations peuvent trouver leur place dans une description de la langue, elles n'auraient pas de réalité psychologique pour les locuteurs, c'est-à-dire qu'elles ne dicteraient pas leur choix lors de l'association des noms avec un genre particulier. Il est à noter que ces critiques ne sont jamais argumentées et relèvent de la seule intuition de leurs auteurs.

Avant de s'interroger sur la réalité psychologique des corrélations concernant le genre, on peut relever que la réalité psychologique des autres types de corrélations grammaticales (syntaxiques et morphologiques) n'est un fait dont l'évidence n'aveugle que les auteurs de grammaires et les plus coopératifs de leurs lecteurs.

Plus généralement si les règles concernant la morphologie et la syntaxe, dont l'existence est établie depuis l'Antiquité, ont gagné le statut d'évidences auprès des locuteurs ayant bénéficié d'un enseignement grammatical poussé, rien ne permet d'affirmer qu'un locuteur natif de l'allemand qui n'aurait pas été scolarisé, ou que brièvement, aurait tout de même conscience du fait que p. e. les verbes dont la structure phonologique comporte la combinaison {[i]+[n]+occlusive} au présent (*ich finde*) font au prétérit alterner la voyelle du radical avec [a] (*ich fand*) et [u] pour la forme du participe 2 (*gefunden*), or l'ignorance de ce fait n'empêche pas ce locuteur de manier ces formes de façon correcte. De même on peut douter qu'un tel locuteur ait, au moment où il les utilise, conscience du fait que les noms des minéraux sont régulièrement M ou les dérivés en *-heit* tous F et qu'il puisse l'expliquer.

Pour les règles grammaticales traditionnelles, un élément indirect de preuve de leur existence psychologique nous est fourni par Jean Fourquet (1970). Il cite la ballade de Jaberwocky, tirée d'*Alice in Wonderland* de Lewis Carrol :

T' was brillig, and the slithy toves Did gyre and gimble in the wabe

dans laquelle les lexèmes relevant des classe de mots supérieures sont inventés et il en fait le commentaire suivant :

In diesen Texten [d.h. in den Nonsense-Texten] bleibt nicht nur das syntaktische Gefüge erkennbar; es bleiben semantische Elemente, die durch Endungen (tove-s), Präfixe, Präpositionen (in) und andere Formwörter übermittelt sind. Wenn wir auch slithy und tove nicht verstehen, erkennen wir einen Plural. Wir sind bei weitem nicht so befremdet, wie von einem Text in einer unbekanntem Sprache. Wenn wir die Ballade lesen, verstehen wir: auf eine Beschreibung folgt eine Handlung mit verschiedenen Episoden; wir folgen dem Abrollen eines Geschehens, mit verschiedenen Teilnehmern usw.

Sehen wir näher zu, so kommen wir zu dem Schluß: die Elemente, die hier mitteilend [sic] sind, gehören kleinen geschlossenen Systemen an: z. B. dem System des Numerus (Singular-Plural), des Tempus (Präsens-Präteritum), der Person, der Raumpräpositionen, usw. (Fourquet 1970 : 11-12)

Qui connaît suffisamment l'anglais reconnaît dans le texte cité des termes relevant de classes de mots identifiées et associés les uns aux autres au moyen de relations syntaxiques ; ceci n'est possible, alors que le texte demeure incompréhensible, qu'en raison de la connaissance des règles morphologiques et syntaxiques constitutives de la langue anglaise, donc la pratique de la langue repose en partie sur l'existence de telles règles, qui peuvent même être sollicitées pour produire un texte incompréhensible, sans être pour autant tout à fait inintelligible.

Que signifie en fait la notion de 'réalité psychologique' ? Un locuteur peut maîtriser sa langue maternelle sans pour autant pouvoir en expliciter les structures syntaxiques ou les régularités morphologiques. Sa connaissance des « règles » est prouvée par leur bonne utilisation, mais elle se situe en principe à un niveau qui échappe à sa conscience, et même si un locuteur peut expliciter une règle qu'il aura apprise, il ne fait pas à chaque instant un recours conscient aux règles pour produire ou décrypter des énoncés. En paraphrasant Hegel parlant de l'Histoire, on peut dire que les règles de grammaire existaient bien avant les grammairiens.

Il semble bien que le rejet des corrélations phonologiques avec les genres repose sur une confusion entre les niveaux méta (le discours descriptif développé par les grammairiens) et infra (la connaissance intuitive des régularités de la langue). Mais alors, comment prouver la réalité psychologique de règles dont leurs utilisateurs n'ont pas conscience ?

4 Arguments plaidant pour l'existence de règles d'assignation du genre

Pour ce qui est des corrélations avec le genre, nous disposons de plusieurs pistes permettant de confirmer la réalité psychologique de règles, qui restent plus ou moins intuitives en fonction du degré de conceptualisation grammaticale des locuteurs.

Les faits plaident pour l'existence de règles opératoires d'assignation du genre sont de deux ordres :

- l'assignation du genre est facilitée lorsque les noms correspondent à l'une des corrélations que l'on aura dégagées,
- l'assignation d'un genre aux noms d'emprunt et le changement de genre de certains noms au cours du temps ne se font généralement pas au hasard, mais résultent de l'attraction qu'exercent certains modèles sur le genre de noms qui en relèvent et qui n'ont pas au départ le genre correspondant à ceux-ci.

4.1 Les corrélations comme facilitateurs lors de l'assignation du genre

Les deux premiers indices nous sont fournis par le comportement des locuteurs natifs dans des situations particulières. L'observation du comportement de locuteurs non-natifs peut aussi montrer l'existence de corrélations d'ordre sémantique ou formel. Enfin l'étude de comportements déviants (lapsus, aphasie) permet de confirmer la réalité psychologique de corrélations entre un genre et certains noms.

4.1.1 Tests d'assignation du genre par des locuteurs natifs

4.1.1.1 Amélioration du taux de réussite

Dans le cadre de la recherche de corrélations phonologiques pour les genres dans diverses langues indo-européennes qui s'est développée à partir des années 1960¹, la validité des résultats obtenus a été souvent vérifiée au moyen de tests conduits avec des locuteurs natifs devant indiquer le genre de noms. Mais pour que le résultat des tests ne soit pas perturbé par le fait que les noms soumis aux sujets sont le plus souvent connus et donc que l'assignation du genre ne fait pas nécessairement appel à des règles, mais peut-être plutôt à la mémoire, on utilise des noms artificiels, spécialement forgés à cet effet selon les règles que l'on veut tester, p. e. *Knich* pour la règle $\{#[kn]_ \rightarrow M\}$. Ce procédé garantit par ailleurs que seules les règles formelles puissent intervenir, les termes soumis n'ayant pas de sens.

Assigner un genre à un nom spécialement forgé pour le test ne constitue pas une opération totalement artificielle, en effet elle est analogue à celle d'assigner un genre à un néologisme ou à un nouvel emprunt, à la différence près que la dimension sémantique est absente dans les tests avec noms fabriqués.

Klaus-Michael Köpcke et David Zubin (1983) ont conduit pour l'allemand, et après d'autres chercheurs², de tels tests afin de vérifier la pertinence des

¹ Une étude pionnière, recourant entre autres à des tests, est celle de Popova 1958 sur le russe.

² Cf. MacWhinney 1978.

corrélations établies par Köpcke (1982) sur les noms monosyllabiques de l'allemand¹ et ces tests sont repris sur une base plus large par Anne Mills (1986)². Les règles testées s'avèrent pour la plupart statistiquement pertinentes, p. e. le taux de succès pour $\{#[kn]_ \rightarrow M\}$ (*Knich*) est de 72% chez Mills³ ($p < 0,1\%$)⁴, pour $\{[_{\varepsilon t}\# \rightarrow N\}$ (*Flett*) 82,5% chez Mills et 78 % chez Köpcke & Zubin ($p < 0,1\%$), ou encore de 80% ($p < 0,1\%$) dans les deux études pour $\{[_{u:r}\# \rightarrow F\}$ (*Luhr*). Mais la probabilité du taux de réussite de 56,5% obtenu pour $\{#[\check{s}] + C_ \rightarrow M\}$ ³ (*Stiss*) est selon l'étude de Mills supérieure à 5% et n'est par conséquent pas considérée comme statistiquement significative. Au total les valeurs obtenues par Mills confirment, celles obtenues par Köpcke & Zubin.

La contre-épreuve consiste à évaluer la probabilité de réussite pour des noms ne présentant pas de corrélation ; dans ce cas l'assignation d'un genre pour les mots artificiels présente une dispersion compatible avec l'hypothèse nulle (répartition au hasard, dont les valeurs cibles sont 50% pour chacun des deux genres en français, et 1/3 pour chacun des trois genres en allemand).

4.1.1.2 Amélioration du temps de réaction

D'autres tests sur le genre en allemand ont été conduits par des psychologues, pour lesquels le critère décisif n'est pas le taux de réussite, mais le temps de réponse, au motif qu'un temps de réponse plus long implique un calcul plus complexe ; ce critère permet de procéder aux tests avec des noms réels et de préférence connus, l'éventuelle différence dans la vitesse de réaction lors de l'assignation du genre étant due à la présence des critères évalués qui facilitent et donc accélèrent la réponse. Dans une série de tests conduits par Schiller *et alii* (2003) les sujets devaient indiquer en pressant un bouton le genre M ou F du nom dénommant les référents d'images projetées. Les genres attendus se répartissaient également entre M et F, les noms retenus pouvant être regroupés en quatre sous-ensembles :

- A : [+corrélation sémantique]⁵ & [+corrélation phonologique] : *Hexe* (disyllabique terminé par [ə]), *Knecht* (initiale [kn]) ;
- B : [+corrélation sémantique] & [-corrélation phonologique] : *Mutter*, *Hirt* ;

¹ L'identification de règles phonologiques et l'établissement de tests sur des noms artificiels sont des démarches qui ont été appliquées au français dès les années 60 du siècle dernier, cf. Tucker *et alii* 1968 et 1977.

² Voir aussi Wegener 1995.

³ Pas évalué de façon autonome par Köpcke & Zubin.

⁴ p : probabilité. On considère qu'un fait est statistiquement pertinent lorsque sa probabilité est inférieure à 5%.

⁵ Il s'agit ici du sexe du référent.

- C : [-corrélation sémantique] & [+corrélation phonologique] : *Brille* ;
- D : [-corrélation sémantique] & [-corrélation phonologique] : *Bauch*.

La comparaison entre ces sous-ensembles donne les résultats suivants :

- Opposition type B / type D : pour les noms ne présentant pas de corrélation phonologique, la présence d'une corrélation sémantique (*Bruder, Braut*) réduit le temps de réponse de façon significative : 640 ms au lieu de 696 ms ($F = 160,72, p < 0,1\%$)¹.
- Opposition type C / type D : pour les noms ne présentant pas de corrélation sémantique, la présence d'une corrélation phonologique ($\{\#[kn]_ \rightarrow M\}$: *Knochen*, $\{_[u:r] \rightarrow F\}$: *Kultur*) réduit elle aussi le temps de réponse de façon significative, bien que moins importante : 657 ms au lieu de 679 ms ($F = 26,28, p < 0,1\%$).

L'effet facilitateur des corrélations est donc bien confirmé.

L'opposition entre les types A et D n'est pas thématifiée par les auteurs, mais ils indiquent que la combinaison des deux types de corrélation (A) renforce les résultats.

4.1.1.3 Bilan

Les tests conduits sur l'allemand, tout comme ceux concernant d'autres langues, donnent pour les noms correspondant à une règle sémantique ou phonologique des taux de réussite plus élevés et une rapidité supérieure dans les réponses dont la probabilité est significative. Ceci confirme (certes indirectement) la validité des corrélations établies, qui constituent une explication plausible pour un phénomène qui ne peut être imputé au simple hasard.

4.1.2 Stratégie d'apprenants étrangers

En l'absence d'indications sur des corrélations permettant de prévoir le genre d'au moins une partie du vocabulaire nominal de l'allemand, les apprenants étrangers peuvent être amenés à développer des stratégies propres, conscientes ou non et plus ou moins efficaces.

Si la langue maternelle présente des genres nominaux, la stratégie la plus simple, mais pas la plus pertinente, consiste à transférer sur le nom étranger le genre de l'équivalent dans la langue maternelle (exemple typique pour un francophone : **die Leben*). Mais pour notre propos, le cas d'apprenants dont la langue d'origine ne présente pas de genres est plus intéressant.

¹ F = valeur du seuil de rejet de l'hypothèse nulle, obtenu par le calcul du χ^2 . Les faits correspondant à l'hypothèse nulle ont une probabilité statistiquement 'normale', soit $> 5\%$. Plus la valeur de F est élevée, plus la probabilité p du résultat enregistré est réduite.

Barbara Menzel (2004) a étudié dans sa thèse la maîtrise du genre par des étudiants japonais apprenant l'allemand durant les deux premières années de leurs études supérieures. Le japonais ne présente pas de genre nominal et la seule langue étrangère connue de ces étudiants était l'anglais, donc les sujets n'étaient en rien préparés à la maîtrise du genre nominal dans une langue telle que l'allemand. Le programme pédagogique ne présentait aucune indication théorique sur le genre, qui devait donc être appris au cas par cas. Des tests conduits en fin de première et de deuxième année devaient permettre de vérifier si le genre des noms à genre transparent (correspondant à des régularités sémantiques ou formelles) était mieux reconnu que dans le cas de noms dont le genre est intransparent. Les listes de noms soumises associaient des noms connus et inconnus, dont quelques noms artificiels.

4.1.2.1 Les noms connus

Sur 36 noms connus des deux cohortes d'étudiants¹, le bon genre est assigné majoritairement à seulement 14 reprises (39%), avec un taux de réussite allant de 76,9% pour *Foto* à 50,5% pour *Ärztin*. La mémorisation du genre ne semble pas donc pas très assurée.

Sur ces 14 noms, 10 présentent une corrélation formelle : $\{-o \rightarrow N\}$: *Foto* (rang 1), $\{-er \rightarrow M\}$: *Stecker* (r 3), *Kugelschreiber* (r 5), $\{-e \rightarrow F\}$: *Mine* (r 4), *Glühbirne* (r 7), $\{-ie \rightarrow F\}$ *Batterie* (r 6), $\{-in \rightarrow F\}$: *Ärztin* (r 14), et/ou une corrélation sémantique (sexe du référent) : *Frau* (r 2), *Herr* (r 8), *Lehrer* (r 9). Complémentairement 4 noms *Eis* (r 10), *Spaziergang* (r 11), *Topf* (r 12) et *Donnerstag* (r 13) ne présentent aucune corrélation de l'un ou l'autre type.

Rappelons que, en l'absence durant leur scolarité de toute indication sur les corrélations entre certaines caractéristiques des noms et leur genre, les apprenants ont dû découvrir les régularités sur lesquelles ils s'appuient par eux-mêmes² et toutes les corrélations possibles mentionnées dans les grammaires ne sont pas nécessairement repérées, ainsi les affixes $\{-chen \rightarrow N\}$: *Brötchen* (réussite : 30,8%, rang 28), *Brathähnchen* (ré 26,4%, r 32), $\{-tek \rightarrow F\}$: *Bibliothek* (ré 29,7%, r 30) et $\{Ge- \rightarrow N\}$: *Gemüse* (ré 22%, r 36, conflit avec *-e*) ne

¹ Je présente ici un traitement personnel des résultats du test effectué par Menzel en analysant séparément les noms connus et les noms inconnus des deux cohortes d'étudiants. En effet Menzel (2004 : 123) traite globalement les 90 noms utilisés dans le test et ce, sans faire par ailleurs de distinction entre les noms inconnus des deux cohortes et ceux inconnus des seuls étudiants de 1ère année, que je ne retiendrai pas ici.

² Menzel ne donne pas d'indications sur les facteurs qui ont pu conditionner la reconnaissance des critères tels que le nombre de noms acquis correspondant à ces critères et leur fréquence d'emploi au sein du vocabulaire appris.

sont pas identifiés dans leur relation au genre. Je ne retiendrai donc parmi les critères formels que *-o*, *-er*, *-e*, *-ie* et *-in* en raison de leur efficacité.

Aucun des 10 noms associés à des critères vraisemblablement identifiés par les apprenants ne présente un taux de réussite inférieur à 50% et ceux occupant les 9 premiers rangs présentent un taux de réussite supérieur à 60%. Il apparaît donc clairement que les corrélations formelles et sémantiques facilitent l'apprentissage du genre.

L'efficacité des critères se traduit aussi à travers les cas de généralisation abusive (Übergeneralisierung) : les noms constituant des exceptions à ces critères sont majoritairement traités conformément à la règle et se voient donc assigner le plus souvent un genre erroné ; les taux de réussite relevés pour ces exceptions sont : $\{-er \rightarrow M\}$: *Butter* F*¹ (46,2%, r 16), *Wasser* N* (36,3%, r 24), $\{-e \rightarrow F\}$: *Käse* M* (30,8%, r 29).

4.1.2.2 Les noms inconnus

Sur 37 noms réels ou artificiels inconnus des étudiants des deux cohortes 10 donnent tout de même lieu majoritairement à une réponse correcte (27%) et 23 termes obtiennent un résultat positif supérieur à 34% (62%). Or selon l'hypothèse nulle (assignation du genre au hasard pour les noms nouveaux) les réponses devraient être équilibrées entre les trois genres, ce qui aurait dû conduire à un taux moyen de réussite de 33% (échec deux fois sur trois); la proportion de 62% de résultats supérieurs à l'attente est très significative : $p < 0,1\%$.

Les noms inconnus présentant l'un des critères formels efficaces déjà rencontrés pour les noms connus sont au nombre de 10 et occupent les rangs 1 à 9 ainsi que le rang 11 : $\{-er \rightarrow M\}$: ♦ *Danborenker*² (réussite 75,8%, rang 1 sur 37 noms inconnus et rang 2 sur 90 noms), *Bürger* (ré 69,2%, r 2), *Reiseführer* (ré 65,9%, r 5), ♦ *Nänter* (ré 58,2%, r 8), $\{-e \rightarrow F\}$: ♦ *Reike* (ré 67%, r 3), *Langeweile* (ré 65,9%, r 4), *Fähre* (ré 60,4%, r 6), ♦ *Wote* (ré 59,3%, r 7), $\{-o \rightarrow N\}$: *Motto* (ré 50,5%, r 10), ♦ *Dilo* (ré 48,4%, r 11). L'intrus est *Campingurlaub* (ré 50,5%, r 10), mais peut-être *Urlaub* était-il connu. On trouve encore au rang 12 un nom à genre transparent : ♦ *Näseperkeit* (ré 46,2%), alors que les rangs 13 à 37 sont occupés par des noms ne présentant pas de corrélation³.

¹ Le signe * signale ici un comportement déviant du nom par rapport à la règle.

² Le signe ♦ signale un nom artificiel.

³ On retrouve ici le suffixe *-chen* (♦ *Pläckchen*, ré 28,6%, r 28) déjà non identifié comme associé au N pour les noms connus, il s'y ajoute *-ung* (♦ *Griehlung*, ré 24,2%, r 34).

Menzel conduit aussi d'autres types de tests au cours de la scolarité de ses étudiants japonais et tire de l'ensemble la conclusion suivante :

Selbst in den Früherwerbsphasen sind DaF-Lerner also offensichtlich in der Lage, aus den Genuszuweisungen zu bekannten Nomen bestimmte Muster zu abstrahieren und diese auf neue Items zu übertragen. (Menzel 2004 : 131)

4.1.2.3 Bilan

Le genre des noms associés à un critère formel et/ou sémantique est significativement mieux repéré par les étudiants japonais, même pour des noms inconnus, et la probabilité de ce résultat est hautement significative, autrement dit : elle ne peut être due au hasard.

4.1.3 Désordres du langage

4.1.3.1 Le genre dans les lapsus

Edeltrud Marx (2000) a étudié dans sa thèse la problématique du genre dans les lapsus. On distingue trois types de lapsus (Marx 2000 : 150-1), à savoir (dans ma terminologie) :

- (a) une commutation paradigmatique de termes (a_1) relevant d'un même champ sémantique (*einen Knochen [= eine Gräte] im Hals haben ; Tischdecke [= Bettdecke]*) ou (a_2) présentant une analogie phonologique (*ich drücke dir die Damen [= Daumen] ; die Pestergebnisse [= Testergebnisse]*),
- (b) une commutation syntagmatique (*der Schlafzimmer [= Fernseher] kommt ins Fernseher [= Schlafzimmer] ; die Wurzel beim Übel fassen*), ou bien encore
- (c) la contamination d'un terme par un autre relevant du même champ paradigmatique (*einen ständigen *Wachsel [= Wechsel+Wandel]*) ou du même syntagme (*zwanzig *Sätzplätze [= Sitzplätze]*).

C'est le type (a_2) qui nous intéressera ici.

S'appuyant en partie sur des travaux de psychologues, Marx montre que, par l'effet attracteur de l'identité de genre lors des lapsus, le genre est opérant au plan des mots et des syllabes (Marx 2000 : 220-1), en effet les lapsus phonologiques (affectant une syllabe ou un mot entier) activent de façon significative plutôt des noms de même genre que le nom visé (Marx 2000 : 129-30) : *Erstmal gucken, wie das Wasser [= das Wetter] morgen ist.* (Marx 2000 : 219). Il y aurait donc dans le vocabulaire mental un effet d'association en grappe de termes de genre identique présentant une analogie phonologique et cette cohorte de termes serait déjà présente à l'esprit quand s'opère la sélection sémantique (ratée dans le cas des lapsus).

4.1.3.2 Le genre dans l'aphasie

Annette Neuman (2001) a consacré sa thèse à l'étude de l'assignation du genre chez des sujets aphasiques. Partant du constat que les aphasiques germanophones se heurtent à des difficultés importantes dans l'assignation du genre (Neumann 2001 : 9), elle se propose de vérifier si cette difficulté varie en fonction de la présence ou de l'absence de régularités associées aux différents genres (noms à genre transparent : *das Bäumchen* / noms à genre intransparent : *der Kompass*).

On distingue deux types principaux d'aphasie selon un axe d'oppositions que nous avons déjà constaté pour les lapsus :

- Pour ce qui est de la faculté de s'exprimer¹, une caractéristique de l'aphasie dite de Broca est l'agrammatisme (vocabulaire sans syntaxe) et la perte des mots fonctionnels, ces caractéristiques étant associées à un flux de paroles heurté et sans mélodie expressive (exemple : *Junge Schule*. pour *Der Junge geht zur Schule*). Ce type d'aphasie est décrit par Jakobson (1963) comme une altération des relations syntagmatiques.
- Dans le cas de l'aphasie dite de Wernicke le sujet peut s'exprimer avec une syntaxe, une intonation et un débit normaux, mais les mots utilisés ne sont pas toujours ceux qui conviendraient (p. e. *Bleistift* pour *Kugelschreiber*, avec aussi l'emploi de périphrases : *Lernhaus* pour *Schule*), le cas extrême étant constitué par la logorrhée; ce type d'aphasie est décrit par Jakobson (1963) comme une altération des relations paradigmatiques.

Neumann a procédé à des tests dans lesquels les sujets devaient lire à haute voix des noms affichés sur un écran en leur associant leur article défini. Le but est de vérifier si la transparence des noms facilite l'assignation du bon genre. Le tableau suivant indique les pourcentages d'erreurs pour trois groupes de sujets (Neumann 2001 : 188 et 192).

TAUX D'ERREURS	sujets sains	aphasie de Wernicke	aphasie de Broca
noms réels transparents	0,6	11,9	19
noms réels intransparents	1,8	18,5	19

Les tests conduits sur des mots existants avec le groupe de contrôle, constitué de sujets sains, présentent un pourcentage d'erreurs trois fois plus faible pour les noms transparents (0,6% contre 1,8%), écart dont la probabilité est certes faible, mais cependant pas vraiment significative ($p = 7,8\%$). Les sujets atteints de l'aphasie de Wernicke font moins d'erreurs avec les noms dont le genre est

¹ Les deux types d'aphasie se distinguent par ailleurs en ce qui concerne la capacité de compréhension.

transparent (11,9% contre 18,5%, p de l'écart = 4,3%), la présence de règles améliore donc les résultats. En revanche les sujets atteints de l'aphasie de Broca (qui perdent les règles grammaticales, dont, par hypothèse, les règles d'assignation du genre font partie), présentent le même taux d'erreurs pour les deux types de noms (19%). Cette différence confirme que les sujets maîtrisant (encore) les règles y recourent lors de l'assignation du genre (Neumann 2001 : 186-7).

On relèvera que les sujets sains font aussi très peu d'erreurs sur le genre des noms intransparents, la mémoire joue donc chez eux un rôle essentiel dans l'assignation du genre de ces noms, et vraisemblablement aussi pour les noms transparents, avec pour ces derniers le renfort par les corrélations, ce qui se traduit par un taux de réussite supérieur.

Neumann reproduit les mêmes tests avec des noms artificiels (Nichtwörter) transparents. Les erreurs sont identifiées par rapport au genre attendu sur la base du critère d'assignation auquel correspondent les termes construits (Neumann 2001 : 188 et 192).

TAUX D'ERREURS	sujets sains	aphasie de Wernicke	aphasie de Broca
noms artificiels transparents	26,8	38,1	44,6

Le taux d'échec est – comme c'était prévisible – plus élevé chez les aphasiques, mais on retrouve la même hiérarchie que pour le test précédent, les sujets pouvant calculer le genre (Wernicke) obtiennent de meilleurs résultats que les aphasiques du type Broca et la probabilité de leurs résultats (61,9% de réussites) est inférieure à 0,1%. Les sujets sains obtiennent des résultats encore meilleurs avec une probabilité encore plus faible.

Le groupe des sujets atteints de l'aphasie de Wernicke occupe donc une position intermédiaire entre les sujets sains et les sujets atteints de l'aphasie de Broca, mais l'écart avec chacun de ces deux groupes n'est pas significatif ($p = 13%$ avec les sujets sains et $p = 38%$ avec les sujets atteints de l'aphasie de Broca), en revanche l'écart entre les résultats des deux groupes extrêmes (sujets sains et aphasie de Broca) est, lui, significatif ($p = 2,8%$) (Neumann 2001 : 188).

Neumann (pp 130 et suivantes) rend compte aussi d'une série de tests mesurant l'écart entre les temps de réaction en fonction des différents paramètres ; ces tests confirment les résultats de ceux évaluant les pourcentages de réussite.

4.1.3.3 Bilan

Les études sur les désordres de langage confirment elles aussi l'existence de règles d'assignation du genre et leur pertinence opératoire, même si l'assignation du genre ne résulte pas toujours d'un calcul, le recours à la mémoire

constituant un mode de fonctionnement alternatif, voire même dominant pour les locuteurs sains en situation normale de production.

4.2 Effet d'attraction des corrélations sur le genre

Le choix du genre pour les noms d'emprunt n'est pas fixé au hasard et peut s'expliquer au moins pour une partie d'entre eux par l'intégration dans des ensembles homogènes dont ils partagent les caractéristiques définitoires. Par ailleurs les évolutions dans l'association des noms avec un genre donné peuvent elles aussi s'expliquer par l'existence de règles, ce qui est tout particulièrement le cas pour les noms d'emprunt dont le genre peut parfois varier en un laps de temps assez court en raison de conflits entre règles.

Je présenterai dans ce qui suit quelques exemples montrant la pertinence des corrélations comme facteur explicatif du choix et/ou du changement du genre de certains noms.

4.2.1 Changement de genre de noms allemands

Le genre des noms allemands varie parfois au fil du temps. Le facteur à l'origine de telles évolutions est le principe d'analogie¹ : le sens ou la forme d'un nom le rapprochent d'un ou plusieurs autres noms de sens ou de forme apparenté dont il prend² le genre.

4.2.1.1 Analogie sémantique

- *Noms de saisons*

En mha *lenze* se présente sous la forme d'un M.fb ou d'un F.ft.-fb., alors que les noms des trois autres saisons sont M : *sumer*, *winter*, *herb(e)st*. Par analogie, la forme F de *lenze* disparaît et, avec la chute du *-e* final (*lenze* > *Lenz*), la morphologie s'aligne sur le type fort : *der Lenz* / *des Lenzes*³.

¹ Cf. Michels 1889 et Polzin 1903.

² Bien sûr, une expression telle que « le nom x prend le genre du nom y » est métonymique : c'est le comportement de la communauté des utilisateurs du nom qui évolue, mais ceci ne peut être constaté que sur la déclinaison manifestant le genre attaché au nom lui-même.

³ En français, les noms de saison sont tous M, alors que leurs correspondants latins sont féminins (*aestas* – *été*, *hiems* – *hiver*) ou neutres, voire M (*autumnus* N / *autumnus* M, *ver* N – *printemps*) : avec la disparition du N en français les noms issus de noms latins N sont devenus M et le M *autumnus* se prolonge dans *automne* (alors que *printemps* est issu du M *primus tempus* – *premier temps*), tandis que les noms issus des F *aestas* et *hiems* ont changé de genre par analogie, mais on peut imaginer qu'en raison de l'égalité des effectifs l'alignement inverse (tous féminins) aurait été possible.

- *Polster*

Ce nom est aujourd'hui N ; il est issu de vha *polstar* MN et les deux genres coexistent encore dans les dictionnaires d'Adelung (1793) et de Grimm (1854); la disparition du M se ferait selon Talanga (1987 : 34) par analogie sémantique avec *Kissen* N.

4.2.1.2 Analogie morphologique

En mha les noms M.fbs. terminés par *-e* présentent la même morphologie que les F terminés par *-e*, à savoir l'ajout du morphème *-n* aux cas obliques du Sg. et au Pl. (Kienle 1969 : § 171 et 173) :

	Sg.		Pl.	
	M	F	M	F
N	<i>bote</i>	<i>zunge</i>	<i>boten</i>	<i>zungen</i>
A-D-G	<i>boten</i>	<i>zungen</i>		

Par ailleurs une association très forte du F avec les noms dissyllabiques terminés par *-e* (*die Brille*) s'établit progressivement à partir du 12^{ème} siècle, ce qui conduit au changement de genre d'un certain nombre de M.fbs. : vha *bluomo* M alterne avec *bluoma* F > mha *bluome* MF > nha *Blume* F ; vha *drûbo* M > mha *trûbe* MF > nha *Traube* F, vha *slango* M > mha *slange* MF > nha *Schlange* F, vha *sneggo* M > mha *snegge / snecke* M > nha *Schnecke* F, etc ... (cf. Michels 1889).

Quelques M faibles en mha conservent cependant leur genre au prix d'une modification de leur forme, ainsi mha *garte, vlade, balke* (faibles) prennent la forme *-en* au Nom.Sg. (nha *Garten, Fladen, Balken*) par généralisation du morphème *-n* présent aux cas obliques et au pluriel (Bittner 2000 : 19).

4.2.1.3 Analogie formelles

4.2.3.1 Suffixes et pseudo-suffixes

-ig

La finale *-ig* est aujourd'hui associée majoritairement au M (*Essig, Mennig* † (= *Mennige* – minium), *Honig, Käfig, König, Pfennig, Zeisig*), mais cette corrélation (7 noms sur 8) est en partie due au principe d'analogie : en effet mha *honic* (> *Honig*) était N et *kevje* (> *Käfig* avec donc modification de la finale) était F. On relèvera la résistance de la corrélation {collectif → N} pour mha *rîsach* N > *Reisig* N, dérivé à sens collectif (brindilles) à partir de mha *rîs* N > *Reis* N (rameau).

-er

A côté des dérivés en *-er*, associés au M (*Lehr-er*, *Mähdresch-er*), les noms simples terminés par *-er* (pseudo-suffixe) sont majoritairement masculins. Par analogie, de nombreux noms N terminés par *-er* en mha deviennent M : *panzer* N > *Panzer* M, *acker* MN > *Acker* M, *jâmer* MN > *Jammer* M, *wuocher* MN > *Wucher* M. L'hésitation ancienne perdure cependant pour mha *toter* MN > *Dotter* MN tandis que le genre de mha *uover* N > *Ufer* N s'est maintenu, de même que pour *gollier* / *koll(i)er* N > *Koller* N (= col d'un vêtement, châte), N permettant une différenciation avec *Koller* M (= colère) qui a subi le changement de genre (< mha *colera* F < mlat *colera* F).

4.2.3.2 Phonologie

L'analogie peut aussi opérer autour de combinaisons phonologiques moins nettement perceptibles que les suffixes et pseudo-suffixes.

- $\{#[\check{s}]+C+V \rightarrow M\}^1$: en nha la plupart des noms commençant par la combinaison $[\check{s}]+C+V$ ont un correspondant M en mha, sauf *Schlick* M < *slicke* MF et *Schmerz* M < *smërz* M / *smërze* F; l'analogie explique la disparition du F et l'apocope.
- $\{V+[n]\# \rightarrow M\}^2$ La plupart des noms se terminant par la combinaison $V+[n]$ sont issus d'un M en mha, sauf *Hain* M < *hain* MN et *Lohn* M < *lôn* MN; l'analogie explique la disparition du N.

4.2.2 Assignation du genre pour les emprunts

L'intégration de noms étrangers impose d'assigner un genre aux nouveaux termes. Ce peut être le genre du nom dans la langue donneuse, mais la fidélité au genre d'origine, fréquente lors de l'introduction de l'emprunt, ne constitue pas la règle et dans le cas de langues dans lesquelles le genre nominal est absent (p. e. l'anglo-américain) cette solution n'est pas disponible. L'assignation d'un genre à un nom qui n'en a pas dans sa langue d'origine et la modification du genre originel peuvent constituer une confirmation de la validité des corrélations que l'on peut établir au sein de la langue emprunteuse, l'allemand en l'occurrence. En voici quelques exemples.

4.2.2.1 Motivation sémantique

Les noms de variétés de textiles sont très majoritairement M. Ceci explique le genre d'emprunts tels que les suivants, qui sont F en français : *Battist*, *Flanell*,

¹ Cette combinaison correspond à la règle 3 des règles pour l'initiale (Anlautregeln) de Köpcke 1982.

² Cette combinaison correspond au volet [n] de la règle 3a (nasales) des règles pour la finale (Auslautregeln) de Köpcke 1982.

Mokett, Musselin, Popeline [°li:n], *Toile*, tous M et *Gabardine MN, Serge MF*. Les emprunts à l'anglais sont aussi M : *Cord, Kaliko, Tartan, Tweed, Twist, ...* (à l'exception de l'emprunt récent *Nylon N*, qui en fait le nom d'une fibre).

4.2.2.2 Motivation phonétique

- Monosyllabiques { $_[\text{ant}^s]\# \rightarrow \text{M}$ } (4 noms), d'où fr. *dance F* > *Tanz M* sur le modèle de *Kranz, Schwanz, ...*
- Monosyllabiques { $\text{V}+[\text{r}\check{s}]\# \rightarrow \text{M}$ } (8/9), d'où fr. *marche F* > *Marsch* (déplacement) M, sur le modèle de *Barsch, Harsch, Kirsch, ...* Opposition avec *Marsch F* (polder).
- Monosyllabiques { $[\text{i:s}]\# \rightarrow \text{M/N}$ } (M : 7, N : 4, aucun F), d'où fr. *frise F* > *Fries M* sur le modèle de *Grieß, Spieß, ...*
- Monosyllabiques { $[\text{u:r}]\# \rightarrow \text{F}$ } (9/11¹), d'où fr. *tour M* (tour de France) > *Tour F* sur le modèle de *Flur, Schnur, ...* (On relève l'opposition *die Flur / der Flur*.)
- Les disyllabiques terminés par [ə] sont très majoritairement F, ceci explique le changement de genre pour fr. *groupe M* > *Gruppe F*, fr. *geste M* > *Geste F*.

4.2.2.3 Variation diastratique

Le genre d'un nom d'emprunt peut varier en fonction du contexte social de son emploi. Ainsi

- *Baguette* (prononcé [ɛt]) est majoritairement associé au N en raison de la corrélation { $_[\text{ɛt}]\# \rightarrow \text{N}$ }, mais Marion Schulte-Beckhausen (2002) relève dans sa thèse sur les variations de genre pour les noms d'emprunt que le F, reproduisant le genre français, se rencontre chez certains rédacteurs de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, ce qu'elle interprète comme la recherche d'un signe de distinction.
- *Beach* (MF dans Duden digital) : Fischer (2005 : 337) remarque que les personnes âgées en font un F (selon lui par analogie avec *Bucht*), tandis que la jeunesse l'associe avec M (par analogie avec *Strand*).

4.2.2.4 Variation diachronique

Un cas particulièrement intéressant est représenté par les emprunts dont le genre est modifié entre la période d'apparition de l'emprunt et le moment où l'usage s'en généralise.

- *Jupe* [zy:p] : le genre F du donneur fr. de cet emprunt ancien (attesté chez Campe 1808 sous la forme *Juppe/Jüppe*) s'est maintenu jusqu'à nos jours,

¹ Les deux exceptions M s'expliquent par le type de formation : nominalisation d'une racine de verbe fort (*Schwur*), ou le sémantisme : espèce animale (*Ur* – auroch).

peut-être protégé par la graphie avec *-e* final, qui le rapproche des disyllabiques en *-e*, bien que cette voyelle graphique ne soit pas prononcée. Le F est cependant concurrencé aujourd'hui par le M et même le N (mentionné comme rare dans Duden Fremdwörterbuch 2015). M peut s'expliquer par l'analogie avec *Rock* et N par l'analogie avec *Kleid*, mais M correspond aussi à un micro-modèle $\{C+V_{\text{longue}}+[b/p]\# \rightarrow M\}$, $n = 10,5/12^1$, 83% : *Dieb, Piep, Hub, Bub, Pup, Jeep, Typ, ...* et il manifeste une germanisation en cours de ce nom.

- *Team* : Gregor (1983, cité par Fischer 2005 : 337) relève que cet emprunt est signalé comme F dans Duden 1949 (par analogie avec *Mannschaft* ?), alors que le N s'est imposé de nos jours, en correspondance avec une règle sémantique {Gruppe von Menschen, die etwas zusammen tun → N}.

4.2.3 Genres instables

Un nombre important de noms présente une instabilité du genre, le plus souvent entre M et N et plus particulièrement pour les noms d'emprunt. Ce phénomène est ancien, il est très fréquent en vha, mais finit souvent par une stabilisation sur l'un des genres en concurrence (cf. 4.2.1). Si souvent la variation du genre ne s'explique pas (p. e. emprunts à l'anglais liés à la consommation des stupéfiants : *Tea* MN (haschich), *Gun* MN (seringue)), elle correspond dans certains cas à un conflit entre deux règles d'assignation du genre. En voici quelques exemples :

- *der/das Balg* ([unartiges, schlecht erzogenes] Kind - Duden 1977) constitue un emploi dérivé de *der Balg* (Fell, Tierhaut - Duden 1977). M correspond au genre du terme initial, N constitue une marque d'emploi dérivé à valeur péjorative pour dénommer un humain, cf. *der Pack* (weniger umfänglicher Packen besonders von kleineren Dingen gleicher oder ähnlicher Art - Duden 1977) / *das Pack* (Gruppe von Menschen, die als asozial, verkommen o. Ä. verachtet, abgelehnt wird - Duden 1977), *der Wanst* ([dicker] Bauch - Duden 1977) / *das Wanst* ([abfällig od. grob scherzh.] kleines Kind - Duden 1977).
- *der/das Ar* : M reprend le genre du nom français *are* à l'origine de l'emprunt, N correspond à la règle sémantique {unité de mesure → N}.
- *Meter* : le genre de cet emprunt au français a longtemps varié ; Duden (1888) indique M et N, hésitation que l'on peut expliquer comme l'effet d'un conflit entre la règle de fidélité au genre M du donneur et la règle sémantique qui assigne N aux unités de mesures (cf. *Ar* supra); Duden

¹ Les indications d'effectifs fractionnaires telles que 12,5 sont dues au fait que les noms à genre hésitant, p. e. MN, ne sont comptés que pour 0,5.

(1978) indique que M domine, Duden Fremdwörterbuch (2015) ne mentionne N que comme forme ancienne et Duden digital (2019) n'indique que M. On peut douter que M puisse s'expliquer de nos jours par la fidélité au français, en fait la terminaison par le pseudo-suffixe *-er* semble être la raison de l'effacement du N.

- *der/das Velvet* (velours) : M marque l'appartenance ce nom au champ sémantique des noms de textiles, N correspond à la règle $\{ _[\text{et}] \# \rightarrow N \}$.

5 Conclusion

Au terme de cette enquête, il apparaît que les corrélations sémantiques et formelles (dont les corrélations phonologiques) concernant les genres de l'allemand ont bien une réalité psychologique : elles facilitent l'assignation du genre et en améliorent le taux de réussite, aussi bien chez les locuteurs natifs que chez les apprenants étrangers, ce qui est confirmé par les études sur la gestion du genre dans des cas de désordres du langage (lapsus, aphasie). Par ailleurs ces corrélations permettent d'expliquer le genre associé aux noms d'emprunt ainsi que des changements de genre constatables au cours de l'histoire de la langue allemande et, en un laps de temps plus réduit, pour certains emprunts.

Certes ces corrélations sont fort nombreuses et concernent parfois un effectif réduit de noms, ce qui en limite l'intérêt dans une perspective didactique, mais les rejeter ou les négliger reviendrait à se priver d'un outil de connaissance dont la pertinence est incontestable.

Bibliographie

- Bittner, Dagmar, 2000. « Gender classification and the inflectional system of German nouns. » In : Unterbeck, Barbara / Rissanen, Matti (Hg.). *Gender in Grammar and Cognition*. Berlin/New York, Mouton de Gruyter, 1-23.
- Desrochers, A., Paivio, A., & Desrochers, S., 1989. « L'effet de la fréquence d'usage des noms inanimés et de la valeur prédictive de leur terminaison sur l'identification du genre. » In : *Revue Canadienne de Psychologie* 43, 62-73.
- Desrochers, A. & Paivio, A. 1990. « Le phonème initial des noms inanimés et son effet sur l'identification du genre grammatical. » In : *Canadian Journal of Psychology* 44 (1), 44-57.
- Desrochers, A., & Brabant, M., 1995. « Interaction entre facteurs phonologiques et sémantiques dans une épreuve de catégorisation lexicale. » In : *Revue Canadienne de Psychologie Expérimentale* 49, 240-262.
- Duden, 2016. *Die Grammatik*. Berlin, Dudenverlag.
- Fischer, Rudolf-Josef, 2005. *Genuszuordnung*. Frankfurt a.M. u.a., Lang.
- Fourquet, Jean, 1970. *Prolegomena zu einer deutschen Grammatik*. Düsseldorf, Schwann.
- Gregor, Bernd, 1983. *Genuszuordnung. Das Genus englischer Lehnwörter im Deutschen*. Tübingen, Niemeyer.
- Gueintz, Christian, 1641. *Deutsche Sprachlehre. Entwurf*. Cöthen. (<http://diglib.hab.de/drucke/ko-209-1s/start.htm>)
- Helbig, Gerhard / Buscha, Joachim, 1977. *Deutsche Grammatik. Ein Handbuch für den Ausländerunterricht*. Leipzig, VEB Verlag Enzyklopädie.

- Jakobson, Roman, 1963. « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie. » In : *Essais de linguistique générale*. Tome 1. Paris, Minuit, 43-67.
- Kienle, Richard von, 1969². *Historische Laut- und Formenlehre des Deutschen*. Tübingen, Niemeyer.
- Köpcke, Klaus-Michael, 1982. *Untersuchungen zum Genusssystem der deutschen Gegenwartssprache*. Tübingen, Niemeyer.
- Köpcke, Klaus-Michael / Zubin, David, 1983. « Die kognitive Organisation der Genuszuweisung zu den einsilbigen Nomen der deutschen Gegenwartssprache. » In : *Zeitschrift für Germanistische Linguistik* 11, 166-182.
- MacWhinney, Brian, 1978. « The Acquisition of Morphophonology. » In : *Monographs of the Society for Research in Child Development*, Vol. 43, No. 1/2, 1-123.
- Marillier, Jean-François, 2018. « Le genre dans la grammaire de Jacob Grimm (1831). » In : *NCA* n° 36/1, 31-48.
- Marillier, Jean-François, 2019. « Le genre en allemand (2) : les genres et leurs marques. » In : *NCA* n° 37/1, 27-40.
- Marx, Edeltrud, 2000. *Versprecher und Genusverarbeitung. Analyse spontaner und experimenteller Sprechfehler*. Wiesbaden, Deutscher Universitäts-Verlag.
- Menzel, Barbara, 2004. *Genuszuweisung im DaF-Erwerb: Psycholinguistische Prozesse und didaktische Implikationen*. Berlin, Weißensee.
- Michels, Victor, 1889. *Zum Wechsel des Nominalgeschlechts im Deutschen*. Dissertation. Leipzig & Strassburg.
- Mills, Anne E., 1986. *The acquisition of gender. A study of English and German*. Berlin/Heidelberg, Springer.
- Montanari, Elke, 2010. *Kindliche Mehrsprachigkeit: Determination und Genus*. Münster, Waxmann.
- Neumann, Annette, 2001. *Sprachverarbeitung, Genus und Aphasie. Der Einfluß von Genustransparenz auf den Abruf von Genusinformation*. Thèse, Berlin, Humboldt-Universität.
- Polzin, Albert, 1903. *Geschlechtswandel der Substantiva im Deutschen (mit Einschluss der Lehn- und Fremdwörter)*. Hildesheim.
- Schanen, François / Confais, Jean-Paul, 1989. *Grammaire de l'allemand. Formes et fonctions*. Paris, Nathan.
- Schiller, Niels Olaf *et alii*, 2003. « The influence of semantic and phonological factors on syntactic decisions: An event-related brain potential study. » In : *Psychophysiology* 40, 869-877.
- Schulte-Beckhausen, Marion, 2002. *Genusschwankung bei englischen, französischen, italienischen und spanischen Lehnwörtern im Deutschen. Eine Untersuchung der Grundlage deutscher Wörterbücher seit 1945*. Frankfurt a. M., Lang.
- Schwarze, Brigitte, 2008. *Genus im Sprachvergleich. Klassifikation und Kongruenz im Spanischen, Französischen und Deutschen*. Tübingen, Narr.
- Talanga, Tomislav, 1987. *Das Phänomen der Genusschwankung in der Deutschen Gegenwartssprache: untersucht nach Angaben neuerer Wörterbücher der deutschen Standardsprache*. Inaugural-Dissertation. Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität zu Bonn.
- Tucker, G.R., Lambert, W.E., Rigault, A.A., & Segalowitz, N., 1968. « A psychological investigation of French speakers' skill with grammatical gender. » In : *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* 7, 312-316.
- Tucker, G.R., Lambert W.E. & Rigault A.A. 1977. *The French Speaker's Skill with Grammatical Gender: An Example of Rule-Governed Behavior*. The Hague, Mouton.
- Twain, Mark, 1880. *The Awful German Language*. (<https://www.cs.utah.edu/~gback/awfgrmlg.html>)
- Wegener, Heide, 1995. *Die Nominalflexion des Deutschen - verstanden als Lerngegenstand*. Tübingen, Niemeyer.

Dictionnaires

- Adelung, Johann Christoph, 1793-1801². *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der Hochdeutschen Mundart*. Leipzig. (<https://lexika.digitale-sammlungen.de/adelung/online/angebot>)
- Campe, Joachim Heinrich, 1808. *Wörterbuch der deutschen Sprache. F bis K*. Braunschweig, Schulbuchhandlung. (<https://archive.org/details/wrterbuchderde02campuoft/page/n3>)
- Duden, Konrad, 1888³. *Vollständiges orthographisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. Leipzig, Bibliographisches Institut. (<https://archive.org/details/vollstndigesort03dudegoog/page/>)
- Duden, 1949. *Rechtschreibung der deutschen Sprache und der Fremdwörter*. Wiesbaden, Steiner.
- Duden, 1977. *Das große Wörterbuch der deutschen Sprache in sechs Bänden*. Mannheim, Dudenverlag.
- Duden, 2015. *Das Fremdwörterbuch*. Berlin, Dudenverlag.
- Duden, 2019. *Onlinewörterbuch*. (<https://www.duden.de/rechtschreibung>)
- Grimm, Jakob & Wilhelm, 1854. *Deutsches Wörterbuch*. Leipzig, Hirzel. (http://woerterbuchnetz.de/cgi-bin/WBNetz/wbgui_py?sigle=DWB)

A nos auteurs
(et à ceux qui veulent le devenir)

Votre contribution ne devrait pas dépasser 10 à 12 pages, soit 25 000 caractères espaces non compris, et être rédigée en français ou en allemand. Une contribution plus longue peut être scindée en deux parties, dont la seconde paraîtrait dans le numéro suivant de la revue. Les citations dans toute autre langue que le français et l'allemand doivent être traduites dans la langue du texte principal (original en texte ou en note au choix de l'auteur/e). La bibliographie ne comprendra que les références des ouvrages cités dans le corps de l'article.

Recommandations de mise en forme

Quel que soit le soin que vous apporterez à la mise en forme de votre document, la version imprimée que vous découvrirez dans la Revue diffèrera de votre dactyloscript. Les pages A4 de celui-ci subissent une réduction qui fait passer votre 29,7 cm à 20,5 cm. Soumises à ce traitement, les photos que vous avez judicieusement choisies pour illustrer votre propos deviendraient illisibles si le prote ne les agrandissait pas (quand c'est possible). La mise en page en est bouleversée. Un article qui comptait 16 pages au départ de chez vous pourra en compter 20 dans la Revue. Lors même qu'il ne comporterait aucune image, il faut savoir que l'impression d'un même document n'occupera pas la même place en termes de millimètres carrés selon le matériel et la version des logiciels utilisés avant la pétrification appliquée par Adobe TM.

Vous pouvez cependant limiter les écarts entre votre script et ce que le prote en fera en suivant les recommandations ci-après :

marges en haut et en bas : 3 cm ; marges à gauche et à droite : 2,5 cm.

police times new roman. Corps 14 pour le texte courant, 12 pour les citations à statut de paragraphe ainsi que pour les recensions, 11 pour les notes, 10 pour la bibliographie.

paragraphe en corps de texte : interligne simple ; citations en retrait de 5 mm à gauche.

en-têtes et pieds de page : cocher (dans 'mise en page\disposition') les cases « paires et impaires différentes » ainsi que « première page différente ». Vous pouvez inscrire votre nom au milieu de l'entête gauche, le titre courant de votre article en italiques au milieu de l'entête de droite, l'un et l'autre en times new roman corps 11.- Vous pouvez porter l'identifiant du numéro dans le premier pied de page (même police même corps) et numéroter les autres pages au milieu en bas.

La numérotation des notes recommence à 1 à chaque page. Pour obtenir ce résultat, cliquer (sous word 7) sur « références », puis en bas à droite sur la petite flèche oblique à droite de « Notes de bas de page » ; dérouler le menu en face de « numérotation » et sélectionner « recommencer à chaque page ».

UNE NOUVELLE FORMULATION CONCESSIVE

Il y a plusieurs façons d'exprimer la concession et avant d'en présenter une nouvelle, il convient de définir dans quel cadre celle-ci se situe¹. Mais d'abord rappelons les autres structures concessives dont elle diffère :

- a) Elle ne comporte pas de préposition : *Trotz seiner Intelligenz/Bei all seiner Intelligenz kann er das nicht verstehen.*
- b) Elle n'entre pas dans le modèle d'une subordonnée introduite par une conjonction concessive : *Obwohl (obgleich/obschon) er intelligent ist, kann er....*
- c) Elle n'utilise pas *noch so* : *Er mag noch so intelligent sein, er kann...*
- d) Elle n'emploie pas le subjonctif I : *Koste es, was es wolle. Sei es, wie es wolle.*

Elle se rattache au type *w* (*wer, was, wie, wo, etc.*): *Wie intelligent er auch immer ist/sein mag, er kann das (doch/trotzdem) nicht verstehen.* Dans ce type, la concession est marquée 1. par la présence de *auch, de immer* ou de *auch immer* 2. par l'emploi fréquent de *mögen* (qui a supplanté le subj. Il : *wer er auch sei, wie dem auch sei*), 3. par la non influence sur la place du verbe dans la proposition subséquente (à la différence d'avec ce qui se passe avec *obwohl/obgleich/obschon*), 4. par la présence fréquente d'un terme adversatif (*doch/trotzdem*) dans cette seconde proposition.

C'est bien aussi ce qui se passe avec la formule concessive introduite par (*ganz*) *egal* : *Egal, wie intelligent er ist, er kann das nicht verstehen.* L'emploi de *mögen* est possible : „*Egal, wie intelligent er sein mag (er ist es zweifellos), scheint es mir, dass er so viel härter arbeiten muss, um dieselben Ergebnisse zu erzielen*”² mais rare . De même avec *auch/ immer* ou *auch immer* : „*Und egal was er auch immer tut, und wenn er sieben Milliarden verbrennt, es hat keine negativen Konsequenzen für ihn*”³ ou encore par la présence d'un terme adversatif dans la proposition qui suit, ce qui est là aussi rare. Mais, et c'est sur ce point qu'il importe d'insister, la présence de *egal*, suivi de *ob* (*egal, ob er*

¹ Je remercie vivement Odile Schneider-Mizony pour ses remarques, ses propositions, bref son aide précieuse.

² Exemple tiré d'Internet.

³ Exemple tiré d'Internet.

kommt oder nicht) ou d'un terme en *w* suffit. Donc. *Egal, ob/wer/was/wie/wann/warum/welcher, etc.*, sans effet sur la place du verbe dans la proposition qui suit, voilà qui autorise à parler de formule concessive.

On en voit tout de suite les avantages : large spectre d'emploi, commodité et concision. Aussi s'étonne-t-on que les grammaires de l'allemand n'en fassent pas état et c'est la raison pour laquelle il s'agit ici de l'étudier.

1. Origine et développement

a) On peut admettre que *egal, ob/w...* est l'abréviation de *es ist egal* ou avec le pronom personnel au datif : *es ist mir egal...*

Es ist egal, wann sie kommt, Hauptsache: sie kommt.

La formule entière permet de comprendre pourquoi la construction de la proposition subséquente n'est pas affectée par ce qui la précède, car les deux affirmations sont grammaticalement indépendantes. La réduction de *es ist egal* au simple *egal* ne change rien à cet égard.

b) Cette abréviation est récente. En effet si l'on consulte le CD de la *Digitalbibliothek : Deutsche Literatur von Lessing bis Kafka*, il faut attendre Theodor Fontane pour en trouver un exemple :

Nun, ganz egal«, schloß der Landrat, »ganz egal, wo's herkommt, wenn's nur da ist... Und muß ein Bombengedächtnis haben. [*Fontane: Mathilde Möhring. Deutsche Literatur von Lessing bis Kafka, S. 16001*].

Ceci pour la fin du XIXème siècle. Pour le début du XXème, on n'a dans *Zeno.org: Deutsche Literatur von Luther bis Tucholsky* : que deux exemples, d'auteurs aujourd'hui oubliés :

Also war's dann der Kaufmann? Egal, ob der Oberleutnant oder der Kaufmann. Es paßte Mama nicht.

[*Boy-Ed: Vor der Ehe. Zeno.org: Deutsche Litera]tur von Luther bis Tucholsky, S. 64572 (vgl. Boy-Ed-Ehe, S. 399-400)] Ida Boy-Ed ((1852–1928)*

„Ich möchte mir eine Portemonnaiefabrik – egal wo, nur in Österreich muß es sein – errichten, „ sagte eines Tages ein Herr zu ihm, –

[*Meyrink: Des Deutschen Spiessers Wunderhorn. S. 392355(vgl. Meyrink-GS Bd. 4,2, S.184)]5 Gustav Meyrink (1868–1932)*

Dans ces trois occurrences, il s'agit de langue parlée : deux dialogues et un monologue. Or, la langue orale, par ailleurs volontiers prolixe, aime bien les abréviations.

Il suffit d'arriver à la fin du XXème siècle pour mesurer tout le chemin parcouru : désormais *egal, ob (etc.)* a acquis droit de cité. C'est bien ce qui se passe dans le CD *Das Literarische Quartett*, enregistrement de la célèbre émission télévisée, pour les années 1996-2001. Quelques exemples suffiront. Ils sont tirés d'échanges oraux et donc les phrases ne sont pas toujours complètes.

Das heißt, dass man durch eine Nennung hier sozusagen was ins Leben bläst, egal, ob es lebensfähig ist oder nicht.

[1988: *Ulla Hahn: Unerhörte Nähe. Gedichte. Das Literarische Quartett, S. 57*
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Ich lese einen Roman, ganz egal, ob es ein deutscher oder ein amerikanischer Roman ist.
[1990: Sten Nadolny: *Selim oder Die Gabe der Rede*. *Das Literarische Quartett*, S. 623
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

es ist doch eine Autobiographie, egal, ob sie erzählt ist und schlecht formuliert.
[1992: Heiner Müller: *Krieg ohne Schlacht. Leben in zwei Diktaturen*. *Das Literarische Quartett*, S. 1402
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Frauen sehen immer gut aus, egal, ob sie im politischen Kampf stehen oder nicht.
[1995: Nadine Gordimer: *Niemand, der mit mir geht*. *Das Literarische Quartett*, S. 2580
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Und das Spektakuläre für jeden Leser, ganz egal, ob er Berlin mag oder nicht, ob ihn die Stadt jetzt interessiert oder nicht, ist die Selbsterschaffung eines jungen Schriftstellers,
[1997: Alfred Kerr: *Wo liegt Berlin?* *Das Literarische Quartett*, S. 3650
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Denn gerade diese Perspektive, egal ob Gier, egal ob Krankheit, es ist im Grunde eine existenzielle Außenseiterperspektive.
[1998: Brigitte Reimann: *Alles schmeckt nach Abschied. Tagebücher 1964 - 1970*. *Das Literarische Quartett*, S. 3769
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

es geht ihm darum zu beschreiben, dass dieses kleinbürgerliche, armselige Scheitern, egal ob in Ost oder West.
[2000: Michael Kumpfmüller: *Hampels Fluchten*. *Das Literarische Quartett*, S. 4763
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Egal, ob es Italiener oder Engländer sind, wie die damit umgehen, das ist das Eine.
[2001: Tim Parks: *Schicksal*. *Das Literarische Quartett*, S. 4948
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Avec egal, was

Egal, was sie bewirkt, die Leistung an sich ist der Inhalt.
[1989: Kenneth S. Lynn: *Hemingway. Eine Biographie*. *Das Literarische Quartett*, S. 372
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Ich glaube, Schauspieler wollen immer Karriere machen, egal, was für ein Regime da herrscht.
[1989: Klaus Mann: *Mephisto*. *Das Literarische Quartett*, S. 401
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Egal, was er sein will oder nicht sein will, was ich ihm verüble, sind nicht seine Ansichten.
[1997: Botho Strauß: *Die Fehler des Kopisten*. *Das Literarische Quartett*, S. 3395
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Weil, was ich wirklich erwarte von so einem Buch, egal, was es ist, und es ist mir vollkommen egal, ob das Tagebuch oder Essay ist.
[2001: Durs Grünbein: *Das erste Jahr*. *Das Literarische Quartett*, S. 5255
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

avec egal wann

Wir können über Romane reden, so viel wir wollen, egal wann sie geschrieben wurden, vor zweihundert Jahren oder heute, hoch modern oder traditionell, ein Punkt ist immer da: Ein Roman ist nur gut, wenn der Autor in der Darstellung von Details stark ist.
[1996: Javier Marías: *Mein Herz so weiß*. *Das Literarische Quartett*, S. 3065
<http://www.digitale-bibliothek.de/band126.htm>]

Il importe d'insister sur un point : les participants sont des critiques littéraires reconnus, donc des personnes cultivées, s'exprimant dans le cadre d'une

émission d'un certain niveau. C'est donc bien le signe que *egal, ob (etc.)* n'a rien en soi de populaire, encore moins de grossier. On a ici de la *gehobene Umgangssprache* avant même qu'elle devienne de la *Umgangssprache* tout court.

2. Extension

a). La preuve que *egal, ob (etc.)* a acquis son indépendance par rapport à *es ist egal*, c'est que se pose désormais une question d'orthographe : faut-il ou non une virgule entre *egal* et la conjonction qui suit ? L'absence manifesterait qu'on a bien un tout unique et non deux éléments reliés. La question est en tout cas soulevée dans le *Rechtschreibforum*. (www.korrekturen.de/forum.pl/md/read/id/26838/sbj/egal-ob/)

Je cite ici deux participants :

Kommt bei Konstruktionen wie "Egal, ob das Wetter heute grässlich ist oder mein Chef mich anschnauzt, ich habe immer gute Laune." nach dem "egal" immer ein Komma, oder ist das fakultativ?

ich hätte ein Komma hingesetzt. Da ich aber plötzlich unsicher wurde, habe ich es hier bei "Suche" eingegeben (*winke-winke mit dem Zaunpfahl*) und diesen Beitrag dazu gefunden: *egal* : Steht *egal* in Verbindung mit einer Konjunktion oder einem Adverb, ist oftmals unklar, wo das Komma zu stehen hat. Im Allgemeinen kann man *egal* als Ellipse ansehen; dann steht sowohl vor als auch nach *egal* ein Komma: Ich werde gehen, [es ist] *egal*, ob du mitkommst oder nicht. Man kann das Komma nach *egal* aber auch weglassen: Ich werde gehen, *egal* ob du mitkommst oder nicht. Genauso: Bitte schreib mir, *egal*[,] wo du bist. In anderer Reihenfolge: *Egal*[,] was du tust, ich werde es akzeptieren. (*Duden - Richtiges und gutes Deutsch, 6. Aufl. Mannheim 2007 [CD-ROM]*)

Je précise qu'avec *es ist*, donc en fait *es ist egal*, on a affaire à une proposition, avec intonation montante jusqu'à *egal* et une légère pause avant la suite et c'est cette pause que manifeste la virgule. La prononciation n'est pas la même si *egal wie* (par exemple) est considéré comme une unité, dont les deux termes sont prononcés d'un seul tenant, sans pause donc entre les deux et donc sans virgule. Bref, le changement de ponctuation correspond au changement de statut : *egal wie* n'est plus l'abréviation de *es ist mir egal, wie*, c'est une locution pleine et entière.

b) Le site www.programmwechsel.de/lustig/egal-wie.html a réglé la question : pas de virgule. *Die Top 10 der Egal wie ... Witze & Sprüche*. Les voici, mais il y en a beaucoup d'autres.

Egal wie chillig du bist, Friedrich war Schiller.

Egal wie gut du schläfst, Albert schläft wie Einstein.

Egal wie jung deine Freunde sind, Jesus' Freunde waren Jünger!

Egal wie viele CDs du hast, Carl Benz hatte Mercedes.

Egal wie viel Curry du isst, Freddy ist Mercury.

Egal wie still du bist, die Sportfreunde sind Stiller.

Egal wie jungfräulich du bist, Arielle ist Meerjungfrau.

Egal wie albern du bist, er ist Albaner.
Egal wie gut es dir geht, Bill Gates besser.
Egal wie fett du bist, mein Cousin ist Vetter.

Le nombre de ces blagues sur *egal wie* (qu'on les aime ou pas : *egal ob man sie mag oder nicht*) prouve de façon indubitable que *egal wie* (et les autres) sont bien intégrés dans la langue allemande d'aujourd'hui. Le *Witz* est toujours un signe d'intégration. On ne plaisante que de ce qui est connu.

c) La séquence *egal + conjonction*, bien que d'origine orale, a sa place aussi dans la langue écrite : la langue journalistique et la littérature. L'énorme corpus de Mannheim va nous en donner la preuve. Même s'il est essentiellement fondé sur la presse germanophone, il comprend aussi un site consacré à la *Belletristik*. (*Belletristik des 20. und 21. Jahrhunderts, diverse Schriftsteller*). Je prendrai chaque fois que possible un exemple emprunté à la presse et un aux belles-lettres.

egal ob

Die Kunst des Fachmanns oder der Fachfrau entscheidet, egal, ob es sich um Perücken, Toupets, Haarverdichtungen oder -verlängerungen handelt, darüber, ob eine Frisur täuschend natürlich oder auch perfekt künstlich und en vogue ist. (B14/JAN.00245 *Berliner Zeitung*, 04.01.2014; *Mit fremden Federn*)

Und sie konnte es auf den Tod nicht ausstehen, wenn sich Größere, egal ob lautstark grölend oder ganz still vor sich hin kichernd, über ihre mickrige Körpergröße lustig machten (DIV/HHS.00001 *Hartwig, Hansi: Suse an Bord. - Föritz, 2002 [S. 307]*)

egal wer

Wenn da jemand einsteigt - egal wer das ist - dann erwirbt er im Endeffekt indirekt auch einen Anteil am Volkswagen-Konzern (FOC09/JUN.00320 *FOCUS*, 22.06.2009, S. 112-115; "Die belästigen uns doch")

Egal was und egal wer, diese Leute sollen sich melden (DIV/BMH.00001 *Bomm, Manfred: Himmelsfelsen, [Roman]. - Meßkirch, 20.08.2012*)

egal wen

"Wir müssen das Thema möglichst schnell beerdigen", hieß es gestern in der SPD, egal, wen man fragte. (HAZ08/JAN.03307 *Hannoversche Allgemeine*, 18.01.2008, S. 3; *Unerwartet produzieren die Jüttners Schlagzeilen*)

Pas d'exemple de *Belletristik*.

egal wem

Eigentum ist nicht gleich Eigentum. Während «gewöhnlicher» Grundbesitz dazu berechtigt, andere von der Nutzung seines Landes auszuschliessen, liegen die Dinge beim Wald anders. Im Wald darf man spazieren gehen –egal, wem er gehört. Oder Pilze sammeln. Und unbesehen der Eigentümerschaft darf man hier - mit dem entsprechenden Patent - auch jagen. (A11/JUL.06564 *St. Galler Tagblatt*, 22.07.2011, S. 25; *Der Wald hat 14 500 Besitzer*):

Aber egal, wem man die Ehre zuteil werden lässt, Sami hatte mit 24 seine ersten Firmenübernahmen durchgeführt, lange bevor das Spiel richtig in Mode kam. (DIV/KFN.00001 *Karnani, Fritjof: Notlandung, [Kriminalroman]. - Meßkirch, 25.03.2011*)

egal wessen

Für sie bleibt Hoeneß ihr Idol, egal, was er getan hat, egal, wessen er gerade schuldig gesprochen wird. (NUN14/MAR.01493 *Nürnberger Nachrichten*, 14.03.2014, S. 3; *Hoeneß verzieht keine Miene - "Sie haben sich selbst ans Messer geliefert", sagt Richter Heindl zu ihm*)

Là aussi, pas d'exemple de *Belletristik*. Qu'il manque parfois des occurrences peut tenir soit aux dimensions restreintes du corpus, soit au fait que la structure n'appartient pas encore tout à fait à la *Hochsprache*. Attendons la suite.

egal was

Die Deutschen reisen, egal was passiert. (L99/MAI.23045 *Berliner Morgenpost*, 09.05.1999, S. 39, *Ressort: WIRTSCHAFT*)

Egal, ganz egal, was jetzt passieren wird, du musst die roten Steine so auf den Boden, neben meinen Kopf, legen, dass die Linie, die sie verbindet, genau über meinen Augen verläuft. (DIV/APS.00001 *Planert, Angela: Seleno. - Föritz, 2006 [S. 5]*)

egal wie

Aber nach dem Wochenenddienst auch montags und dienstags ausgerechnet dieses Lied auf dem Weg zur Arbeit zu hören, das ist - egal wie gern man seinen Job mag - dann doch irgendwie ein bisschen fies ... (BRZ12/JAN.08272 *Braunschweiger Zeitung*, 18.01.2012)

Doch egal wie dieser Ritt ausging, sie saß in einer Zwickmühle (DIV/SKA.00001 *Knodel, Simone: Adelheid von Lare. - Föritz, 2004 [S. 189]*)

egal wann

"Die Technologie existiert bereits", sagt Bärwaldt. Aber es gebe wenig Anreiz, sie einzusetzen. Denn Geld vom Staat gibt es für jede eingespeiste Kilowattstunde, egal wann sie erzeugt wird. (BRZ06/JUL.12212 *Braunschweiger Zeitung*, 24.07.2006; *Mal zu viel, mal zu wenig Strom*):

"Nicht nachlassen": Einmal Du, immer Du - das war seine Devise. Egal wer, egal wo, egal wann. (DIV/HGG.00001 Haug, Gunter: *Gössenjagd*, [Kriminalroman]. - Meßkirch, 20.04.2011)

egal wo

Es wird dann möglich sein, zur Analyse von Röntgenbildern innerhalb von Minuten einen Spezialisten zu konsultieren, egal, wo er auch ist, in Innsbruck, Graz oder irgendwo im Ausland" (N95/FEB.04219 *Salzburger Nachrichten*, 03.02.1995; *Röntgen auf Datenautobahn*)

egal, wo auf der Welt, es drehte sich halt alles nur um Handel und Geld (DIV/BMN.00001 *Bomm, Manfred: Notbremse*, [Kriminalroman]. - Meßkirch, 28.03.2011).

À quoi bon poursuivre ? Le lecteur curieux qui ne dispose pas de *Cosmas2* peut s'adresser à *Google* et lui poser la question : « *egal, wohin** », ou « *egal woher** » ou « *egal, warum** » ou « *egal, wozu** » ou « *egal, welcher** », etc., en n'oubliant pas de mettre les guillemets pour délimiter la recherche et l'astérisque pour que *Google* continue la phrase après le terme interrogatif. Certes, il trouvera plus d'exemples avec la formule complète : *es ist (mir) egal*, ou *mir ist es egal*, etc, mais il aura cependant assez d'occurrences avec l'ellipse pour qu'on ne puisse parler de rareté.

Je préfère terminer cette revue d'effectif par une dizaine d'exemples trouvés dans un roman tout récent et de très bonne qualité : *Mieses Karma*, de David Safier (2018, Rowohlt, 283 p.) :

Nur ich fand keinen Schlaf, egal wie sehr mein Körper auch danach lechzte. (p. 48) (pas de virgule entre *egal* et *wie* !)

Aber ich wollte zu Lilly, egal, ob da eine Spinne war oder nicht. Egal, ob sie zehnmal so groß war wie ich- was sie höchstwahrscheinlich war. (p.59)

Zum einen fiel mir schwer, Angst vor einem Flummi zu entwickeln, egal wie groß er war. (pas de virgule entre *egal* et *wie* !) (p.63)

Er (der Sand, YB) knirschte zwischen meinen Kiefern, egal, wie sehr ich auch ausspuckte. (p.77)

Egal, ob man wiedergeboren oder nicht- so ein plötzlicher Aufprall würde brutal wehtun" (p.84)

Egal, welch schwieriges Dilemma sie zu lösen haben, ich lasse eine schöne Frau nie im Stich (p.87)

Doch egal, wie lustig die Stellen mit Fräulein Pryselius auch waren, Lily lachte kein einziges Mal. (p.91)

Egal, als was ich auch wiedergeboren war, ich war nicht bei...(113).

Doch egal, ob ich nun als Hund oder Mensch wiedergeboren würde, sicher wäre beides besser als ein Leben als mümmelndes Meerschweinchen. (p.116)

Niemand, der in Harmonie mit der Welt lebt und alle Menschen auf dieser Welt liebt, egal wer oder wie sie sind. (p.190) (pas de virgule !)

Donc dix occurrences, en moins de 200 pages !

On peut constater :

1. que le spectre de *egal + Fragewort* est très vaste.
2. que les termes concessifs (*auch/immer* ou *auch immer*) ou adversatifs (*doch/trotzdem*) sont rares. La formule « *egal + Fragewort* » se suffit à elle-même. Elle est donc bien commode, puisque ne s'encombrant pas de superflu.
3. qu'elle est de ce fait fort concise.
4. qu'elle est aussi plus économique, parce que plus courte, que *gleichgültig ob*.

On retrouve, démontrées cette fois, les qualités que j'indiquais dans mon introduction. Ces avantages expliquent le succès et le développement de cette possibilité, et l'on a quitté le seul terrain de la conversation orale pour s'étendre à la langue écrite : journalistique et littéraire, Même si l'on n'écrit plus aujourd'hui comme à l'époque de Thomas Mann ou de Hermann Hesse.

Mais une autre raison explique en plus la faveur dont elle jouit. C'est que sémantiquement elle apporte quelque chose de plus et de différent que les autres façons de formuler la concession.

3. Intérêt sémantique

La concession, comme l'a fort bien montré R. Métrich, est la négation de l'implication pour le cas considéré. « Il était quoique riche à la justice enclin » prouve que chez Booz, l'implication : « richesse implique injustice » ou « qui dit riche dit injuste » ne vaut pas. En disant *wie stark er auch immer ist, ich habe keine Angst vor ihm*, je ne pose pas la question de réalité de sa force si je pars du *wie* interrogatif (*wie stark ist er?*), ni ne constate l'étendue de cette force si je pars du *wie* exclamatif (*wie stark ist er!*), je refuse l'implication que la force inspire nécessairement la peur.

Avec *egal, wie* (par exemple), là aussi, là encore, l'implication est refusée, mais en plus on lui dénie toute valeur. Donc : *egal, wie reich er war, er war gerecht*, peu nous chaut que Booz soit riche ou non. Dans *egal wie stark er ist, ich hab' keine Angst vor ihm* il y a implication, on n'en nie pas la réalité, on en nie l'importance : « *egal = 0* ». On est loin de *er mag noch so stark sein*.

Reste à étudier s'il y a une différence sémantique entre la formulation entière : *es ist mir egal/mir ist es egal* et le résultat de l'ellipse : *egal + Fragewort*. La réponse est affirmative et se manifeste par un exemple. Si je dis : *mir ist es egal, was die Leute sagen, ich mache, was ich will* (je n'ai cure du qu'en dira-t-on, j'agis à ma guise) j'affirme ma liberté, mon indépendance et rien de plus. S'il y a concession, elle reste implicite. Mais avec *egal, was die Leute sagen, ich mache, was ich will*, la concession est explicitement formulée, comme le prouve

la différence de prononciation (pas de pause entre *egal* et *was*), et de plus de ponctuation : pas de virgule après *egal*. Et de traduction : *qu'importe le qu'en dira-t-on, je fais ce que je veux*. Et nous voilà dans le français.

4. Traductions de *egal* + *Fragewort*

La traduction la plus usuelle comprend effectivement « importe » : « peu importe », « n'importe », ou la question purement rhétorique « qu'importe » (« Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ? », dit le connaisseur Alfred de Musset).

Mais il y a aussi selon les circonstances et les contextes d'autres traductions que proposent les dictionnaires, en particulier <https://context.reverso.net>.

egal wer

egal wer dafür verantwortlich ist. Quels que soient les responsables.

egal was

Die werden umgebracht, ganz egal was ich tue, also wozu die Mühe? Quoi que je fasse, ils se feront tuer.

ich liebe dich, egal was passiert : je t'aime quoi que tu fasses.

Paramount kann nicht mehr zurückrudern, egal was Balaban sagt. La Paramount ne peut plus reculer, quoi que dise Balaban.

egal wie

schlaf nie mehr als drei Mal mit einer Frau, egal wie gut es ist. Écoute-moi, couche jamais plus de 3 fois avec la même femme, même si c'est très bien.

Seien Sie nett, egal wie weh es tut. Soyez agréable, même si c'est dur.

Denn egal wie loyal Digby war, er konnte einfach nicht anders. Parce que quelle que soit la loyauté de Digby, il ne pouvait simplement pas se retenir.

Und egal wie, du musst mit mir morgen im Flugzeug sitzen. Et d'une façon ou d'une autre, j'ai besoin de toi avec moi demain.

egal wo

Es scheint, als würde die Finsternis mich immer finden, egal wo ich bin. Les ténèbres semblent me trouver où que je sois.

(On remarque au passage que dans tous les exemples le dictionnaire n'a pas mis de virgule entre *egal* et le mot suivant.)

Il n'en reste pas moins que la préférence générale pour une formule avec le verbe *importer* prouve que c'est bien de l'importance de l'implication qu'il s'agit, pour mieux la nier.

Nous avons assisté dans cette étude à la tardive naissance (fin du XIX^{ème} siècle) de *egal + Fragewort*, comme ellipse de *es ist (mir) egal*, et à la progression d'abord très lente au début du siècle suivant, puis accélérée à la fin de ce même siècle, pour en quelque sorte exploser aujourd'hui, dans les langues orale et écrite. Cette structure concessive s'est imposée par ses qualités syntaxiques intrinsèques et aussi par son apport sémantique particulier en comparaison avec les autres formulations existantes et aussi par rapport à sa formule mère, avec toutes les conséquences phonétiques et graphiques qui en découlent. *Egal + Fragewort* est désormais une construction indépendante et bien établie, qui contribue à l'enrichissement de la langue allemande. On a donc lieu de s'en réjouir.

Anne-Marie Chabrolle-Cerretini

Université de Lorraine/ATILF-CNRS

La recherche linguistique dans l'Allemagne du XIX^e siècle

Discussion de Jacques François : *Le siècle d'or de la linguistique en Allemagne. De Humboldt à Meyer-Lübke*. 2017¹

Fidèle à une approche de l'histoire de la linguistique par ses acteurs, Jacques François nous propose un livre de six chapitres autour des linguistes qui ont façonné la recherche linguistique dans l'Allemagne du XIX^e siècle. L'ouvrage est organisé autour de quinze portraits de linguistes, choisis pour leur représentativité de la linguistique allemande (chapitres 2 à 4). J. François les a classés selon leur date de naissance en trois groupes :

- les fondateurs (6) : W.von Humboldt, F. von Schlegel, J. Grimm, F. Bopp, C. K. Reisig, F. Diez ;
- les passeurs (3) : A. Schleicher, H. Steinthal, F.M. Müller ;
- les développeurs (6) : G. von der Gabelentz, H. Schuchardt, B. Delbrück, K. Brugmann, H. Paul, W. Meyer-Lübke.

Chaque portrait est construit selon une même trame : des éléments biographiques choisis, une présentation des œuvres majeures et de la réception du linguiste par ses contemporains puis par l'historiographie d'aujourd'hui. Les portraits sont précédés d'un chapitre sur les sources de cette linguistique allemande du XIX^e et le contexte universitaire dans lequel elle s'est développée (chapitre 1). La galerie de portraits est complétée par un développement sur les problématiques débattues à cette époque-là (chapitre 5). Le livre se termine par des extraits de textes (chapitre 6), en lien avec les développements des chapitres centraux, traduits par l'auteur en français (Humboldt, *Sur le verbe dans les langues américaines* (1823) ; Schleicher, introduction du *Compendium* (1861) ; Steinthal, fragment de *Grammaire, Psychologie et Logique* (1855), fragment de *Caractérisation des types principaux de construction des langues* (1860) ; Schuchardt, *Sur le classement des dialectes romans* (1870) et Gabelentz, fragment de *La linguistique : exigences, méthodes et résultats présents* (1901), *La typologie des langues, une nouvelle exigence pour la linguistique* (1894)). Enfin, une très riche et généreuse bibliographie de 40 pages avec toutes les actualisations et la mention des éditions électroniques clôture l'ouvrage.

¹ Limoges : Editions Lambert-Lucas. Avec une préface de Pierre Swiggers. ISBN : 978-2-35935-124-8 ; 430 pages, prix : 30 euros.

Le but de l'ouvrage est annoncé page 18. L'auteur entend « présenter en français les caractéristiques majeures de la recherche linguistique dans l'Allemagne du XIX^e siècle ». Le premier chapitre sur la situation de la linguistique allemande au début du XIX^e donne à voir « l'état où Wilhelm von Humboldt en prend connaissance à l'aube du XIX^e siècle », et le premier portrait des « fondateurs » est celui de Humboldt. J. François ne l'annonce pas explicitement, mais c'est bien le maître de Tegel qui constitue le fil conducteur de l'ouvrage. C'est logique. En tant que directeur de l'Enseignement au ministère de l'Intérieur, Humboldt va structurer la recherche universitaire allemande, fonder l'université de Berlin en 1809 et en tant que linguiste, proposer une linguistique fondée sur la re-connaissance de la diversité des langues par rapport à laquelle ses contemporains ont à se situer et qui demeure aujourd'hui une ressource pour continuer à penser l'étude du langage et des langues. Cette évidence de la contribution déterminante de Humboldt à la linguistique allemande méritait, peut-être, que le linguiste soit désigné plus clairement dans le plan comme la clef de la linguistique allemande du XIX^e, d'autant que le tableau de la page 66 visualisant Humboldt au cœur des influences reçues et insufflées, présenté comme permettant d'illustrer « [...] le rôle exceptionnel qu'a joué Humboldt en synthétisant tout le savoir linguistique de son époque et en distribuant les tâches pour la génération suivante de chercheurs » est sans ambiguïté sur son rôle prépondérant. Ce tableau n'est pas sans rappeler le titre *Traditions de Humboldt* donné, dans ce même esprit, par Jürgen Trabant à l'une de ses publications. L'auteur s'en expliquait ainsi : « Le titre de ce livre [...] est volontairement ambigu. Il veut en effet se référer aussi bien aux traditions qui mènent à Humboldt – en l'occurrence les traditions que reprend (ou ne reprend pas) Humboldt [...] qu'aux traditions qui ont leur point de départ chez Humboldt, ou chement sous son influence [...]. Humboldt est donc conçu comme centre, vers lequel et à partir duquel évoluent certains courants de discussion. » (Trabant 1999 : 1).

Trois remarques encore sur la structuration de l'ouvrage. Dès l'annonce du plan, le lecteur peut s'étonner de cette répartition entre « fondateurs », « passeurs » et « développeurs » sur la base des dates de naissance des linguistes. Il restera en haleine jusqu'à la page 46, soit en fin de chapitre 1 où l'auteur explique sa sélection. Ses choix de traiter tel ou tel linguiste sont confortés par le nombre de chapitres consacrés à chacun dans d'autres ouvrages historiographiques, même si le chapitre 5 convoque également des linguistes comme Pott et Miklosich, plus rarement cités, mais qui ont néanmoins contribué à la linguistique de ce dix-neuvième siècle. De nombreux tableaux récapitulatifs attestent de cette prise en compte du traitement du sujet par d'autres. Cette transparence méthodologique et la considération du travail d'autrui sont deux grandes qualités de J. François. Sur ce point précis se pose une vraie question, à savoir comment

éviter que l'historiographie offre un même récit sur le sujet : peut-il être intéressant de rechercher d'autres sources, moins traitées, susceptibles d'injecter dans le récit dominant du contenu complémentaire ou un regard décalé si les chercheurs reconduisent les choix qui ont été faits par d'autres ? Par ailleurs peut-être ces informations arrivent-elles un peu tard dans l'ouvrage, d'autant qu'elles soulèvent plus de questions que de confirmations des hypothèses de lecture que s'est construit le lecteur depuis l'exposé du plan. Sur la tripartition des portraits, c'est vrai qu'à première vue, on peut penser que l'année de naissance ne peut constituer un critère pleinement satisfaisant car complètement indépendant de la vie professionnelle de chaque linguiste. Après réflexion et en faisant abstraction des noms retenus, on en vient à se dire que la date de naissance est un bon indicateur du contexte social et disciplinaire dans lequel chacun s'implique. L'état civil strictement personnel prend tout son sens au regard de la chronologie de la construction de la discipline. Quand J. François dévoile ses critères de sélection, le lecteur peut être déçu car il s'était fait à l'idée, par hypothèse, du rapport individu/contexte, mis à mal par le critère retenu.

A la suite de ces explications, J. François développe ses choix éditoriaux comme l'orthographe des noms allemands, sa consultation des textes et l'explication de sa démarche « empathique » des travaux pour signifier qu'il les appréhende de l'intérieur en opposition à une approche « distanciée », selon les propres mots de l'auteur. L'opposition « empathique » *vs* « distanciée » disjoint deux attitudes de l'historien qui semblent complémentaires. Il est attendu que l'on décrive un état de connaissance de l'intérieur, mais cette approche est-elle pour autant antinomique d'une distance réflexive nécessaire à tout traitement historique ? Ces deux questions méthodologiques interpellent tout historien, et l'ouvrage de J. François relance de façon originale le débat avec ses choix d'une remarquable probité scientifique. Enfin une troisième remarque concerne l'enchaînement de chapitres très différents les uns des autres dans leur écriture et leur contenu qui exigent beaucoup du lecteur et l'obligent parfois à opérer des va et vient entre les chapitres, comme par exemple de la lecture des textes traduits qui nécessite de quitter le chapitre 2, 3 ou 4 pour le 6.

Les fondateurs

Quoiqu'il en soit, le livre commence par une caractérisation en trois points de la situation de la linguistique allemande au tout début du XIX^e.

Le premier point concerne l'évolution de la grammaire générale et son élargissement aux langues de l'Europe avec des linguistes comme Meiner, Roth, Bernhardt et Vater. Cette linguistique « générale » prendra deux directions, une voie pédagogique et une autre historique et comparative.

Le second point est relatif aux compilations comme celle d'Adelung et Vater qui vont trouver leur espace scientifique dans cette ouverture aux langues, préfigurant les travaux ethnolinguistiques. Ces études descriptives à vocation encyclopédique sont pour une bonne part redevables à Alexander von Humboldt, le frère cadet du linguiste, géographe-naturaliste-cartographe qui rapporta de ses voyages outre-Atlantique (Wulf 2017, Minguet 1997) des grammaires, des notices et des vocabulaires de langues d'Amérique jusque-là inconnues par les européens (Trabant 2005).

Le troisième point a trait à l'intérêt des linguistes allemands pour le sanscrit dans une recherche tout autant idéologique que linguistique d'ascendants illustres qui conditionnera en grande partie les travaux linguistiques du début du siècle.

A ces trois paramètres, il convient d'ajouter la nécessité, de façon générale, pour la Prusse de se reconstruire après les défaites essuyées contre Napoléon. Parmi les impératifs, celui de réformer l'université sera confié successivement à de brillantes personnalités, Humboldt, Schleiermacher, Fichte, Savigny. Dans ce nouveau cadre, la philologie germanique se développera, non plus sur des principes classiques, mais bien autour des enjeux de reconstruction généalogique des langues germaniques. Les cours de cette nouvelle philologie seront suivis par la société bourgeoise éclairée à laquelle on demandera de développer un esprit critique. C'est également dans un rapport de subordination à la grammaire comparée qu'émergera la philologie romane.

C'est dans ce contexte que Humboldt (1767-1835) entre en scène dans le chapitre 2, génération des « fondateurs ». Après quelques rapides traits biographiques désormais bien connus, ainsi que des précisions sur les écrits qui mèneront le linguiste allemand peu ou prou vers son œuvre maîtresse *Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, [Introduction à l'œuvre sur le kavi], J. François analyse les concepts majeurs ou points théoriques comme la « force spirituelle d'un peuple », le rapport langue/ peuple/ nation, l'opposition ergon/energeia et la « forme interne ». J. François illustre sa présentation par des citations du texte qu'il retraduit pour l'occasion. Il établit des liens avec les propositions théoriques de linguistes qui nous sont contemporains comme Langacker ou Saussure ou du XIX^e comme Schleicher. En éminent syntacticien, J. François examine la proposition de Humboldt de classer les langues selon leur type morphologique, flexionnel, isolant et agglutinant, et il revient sur la supériorité déclarée par Humboldt de la structure flexionnelle. J. François analyse ce positionnement avec des arguments syntaxiques et le pousse dans ses retranchements quand il est question du parallèle opéré par Humboldt entre le degré de culture d'un peuple et le procédé morphologique privilégié par la langue de celui-ci. J. François rappelle l'importance de la discussion entre Abel

Remusat et Humboldt sur le chinois (voir aussi Jean Rousseau 1999) dans l'inflexion de sa proposition axiologique. J. François dit de Humboldt qu'il botte en touche très habilement. Nous retrouverons cette même façon de se sortir du dilemme explicatif sur l'évolution du latin flexionnel vers les langues romanes plus ou moins isolantes. (voir Chabrolle-Cerretini 2004, Rousseau 1999). Jean Rousseau n'hésite pas à dire que si Humboldt était sorti de cette impasse dans laquelle il se débat en défendant l'idée que la langue flexionnelle est le type le plus abouti et qu'une fois que la langue se développe sur certains principes elle ne peut dévier de ses choix, la réalité des langues romanes le mettant ainsi en porte-à-faux, il eut été le plus grand romaniste du XIX^e. Ce développement sur Humboldt s'achève par la réception de ses idées aux XIX^e et XX^e.

Le second fondateur est Friedrich Schlegel (1772-1829), le frère cadet d'August. J. François évoque « une communauté de pensée » dans cette fratrie entre intérêt pour le provençal et le sanscrit. C'est Friedrich qui rédigera *Über die Sprache und Weisheit der Indier* [*Sur la langue et la sagesse des Indiens*] en 1808. J. François développe l'idée défendue par Schlegel qu'il convient de comparer pour la reconstruction généalogique non pas les seules racines des langues mais leurs grammaires. C'est à lui que l'on doit véritablement la première typologie morphologique à deux classes (flexionnelle vs les autres procédés). Dans cet ouvrage, Schlegel insiste sur les rapports de parenté entre les langues, principalement sur les degrés de la parenté et particulièrement celui que l'on appelle « langue intermédiaire ». On reconnaît à Schlegel généralement une clarification des méthodes comparative et historique et le développement d'une comparaison des structures grammaticales qui participe de fait à cette co-construction de la grammaire comparée.

Jacob Grimm (1785-1863) est bien sûr connu comme co-auteur avec son frère des célèbres recueils de contes, il est aussi l'auteur d'une grammaire de l'allemand attachée à mettre en évidence la richesse et la valeur de la langue. Enfin le nom de Grimm est plus que tout associé à la découverte de régularités phonétiques (consonantiques) qui participent à la reconstruction généalogique. J. François détaille le débat autour des « lois de Grimm » sur le fond mais aussi sur la paternité des idées qui pourraient bien revenir à Rasmus Rask. Enfin J. Grimm est aussi l'auteur d'un dictionnaire de l'allemand qui revisitera les principes de l'« entrée » du dictionnaire et fera figurer les états antérieurs du mot-vedette.

Franz Bopp (1791-1867) a occupé la chaire de grammaire comparée en 1821 créée par Humboldt à l'université de Berlin. Son œuvre majeure fut son ouvrage de 1833 sur cette discipline naissante qu'il avait été chargé d'enseigner. J. François montre fort bien les questions d'actualité qui animent tous ces collègues. Ainsi Bopp critique Grimm notamment sur l'alternance vocalique,

l'ablaut qui était présenté comme une marque de perfection du germanique ancien. J. François démontre combien la réception de Bopp est beaucoup plus contrastée que celle de ses prédécesseurs.

Christian Karl Reisig (1792-1829), latiniste, écrit ses *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft* [Leçons sur la linguistique latine] qui ne seront publiées que dix ans après sa mort. On y décèle une influence de Kant et Humboldt. Il théorise le champ linguistique en lui assignant un but descriptif et non normatif. Il devancera la pragmatique en démontrant la particularité des pronoms personnels de première et deuxième personne, par exemple.

Quant à Friedrich Diez (1794-1872), titulaire d'une chaire de littérature médiévale et moderne à Bonn, il demeurera dans la mémoire linguistique pour ses travaux sur la littérature médiévale occitane et sa *Grammaire comparée des langues romanes* publiée entre 1836 et 1843. J. François choisit de présenter les caractéristiques de l'ouvrage de Diez en les comparant à celles de W. Meyer-Lübke qui publie à peu près un demi-siècle plus tard (1890-1902) un ouvrage intitulé de la même façon. Cette mise en regard permet d'identifier les lieux d'évolution qui sont principalement le traitement phonétique et la description syntaxique. L'apport retenu par J. François est celui relatif à la création lexicale romane. Enfin celui-ci distingue à bon escient la réception de Diez, plutôt favorable en Allemagne et dans la Romania, de son impact sur l'étude comparée des langues romanes, plus contrastée.

Les passeurs

Le chapitre 3 (pages 149 à 194) rend compte de la génération qui succède à celle des fondateurs, celle qui va gérer directement leur héritage. Les « passeurs » retenus sont : August Schleicher (1821-1868), continuateur de F. Bopp, Heymann Steinthal (1828-1899) passeur de W. von Humboldt, et Max Müller (1823-1900), passeur de la grammaire comparée en Grande-Bretagne. Ce chapitre rend hommage à ces trois linguistes qui eurent une réelle incidence sur les trajectoires scientifiques des idées des fondateurs. J. François montre bien qu'en ce qui concerne Schleicher et Steinthal, ils propulsent respectivement dans un autre paradigme les idées de Bopp et Humboldt grâce à leurs propres réflexions et travaux. Ils apportent une valeur ajoutée réelle, que celle-ci se mesure en termes de précisions et d'ajouts par rapport aux données antérieures ou d'ouverture à d'autres champs.

Ainsi, J. François souligne le don pour les langues de Schleicher et le nombre impressionnant de ses publications parmi lesquelles une grammaire du lithuanien, un livre sur la langue allemande, un *Compendium* sur les langues de la branche indo-germanique. On peut retenir d'une part, la contribution de Schleicher à la grammaire comparée par son travail sur la branche balto-slave et

d'autre part son apport à la classification morphologique des langues, qui fait éclater l'unité du mot en constituants lexicaux dotés d'une signification et des constituants grammaticaux qui expriment des relations. Tout en gardant le classement évolutionniste de Humboldt, Schleicher le revisitera en apportant une compréhension nouvelle des structures des langues. Dans *Die deutsche Sprache* [La langue allemande] Schleicher clarifie les enjeux de la linguistique (la « glottique » chez lui) en opposition à la philosophie du langage et la philologie et il participera au rapprochement de la linguistique avec la biologie. J. François développe de façon détaillée l'avènement de la linguistique naturaliste et la posture des différents linguistes au sein de ce courant. De même, dans le point sur la réception de Schleicher, J. François rend compte des critiques de Whitney sur la polygénèse, le rapport de la génétique humaine avec la généalogie des langues. Enfin il est question aussi du *Stammbaum*, cette représentation arborescente de la famille indo-européenne qui sera critiquée et revisitée dans la théorie des ondes ou plus récemment par une visualisation sous une forme approchant celle d'une pieuvre qui marque simplement un centre et des langues regroupées dans les tentacules évitant ainsi le détachement net des branches de l'arbre.

Pour Steinthal, J. François précise toutes les influences reçues et montre la synthèse qu'il opère entre la philosophie de Hegel et la linguistique de Humboldt. On lui reconnaît le mérite d'avoir jeté les bases d'une psycholinguistique dont les linguistes d'aujourd'hui louent la modernité.

Quant à Max Müller, dans le cadre de conférences à la Royal Institution de Londres, il fait connaître à un large public la grammaire comparée en Grande Bretagne. Le livre qui compilera ses prises de parole s'intitule *La science du langage*. Fort de ses 1240 pages, il constitue une synthèse de la discipline au XIX^e. J. François rend compte de la critique de Whitney en détail.

Les développeurs

Enfin la dernière génération étudiée, celle des « développeurs » commence par un portrait de Georg von der Gabelenz (1840-1893). Il est ici convoqué pour sa *Grammaire du chinois* (1881) et un livre de linguistique générale qui définit le périmètre de la discipline et ses exigences. J. François retrace le processus de la conception de la linguistique générale au cours du XIX^e siècle en trois stades. Le premier serait celui qui constitue la synthèse des apports antérieurs vus dans le chapitre 1, ce serait l'œuvre de Humboldt, puis le stade qui intègre la dialectique historique de Hegel, c'est Steinthal, alors que le troisième stade serait celui franchi par Gabelenz grâce à sa théorisation de la notion de structure linguistique et son équilibre au regard des pressions externes. D'un point de vue théorique l'auteur situe Gabelenz à proximité de Steinthal et de Humboldt pour

la prise en compte du rapport langue /peuple face aux néogrammairiens. Enfin il est fait mention de la proposition de Gabelenz d'une typologie des langues avec un fondement statistique.

C'est ensuite le portrait de Hugo Schuchardt (1842-1927). J. François le présente comme le pionnier de la créolistique avec notamment ses travaux sur les créoles portugais. Son approche n'est pas sociolinguistique, il recherche les principes d'émergence de cette langue mixte. Par ailleurs, Schuchardt participe aux discussions sur les lois phonétiques, se trouvant en désaccord avec les néogrammairiens. Il contribuera aussi aux études typologiques et génétiques sur le basque.

Le troisième développeur est Berthold Delbrück (1842-1922). Son apport à ce siècle d'or est celui d'un élargissement de la syntaxe comparée aux langues indo-européennes et la diffusion de la pensée néogrammairienne. Ses compétences syntaxiques le mènent vers des études sur l'aphasie qui demeurent très modernes.

C'est ensuite une présentation de Karl Brugmann (1849-1919) comme le porte-parole des néogrammairiens. La discussion néogrammairienne des acquis et orientations de la grammaire comparée depuis ses débuts devient un véritable manifeste, comme souvent en science quand une proposition théorique, parce qu'elle a épuisé toutes ses ressources, cesse de répondre aux attentes et se voit accusée de tous les maux. C'est ce que l'on peut appeler un changement de paradigme. Brugmann réfutera les apports de Bopp, mais contribuera surtout à discuter scientifiquement ce qui pose problème dans l'héritage comparatiste de la première heure.

Le chapitre se poursuit avec Hermann Paul (1846-1921), néogrammairien moins vindicatif que ses compatriotes, et force de propositions. Son livre *Principes de linguistique historique* (1880) pose les fondements d'une linguistique qui s'appuie sur des données empiriques amplifiées. Paul est aussi un sémanticien et lexicographe qui apportera sa contribution à l'étude de l'évolution lexicale de l'allemand.

Le siècle se termine avec le portrait de Wilhelm Meyer-Lübke (1861-1936), auteur d'une *Grammaire historique de la langue française* et d'une *Grammaire comparée des langues romanes* (1890-1902). Avec Gröber, il va théoriser la linguistique romane et énoncer les tâches qui lui incombent : établir des règles d'usage de chaque langue pour permettre à terme la comparaison entre celles-ci, étudier diachroniquement la langue, étudier génétiquement la langue dans une dimension culturelle. Enfin il est l'auteur du *Dictionnaire étymologique roman* (1911), cinquante ans après celui de F. Diez (1853). Judicieusement J. François

montre par une comparaison d'articles comment Meyer-Lübke entend revisiter la recherche étymologique romane.

Le chapitre 5 adjoint à tous les portraits, en vingt-cinq pages environ, à la fois un récapitulatif des problématiques de la fin du siècle (la discussion sur les lois phonétiques et la pertinence d'inclure ou pas les exceptions, la place que chaque discipline phonétique, morphologique, lexicale, syntaxique a reçue dans la grammaire comparée, la posture des néogrammairiens et la question d'un paradigme nouveau) et des données sur des études un peu plus marginales mais qui contribuent à une description et une analyse objectives de toute la recherche linguistique en Allemagne au XIX^e (y compris la dialectologie de la langue tsigane).

Il n'est pas facile de rendre compte d'un ouvrage aussi riche. J. François nous offre en effet une densité d'informations et d'analyses approfondies de propositions théoriques et de postures si diverses que l'ensemble est étourdissant. Une des très grandes valeurs de ce travail est que les textes sont confrontés et argumentés et que le lecteur entre ainsi dans la complexité de ce siècle d'or par la voix de ceux qui ont forgé cette linguistique. C'est le mérite de l'approche « empathique » dont se réclame J. François. L'ouvrage se recommande aussi pour ses multiples tableaux synthétiques très éclairants qui jalonnent les chapitres et aident grandement à tenir ensemble les diverses problématiques transversales, les réseaux d'idées autour des grandes figures des « fondateurs » et des centres universitaires. La conclusion, enfin, est lumineuse et aiguise notre regard sur la linguistique d'aujourd'hui et sur ce qu'elle doit aux linguistes allemands du XIX^e.

Eléments de bibliographie

Chabrolle-Cerretini, Anne-Marie (2004) « Les références à Humboldt dans la linguistique française contemporaine, leurs contextes d'apparition et leurs portées ». In *Kodicas/Code Sprachdenken zwischen Berlin und Paris-Wilhelm von Humboldt*, 1-2.

Minguet, Charles (1997) *Alexandre de Humboldt*. Paris : L'Harmattan.

Rousseau, Jean & Thouard, Denis (1999) *Lettres édifiantes et curieuses sur la langue chinoise*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

Trabant, Jürgen (1999) *Traditions de Humboldt*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Verbum (2005) « Wilhelm von Humboldt, les langues et sa théorie du langage » tome XXVII, n°1-2 (eds) Anne-Marie Chabrolle-Cerretini. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.

Wulf Andrea (2017) *L'invention de la nature. Les aventures d'Alexandre von Humboldt*. Lausanne : Les éditions Noir sur Blanc.

Autorenhinweise für die *Nouveaux Cahiers d'Allemand*

Diese bleiben bewusst knapp, da unserer Erfahrung nach allzu lange Manuskripthinweise entweder verwirren oder demotivieren. Halten Sie sich bitte an die wenigen hier angegebenen Regeln, der Rest wird im Redaktionsbeirat bei Bedarf harmonisiert.

Der Beitrag sollte 10-12 Seiten nicht überschreiten. Notfalls kann der Stoff auf zwei Beiträge verteilt werden, wovon der zweite in der darauffolgenden Ausgabe der Zeitschrift erscheinen würde. Bei Überlänge behält sich die Redaktion das Recht der Kürzung des Manuskripts vor.

Der Beitrag sollte ebenfalls Fußnoten sparsam verwenden und nur zitierte Autoren/innen in der Bibliographie anführen. Da das Lesepublikum zu einem Teil aus AkademikerInnen, zum anderen aus DeutschlehrerInnen besteht, sollte auf eine flüssige Darstellungsweise geachtet werden. Kürzere Zitate (bis 2 Zeilen) dürfen im Text bleiben, längere (über 2 Textzeilen) werden als Zitatblock (vgl. unten) abgesetzt. Zitate aus allen anderen Sprachen als Deutsch und Französisch müssen übersetzt werden, wobei es dem/der AutorIn überlassen bleibt, ob der Originaltext sich im Fließtext oder in einer Fußnote befindet.

Literaturverweise werden im Text gegeben nach dem Muster: Autor und Jahr (ev. mit Seitenangabe) „wie Müller (1990: 66) schreibt“.

Literaturangaben am Ende des Artikels geben immer die vollen Namen samt Vornamen an mit üblicher Unterscheidung zwischen selbstständiger Publikation *kursiv* (Buch, Zeitschrift) und unselbstständiger Publikation *recte* (Artikel, Kapitel). Beispiel:

Müller, Peter (1990): *Zur Hydronymie im Elsass*. Strasbourg: La Nuée Bleue.

Benutzen Sie bitte ein gängiges Textverarbeitungsprogramm wie Word für Windows oder Mac und wählen Sie einen einfach zu identifizierende Dateinamen, z.B. (kurzen) Titel der Publikation_Namedes Autors.doc)

Formanweisungen

oberer und unterer Rand: 3 cm

linker und rechter Rand: 2,5 cm

Schriftart: times new roman

Schriftgröße 14 für den aktuellen Text, 12 für Zitate in einem eigenen Abschnitt, ebenso Rezensionen, 11 für Fußnoten, 10 für Bibliographie.

Paragraph im Textformat: einfacher Zeilenabstand

Zitat: links 5 mm zurückgesetzt

Wieviel Grammatik braucht der Mensch?¹

I. Zwanzig Thesen zu einem kommunikativ orientierten Grammatikunterricht

Weder Grammatik noch Grammatikunterricht sind an sich kommunikativ, sondern der hier gemeinte Gebrauch der deutschen Sprache durch nicht-deutschsprachige Sekundarschüler. Inwieweit trägt die Grammatik zum Erlernen eines authentischen, sprechüblichen Standarddeutsch bei? Dabei soll die Bedeutung weiterer Hilfswissenschaften wie der Phonetik nicht verkannt werden. Außerdem ist von vornherein klarzustellen, dass die Sprache, die unserem Denken nicht nur die Bauteile, sondern bereits Elementarkombinationen zur Verfügung stellt, keineswegs auf ein Vehikel der Kommunikation zu reduzieren ist. Ein Denken ohne Zeichen ist undenkbar. Unzählige ungedachte Gedanken schlummern längst in der Sprache.

1. These

Deutsch ist nicht nur auf Grund seiner Morphologie und grammatikalischen Struktur *schwierig*. Wer seine Schüler nicht abschrecken möchte, sollte sich die Frage überlegen, wieviel Grammatik der Deutschschüler wirklich braucht.

Ein altes Vorurteil besagt, dass alle Zeichensysteme gleich tauglich und gleich schwierig wären. Politische Korrektheit verhindert die Unterscheidung zwischen reichen und armen, zwischen einfachen und schwierigeren Sprachen. Aber das römische numerische System, das nicht einmal über eine 0 verfügte, wäre kaum in der Lage, die moderne Physik zu unterstützen, geschweige zu ermöglichen. Und die *Goldberg-Variationen* wären schwerlich, d.h. unmöglich, gregorianisierbar. Schwierigkeit ist u.A. im Sinne von Komplexität eine mathematische Größe: viele europäische Sprachen (Englisch; Norwegisch; Ungarisch...) beispielsweise haben nur ein Genus. Schwieriger wird es, wenn Sprachen (Französisch; Niederländisch...) die Auswahl zwischen zwei, geschweige drei Genera voraussetzen, wie es im Deutschen der Fall ist. Viele

¹ Il s'agit du texte, aimablement communiqué par le Professeur Duhamel, de la conférence qu'il a prononcée à l'ESPE de l'Académie d'Alsace le 29 mai 2019 à l'invitation de V. Balnat (Université de Strasbourg). Le professeur Duhamel a présidé de 1977 à 2012 l'Association belge des germanistes et enseignants d'allemand (*Belgischer Germanisten- und Deutschlehrerverband*).

Sprachen kommen ohne Endungen des attributiv gebrauchten Adjektivs aus: wer Deutsch lernt, hat, ausschließlich der Steigerung, unter zehn Endungen eine Auswahl zu treffen. Und wieso heißt es im Genitiv *der Geraden*, hingegen *der Diagonale*, die schließlich auch nur eine Gerade ist? Viele Sprachen, wie das Französische, markieren den Plural von Substantiven nicht (davon abgesehen, dass die Orthographie eine künstliche Pluralform einführt); andere (wie Englisch; Norwegisch) haben eine feste Pluralform; wieder andere, wie das Niederländische, haben zwei, was eine gewisse Schwierigkeit beinhaltet. Die deutsche Pluralbildung aber steht der Adjektivdeklinaton nicht nach. Wieso haben *Prototyp* und *Stereotyp* im Plural nicht dieselbe Endung? Wie lautet die Mehrzahl von *Krach*, *Frack*, *Ananas*?

Hinzu kommt: je umfangreicher der Wortschatz einer Sprache, desto größer die Schwierigkeit, das richtige Wort auszuwählen. Deutsch hat, nach Englisch, den größten Wortschatz aller Sprachen, wobei allerdings statt der Wörter bzw. Wortformen in erster Linie die Anzahl der möglichen Bedeutungen gezählt werden sollte, was ein Ding der Unmöglichkeit ist. Nun hat Deutsch bekanntlich die Möglichkeit, Zusammensetzungen und Ableitungen zu bilden, was, da von vorgegebenen Vokabeln ausgegangen wird, problemlos erscheint. Aber sogar hier gibt es verschiedene Möglichkeiten der Zusammenfügung. Warum bekommen *Modenschau*, *Watschenmann* das Fugen-n, *Wattebäuschen* nicht? Wieso heißt es *ehrwürdig*, *ehrpusselig* aber *ehrenrührig*? Und liegt der Unterschied zwischen einem *Springpferd* und einem *Sprungpferd* auf der Hand? Heißt es übrigens *Spring-* oder *Sprunggrube*?

2. These

In den *Lehrplänen* für den wenigstens belgischen DaF-Unterricht nimmt die Grammatik einen zu großen Raum ein, was viele Lehrkräfte sogar zu schätzen wissen, weil die auf die binäre Entscheidung *Richtig/Falsch* reduzierte Stummelsprache der Grammatik mehr Rückhalt verspricht.

3. These

Ansatz jeder modernen Didaktik ist die sog. *Inventarisierung*, die vorherige Bestimmung der Lernziele. Soll der DaF-Unterricht eine Fertigkeit beibringen (Sprechen, Hörverstehen, Lesen oder Schreiben?), zur Denkschulung beitragen oder etwa in die deutsche Kultur einführen? Die Grammatik, die Lehre von den Sprachstrukturen, kann dabei nicht Selbstzweck, sondern lediglich Mittel zum Zweck sein, der für unsere Überlegungen und angesichts der Nachbarschaft zum deutschsprachigen Ausland als Kommunikation definiert wurde.

Das Grammatikwissen ist für die Schüler mit nachstehenden *Nachteilen* verbunden:

4. These

Das lenkende Bewusstsein bildet bei *komplizierten Handlungen* (wie Autofahren, Maschinenschreiben, Klavierspielen, Ballett, Sport, Krawattenbinden) einen Störfaktor. Sprechen ist hunderttausendmal komplizierter als Krawattenbinden, tausendmal als Klavierspielen, das ja mit ein paar Dutzend Tasten auskommt.

5. These

Die große Erfindung der Grammatik ist der *Fehler*. Das Grammatikwissen probt das Fehlerbewusstsein und führt infolgedessen zu Hemmungen und zur Schülerdemotivierung.

6. These

Der Fremdsprachenunterricht beruht auf der *Nachahmung*, d.h. Kreativität ist der sichere Weg zum Fehler. Grammatik aber verleitet zur Konstruktion statt der Rekonstruktion von Sprache. Sie widersetzt sich einem natürlichen Sprachenlernen.

7. These

Regeln brauchen die Aura der *Schule*. Sie sind nicht Teil der Kommunikation und werden außerhalb der Schule unsichtbar.

Das Grammatikwissen kann für den Schüler mit nachstehenden *Vorteilen* verbunden sein

8. These

Mit der Grammatik lässt sich kostbare Zeit einsparen, indem sie den Schüler von der Verpflichtung befreit, jeden möglichen Satz einer Fremdsprache auswendig zu lernen. Sie kann ein *Abkürzungsverfahren* bilden, ist aber dann abwegig, wo das nicht der Fall ist.

9. These

Die Grammatik dient der logischen *Denkschulung*, wogegen keine Schule etwas haben kann.

10. These

Ohne Grammatik will keinem Schüler eine gepflegte *Schriftsprache* gelingen.

11. These

Obwohl eine solche vielmehr die Domäne der Phonetik, der richtigen Wortwahl und der Idiomatik bildet, möchte so mancher Sprachschüler es möglicherweise zur *gepflegten* und korrekten Sprechsprache bringen.

Für einen kommunikativ orientierten Grammatikunterricht sind nachstehende Prinzipien zu berücksichtigen:

12. These

Das *informationstheoretische* Prinzip: Regeln sind nur insoweit einzuführen, als sie Algorithmen darstellen, d.h. logisch sind und m.a.W. Information abbauen. Ist die sprachliche Realität zu komplex, bleiben zu viel nicht einzuordnende Ausnahmen übrig, bilden die Regeln eine zusätzliche Gedächtnisbelastung. Die Abkürzung dauert länger.

Beispiel: die sog. Regeln der Pluralbildung des deutschen Substantivs (an erster Stelle des maskulinen) bewirken keine Vereinfachung, denn zu jeder „Regel“ muss die Liste der betreffenden Substantive dazugelernt werden. Es handelt sich hier weder um „Regeln“ noch um Algorithmen, sondern lediglich um Klassifikationen.

und die *Ökonomieprinzipien*:

13. These

Empfehlenswert ist, *wenig Regeln* einzuführen, die allerdings möglichst oft Anwendung finden. Abzuraten wäre daher von jeder unnötigen Regelmultiplikation, d.h. von jeder sog. *Grammatik der kleinen Schritte*. Logisches und wissenschaftliches Denken hingegen sind durchaus auf Detailuntersuchung angewiesen.

Beispiel: da Schüler außerstande sind, drei Parameter (Genus; Kasus; Deklination) gleichzeitig zu berücksichtigen, sollte die Adjektivdeklination auf eine einzige Entscheidung (*schwach/stark*) reduziert werden.

14.These

Nur diejenigen Regeln werden eingeführt, die die Schüler direkt brauchen, d.h. die sofort *geübt* werden. Für sich stehende Regeln sind Tag- und Alpträume.

15.These

Mut zur Lücke: Grammatikalische Vollständigkeit sollte nicht zur Schau gestellt werden. Beispiel einer für den kommunikativen Gebrauch reduzierten Adjektivdeklination:

Haupt- (d.h. frequenteste) Regel -en

Schulklassen, die allein schon die Hauptregel des attributiven Adjektivs anwenden, machen bereits weniger Fehler als Schulklassen, die sich mit dem traditionellen System herumschlagen. Nach Bedarf kann die Hauptregel verfeinert werden:

statt *das* -s (denn phonetisch störend)

[und nach *ein*]

statt *die* (Einz + Mehrz)

[nach *eine*] -e
und nach *der, die, das*

16.These

Strukturen, die von der *Muttersprache* nicht abweichen, sollten nicht behandelt werden. Beispiel: obwohl deutsche Passivsätze Niederländischsprachigen von der Struktur her kaum Schwierigkeiten bereiten, können manche Lehrwerke es nicht lassen, Übungen anzubieten und beispielsweise Aktivsätze in Passivsätze umschreiben zu lassen. Und sieh einer an: schon tauchen die Fehler auf.

17.These

Der Anderssprachige sollte nicht mustergültiger sprechen als der Deutsche, d.h. der DaF-Unterricht sollte darauf verzichten, zum *Tabu*-Unterricht zu entarten.

Beispiel: der in Höflichkeitsformen ohnehin nicht auftretende und außerdem phonetisch kaum zu unterscheidende *e/i*-Wechsel des starken Verbs bringt auch manchen Muttersprachler in Verlegenheit.

18.These

Wegen drei oder vier sprechüblicher Formen sollte kein eigenständiges *Kapitel* eingeführt werden (Beispiel: Konjunktiv II).

19.These

Die eindeutige *Regelformulierung* ist anzustreben. An Hand des aller Wegen grassierenden Kriteriums „Bewegung“ lässt sich beispielsweise dem Schüler kaum erklären, warum es korrekt heißt „Er gibt die Butter in *den* Kühlschrank / Er fuhr in *der* Stadt herum“. Die bessere Formulierung lautet bekanntlich „Ortsangabe vs. Ortswechsel“ bzw. „zielgerichtete Handlung vs. nicht zielgerichtet“. Außerdem werden grammatikalische Theorien, da sie nicht Teil der fremdsprachigen Kommunikation ausmachen, in der Muttersprache formuliert.

20.These

Im kommunikativ orientierten Unterricht sind Fehler als *Kommunikationsstörungen* zu definieren. In diesem Sinne bildet das Pronomen (Personal- wie Possessivpronomen) das wichtigste Kapitel der Grammatik.

II. Eine Minimalgrammatik fürs Lesen

umfasst:

1. Für die Nominalgruppe

- die *Großschreibung* der Substantive;
- Die Kasusidentifizierung an Hand des *Artikelsystems* erlaubt den Verzicht auf Adjektivdeklination wie Pluralbildung. Wo der Hinweis auf den Unterschied

zwischen Einzahl und Mehrzahl fehlt (bei den weiblichen), wird der Plural durch die reguläre Endung *-n* wie durch das finite Verb eindeutig markiert;

- die Artikel – Substantivklammer;
- die nachgestellten Präpositionen (wegen; zufolge; gegenüber; um ... willen).

2. Für das Verb

- Konjunktiv I der indirekten Rede;
- Verbaufspaltung wie Stammzeiten;
- Rektion der Verben;
- Modalverben.

3. Personal- wie Possessiv**pronomen** der 3. Person;

4. Da es Textkohäsion stiftet, ist das **Relativpronomen** bedeutsam und nicht mit dem Artikel zu verwechseln.

Viel Spaß – dem Schüler wie dem Deutschlehrer!

Pilotage rédactionnel de la revue.

En cohérence avec la décision de l'Assemblée Générale de l'Association des *Nouveaux Cahiers d'allemand* réunie le 21 novembre 2011 portant création d'une part d'un comité de rédaction, qui a pour fonction de définir l'orientation générale de la revue (Mme A. Geiger-Jaillet, MM. Y. Bertrand, E. Faucher, M. Kauffer, R. Métrich, D. Morgen) et d'autre part d'un comité de lecture, qui a pour fonction d'évaluer les articles susceptibles d'être publiés dans la revue. (Wolfgang Butzkamm, Aix-la Chapelle ; Thierry Grass, Strasbourg ; Elke Hentschel, Berne ; Anne Larrory-Wunder, Paris ; Heinz-Helmut Lüger, Koblenz-Landau ; Emmanuelle Prak-Derrington, Lyon ; Ingeborg Rabenstein-Michel, Lyon ; Gérald Schlemminger, Karlsruhe ; Odile Schneider-Mizony, Strasbourg ; Philippe Verronneau, Dijon ; Hélène Vinckel-Roisin, Paris), et conformément à la décision de l'Assemblée Générale du 16 novembre 2012, les travaux du comité de rédaction sont placés sous la responsabilité du rédacteur en chef Mme Odile Schneider-Mizony, professeure de linguistique allemande à l'Université de Strasbourg. Les propositions d'articles lui sont adressées, au Département d'Etudes Allemandes de l'Université, 22 rue René Descartes ; BP 80010, 67084 Strasbourg Cedex.

LANGUE ET TABOUS

Il est des sujets dont on ne parle pas : on les appelle précisément des « sujets tabous ». Il ne s'agit pas ici de tabous religieux ou sociétaux (par ex. l'argent), mais de ceux qui concernent le corps humain : « les besoins naturels », la sexualité, la mort. Le problème pour la langue est double : il s'agit d'abord de nommer la réalité du monde, ensuite de choisir la meilleure façon possible de transmettre, donc de communiquer cette réalité. On a en fin de compte deux solutions fondamentales, 1. la formulation directe : « J'appelle un chat un chat. », 2. la formulation indirecte, ' par la bande', ' *durch die Blume* '. La médecine choisit nécessairement la première méthode et a pour chaque organe, chaque fonction, chaque pratique une dénomination. Cela n'empêche d'ailleurs pas la langue médicale d'évoluer. Ainsi les « maladies honteuses » sont devenues les « maladies vénériennes », puis les « maladies sexuellement transmissibles » (MST) », puis les « infections sexuellement transmissibles » (IST) (*sexualbedingte Infektionen*). On préfère désormais « intestin irritable » à « colon irritable » (*Reizdarm*), « éjaculation prématurée » à « éjaculation précoce » (*vorzeitige Ejakulation*).

La formulation non médicale, courante donc, va avoir recours à d'autres moyens, ceux qu'il s'agit ici d'étudier,

Mais le mieux est de partir d'un exemple qui servira de révélateur en quelque sorte des différentes possibilités.

Cet exemple est, pour parler comme Martin Luther, de l'endroit : « *wo der Rücken seinen anständigen Namen verliert* », ou encore par métonymie : *der verlängerte Rücken*¹. Si l'on regarde les synonymes de *das Gesäß*, on trouve :

Med.: Nates; ugs.: Hinterteil, Hinterbacken, Hintern, verlängerter Rücken, Popo, Po, Podex, Pöter, Sterz, Pöker, Allerwertester, jmds. vier Buchstaben; derb: Arsch (www.wissen.de/synonym/gesaess).

Cette liste appelle quelques remarques :

1. Le recours à la périphrase : *verlängerter Rücken, Allerwertester, vier Buchstaben*.

¹. En français, la gorge s'étend aux seins, d'où : le soutien-gorge. De même dans la *Légende des siècles* (« Les quatre jours d'Elciis ») Hugo écrit : « Moulait des coupes d'or sur la gorge des femmes. ».

2. La variété des niveaux de style : *Popo* et *Arsch* ne sont pas dans le même registre.
3. Deux : *Pöker* et *Pöter* sont inconnus de beaucoup de dictionnaires.
4. On n'est pas dans la même intention : *Popo* est *verniedlichend*, *Allerwertester* est *scherzhaft*.
5. On ne s'adresse pas au même public : surtout les enfants pour *Popo* et *Popöchen*, les adultes pour *Arsch*.
6. *Arsch* est ambivalent : il sert d'insulte, car c'est rabaisser quelqu'un que de le désigner par une partie du corps « au dessous de la ceinture ». D'un autre côté, sur le plan de la sexualité, *Arsch* peut être une louange. *Du hast den schönsten Arsch der Welt* est le titre allemand de la chanson : *You have the Sweetest Ass in the World*.
7. Si nous restons avec *Arsch* dans le domaine de l'injure, il faut compléter par un autre procédé, appelé ironiquement *die freundliche Einladung*, qui est : *du kannst mich mal...*, elle-même abréviation de *du kannst mich mal im Arsch lecken*, référence au *Götz von Berlichingen*, où le héros de Goethe déclare : « *Sag deinem Herrn: er kann mich mal im Arsch lecken.* ». Cette invitation est remplacée parfois par : *Du kannst mich mal im Mondschein besuchen*, où seul *Mond* fait indirectement allusion à la partie du corps considérée. Retenons d'une part qu'on échappe au tabou par la référence littéraire (Goethe) ou poétique (le clair de lune), et d'autre part que l'abréviation de la citation suffit aux initiés. Quant à *die freundliche Einladung*, elle donne un tour plaisant à la formule.¹

L'endroit où le dos perd son nom est le siège (c'est le cas de le dire), des deux fonctions corporelles taboues : 1. « besoins naturels », résumés par la réponse de la mère à l'enfant : « *Mutti, ich muss mal!* » - « *Klein oder groß?* », 2. la sexualité. Il convient de les étudier, toujours du point de vue du linguiste.

1. Les besoins naturels

1.1. D'abord, le lieu adapté à la fonction :

Abort, Klosett, WC, Pissoir (Männer); ugs.: Klo, gewisses Örtchen, Häusl, Lokus, Thron; derb: PINKELBUDE, Scheißhaus (www.wissen.de/synonym/toilette). On trouvera d'autres synonymes dans www.sprachnudel.de *Synonyme für Toilette*.

¹ Notons que le tabou s'étendait à la lingerie. Odile Schneider-Mizony m'écrit dans une communication personnelle : « j'avais été très amusée de découvrir pendant mes études le terme de "*die Unaussprechlichen*" pour désigner ce qu'on appelait dans ma famille une "petite culotte" ».

Ajoutons : *das stille Örtchen* (« le petit coin ») et l'expression : *der Ort, wo selbst der Kaiser allein hingehet*, car les deux illustrent bien l'utilité de la périphrase pour contourner le tabou.

Si en revanche, la colère assume le tabou dans une langue, une autre langue (fait de civilisation ?) ne le fera peut-être pas. *Aux chiottes l'arbitre !* est traduit en allemand (*Pons*), par *Schiedsrichter, raus!* ou (*Leo*) *Schiedsrichter ans Telefon!*. Il est vrai qu'on emploie au restaurant parfois l'expression : *ich muss noch schnell telefonieren*, pour dire qu'on doit quitter la table et aller aux toilettes. Ou encore : *ich muss mir kurz die Nase pudern/ich mach mich mal schnell frisch*.

1.2. La satisfaction du besoin naturel (*Stuhlgang*)

Sans précision : *ich muss mal, ich muss für kleine Mädchen (für kleine Jungs), Ich geh mal grad für kleine Königskinder*.

1.2. La miction :

Wasser lassen, harnen, urinieren, miktieren (fachspr.), ablitern (ugs) , abwassern, (ugs), Wasser lassen, austreten (ugs), brunzen (ugs. Regional), eine Stange Wasser in die Ecke stellen (ugs), Lulu machen (ugs), pieseln (ugs), pinkeln (ugs), Pipi machen (ugs), pullern (ugs), schiffen (ugs), seichen (ugs), strullen (ugs) abschlagen (derb), pissen (www.openthesaurus.de/synonyme/urinieren).

On notera la fréquence des expressions familières et la rareté des locutions. Seul *Wasser lassen* est un euphémisme.

1.3 La digestion

1.3.1. Phénomènes collatéraux

L'éructation est attendue des bébés et n'est donc pas un tabou : *ein Bäuerchen machen*. Dans certaines cultures, elle est une forme de remerciement pour un bon repas. À part *rülpsen*, on a quelques synonymes, comme *eruktieren* et *aufstoßen*, qui n'apportent rien à notre propos.

Le *flatus* semble honni partout. Cela n'empêche pas synonymes et périphrases d'être nombreux. Il suffit de consulter *Umschreibungen/Synonyme für furzen* ou *Furz*. Retenons les euphémismes *Wind, Flatulenz, Blähung. Luftkeks* est drôle. De même : *einen (fürchterlichen) fahren lassen*.

1.3.2. La défécation : *Youtube* propose : 222 *Begriffe für kacken* et 83 *Synonyme für kacken*.

Qu'on emploie déjà le terme le plus vulgaire est caractéristique d'une attitude de défi : on viole le tabou à dessein, on provoque. Mais choque-t-on encore ? Il y a d'autres sites dans *Google* à la rubrique : *Umschreibungen für Scheißen*. On n'est plus à l'époque où ce verbe était systématiquement « oublié » dans les listes

des verbes forts des grammaires de l'allemand. Pour ma part, je me bornerai aux expressions allusives, d'abord pour enfants (car le tabou ne vaut pas pour eux, comme la miction et l'éruclation) : *Aa machen*, puis neutres, l'acte étant formulé comme naturel : *ein Geschäft verrichten*, *seine Notdurft verrichten*, enfin les expressions comiques (car l'humour et la drôlerie sont des moyens de surmonter le tabou) : *einen Haufen machen*, *einen Bob in die Bahn schicken*, *einen Bolzen rauspressen*, *die Schokoladenfabrik anschalten*, *einen Gruß an die Stadtwerke schicken*, *einem guten Freund die Freiheit schenken*, etc. On admirera peut-être l'ingéniosité de ces trouvailles, qui elles aussi désarment le tabou.

Pour illustrer notre propos sur le déclin des tabous corporels à notre époque, une brève digression par le français : *chiant* est devenu synonyme d'ennuyeux et a supplanté *emmerdant*. Mais même les « grands de ce monde » ne se privent pas de dire qu'il faut cesser « d'emmerder les Français » par telle ou telle mesure. Paul Valéry (de l'Académie française !) prétendait qu'il y a deux types de femmes : « les emmerdantes et les emmerdeuses ». Brassens en a ajouté un troisième : « les emmerderesses ». Je m'empresse de dire qu'il y a un film intitulé *L'emmerdeur*.

Quant au « mot de Cambronne », lui et son pendant allemand abondent dans les films et en particulier, dit par les deux sexes, dans les *Krimis* télévisés. De plus, - *scheiß* (*das ist mir scheißegal*) et -*Scheiß* (*Scheißladen*) sont devenus des suffixoïdes et figurent comme tels dans le *Duden Universalwörterbuch*. Cette référence à *der Kot*, à la « matière » (pour parler comme Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*), doit être interprétée, avec tous les jurons, comme exutoire, comme soupape de sécurité en cas de surcharge émotionnelle, un peu comme, dans un autre registre, les cris et les larmes.

1.3.4. Les dysfonctionnements. On se demande si diarrhée et constipation sont encore taboues, car la publicité à la télévision, y compris à l'heure des repas, nous vante les médicaments appropriés. Pour les hémorroïdes, la formule est la même : « N'ayons plus peur des maux ! ». Il est beaucoup plus intéressant pour le linguiste d'étudier les euphémismes et périphrases.

Durchfall (en soi déjà une trouvaille) : *Darmkatarrh*, *Diarrhö*, *beschleunigte Verdauung*; ugs.: *flotter Heinrich/Otto*, *schnelle Kathrin*, *Renneritis*, *Dünnpfiß*, *Durchmarsch*; derb: *Dünnschiss*, *Scheißerei*, *Scheißeritis*. Elles ont le mérite de montrer, tout en dédramatisant, l'urgence de la situation.

Rien d'inventif en revanche pour *Verstopfung* :

Stuhlverstopfung, *Darmverstopfung*, *Darmträgheit*, *Verdauungsstörung*, *Darmverschluss*¹, *Konstipation*; Med.: *Obstipation*, *Hartleibigkeit*

Darmträgheit est un euphémisme intéressant, car il transpose sur le corps une déficience morale.

¹ *Darmverschluss* désigne en fait, non la constipation, mais l'occlusion intestinale ou obstruction intestinale, autrement grave, et qu'on doit opérer.

Bref, on constate que dans le domaine de l'évacuation des déchets corporels, les tabous ont tendance à diminuer. Ils n'ont d'ailleurs jamais été perçus comme tels dans la France paysanne¹, où les restes de la digestion servent d'engrais, puis ouvrière. Ce sont la Cour et en particulier la Préciosité² (cf. *Les précieuses ridicules*), puis le Puritanisme de l'époque victorienne qui les ont, au moins partiellement, inventés. Mais je laisse ici l'Histoire pour poser la question de savoir si la sexualité, elle aussi, cesse d'être un tabou.

2. Tabous sexuels

2.1. Les organes

2.1.1. Les organes féminins : seins et vulve sont objets de tabous.

Les locutions pour les seins (*Brüste, Titten*) sont laudatives, en tout cas plaisantes par des comparaisons empruntées à des domaines divers. *Die weiblichen Reize* sont en effet appelés :

Busen, Büste ; ugs.: Vorbau, Vorgebirge, Balkon, Veranda, Holz vor der Hütte (Wissen.de).
Ajoutons : *Milchbar.*

Une pose d'implants mammaires réussie vous donne des *Silikonmelonen*.

Pour le clitoris (*der Klitoris, der Kitzler*) les autres dénominations, à ma grande surprise, sont très nombreuses et je renvoie au site : www.ein-anderes-wort.com/ein_anderes_wort_fuer_klitoris.html. La plupart relie, directement ou non, à la notion de désir et de jouissance sexuelle.

Quant au vagin (*die Vagina, die Scheide, das Loch*), les expressions sont nombreuses et je renvoie là encore à des sites, comme :

<https://synonyme.woxikon.de/synonyme/scheide.php>, <https://www.maennersache.de/61-namen-fuer-die-vagina-die-dich->
<https://www.gofeminin.de/liebe/.../kosenamen-vagina-0.html>.

Mais sur ce point, on a des appréciations opposées.

D'un côté, mais plus rarement qu'en français, où *con* est l'insulte la plus fréquente (en allemand, c'est *Arschloch*), *die Fotze* (vulg.), qui est synonyme de bêtise et sert à injurier : *du Fotze!*

De l'autre, c'est, « le temple de l'amour », « le bijou » (cf. : *Les bijoux indiscrets* de Diderot), « la création du monde » pour Courbet, « cet obscur objet du désir » pour Buñuel, ce mot que dans *Candide et sa suite*, l'auteur se plaint de ne pouvoir nommer. Et cette comparaison *die Muschi* (de *Muschel*) devient un mot tendre (donc le contraire de *Fotze*), qu'on adresse à sa bien-aimée,

¹ Je cite de mémoire le bon conseil du *Cheval d'orgueil* de P.-J. Hélias : il faut pisser vent dans le dos et chier face au vent.

² Pourtant Racine, parfois précieux dans ses tragédies, écrit dans *Les plaideurs* : « Ils ont pissé par terre. ». Mais c'est une comédie et il s'agit de chiens.

comme *Pussy*. Pour plus d'informations : www.unicum.de/forum/intimes/11658-kosenamen-fuer-vagina-und-penis.html,

Ce mot symbolise en quelque sorte la double attitude de l'homme par rapport à la femme, d'une part, créature faible (*frailty, your name is woman*, dit Hamlet), impure, inférieure, de l'autre « la dame de mes pensées », « l'élue de mon cœur », « l'avenir de l'homme ». Bref, avec les femmes, « on » ne sait jamais sur quel pied danser.

La menstruation elle aussi a cessé d'être un tabou. Presse et publicité nous en parlent : « *Ich hatte meine Tage.* » avait déclaré la tenniswoman Steffi Graf, il y a déjà longtemps, pour expliquer une défaite. On dit aussi : « *Ich habe Besuch.* ». Les formulations amusantes et originales abondent chez les jeunes Allemandes. On les trouvera dans :

<https://www.maedchen.de/.../erdbeerwoche-lustige-namen-periode-ou-dans>
www.bedeutungonline.de/synonyme-fuer-menstruation-periode-regel-und-tage/

Quand on sait ce que cette contrainte naturelle peut avoir de gênant, pénible, voire douloureux ou invalidant, on ne peut qu'admirer comment ingéniosité et humour peuvent aider à surmonter cette servitude. Certains garçons, adeptes sans doute des sites pornographiques, nomment ce phénomène : „*Blowjobwoche*“ : *Aus männlicher Perspektive nennen einige die Menstruation auch „Blowjobwoche“, da vaginaler Sex meist nicht praktiziert wird, dafür aber andere Formen möglich sind.*(www.bedeutungonline.de/synonyme-fuer-menstruation-periode-regel-und-tage/)

2.1.2. À propos des hommes, justement, parlons des « bijoux de famille » (*die Familienjuwelen*). On se rapportera aux nombreux sites *synonyme für Hoden*. Ils sont familiers ou vulgaires, sans grande invention. Le terme le plus fréquent est *Eier*. Il n'en va pas de même pour *das beste Stück, der kleine Mann, das Prachtexemplar*, etc., même si l'on parle plus fréquemment de *Glied, Pimmel, Schwanz* et *Rute*, mot qu'emploie Goethe dans une de ses *Elégies romaines* à propos d'une statue de Priape : *Die prächtige Rute, halbfuß lang*. Les petits garçons ont un *Pimmelchen*. Lors de l'érection matinale -*morgenliche Erektion (Er steht ja!)*- on a *eine Morgenlatte, eine Mola*. Si elle est particulièrement importante, c'est une *Sumola : eine Supermorgenlatte*.

2.1.3. Quant à la *Selbstbefriedigung*, la masturbation masculine n'est pas en peine de formules :

<https://www.blogrebellen> 10 nov. 2016 - *Die Palme wedeln, den Jürgen würgen, absaften, melken ... in Deutschland gibt es zich* Synonyme für das Onanieren.

Jetzt, Partner der Süddeutschen Zeitung répond à la question : „*Mädchen, warum habt ihr keine Synonyme für Selbstbefriedigung*“ et donne la réponse dans :

<https://www.jetzt.de> › Jungsfrage -,

où l'on voit que les filles ne le cèdent en rien, du point de vue de l'originalité, aux garçons. Pour les deux sexes, on a d'ailleurs recours à la périphrase, qui décidément est le moyen par excellence de contourner le tabou. Un tabou qui d'ailleurs n'en est plus un. Certes pour l'Église catholique, cela reste un péché, mais les médecins y voient parfois un moyen de se contrôler pour porter remède à l'éjaculation précoce ou de prévenir le cancer de la prostate.

2.2. L'accouplement¹

Les formulations ne manquent pas, cf. :

<https://www.sprachnudel.de> :Synonyme für Liebe machen

<https://www.synonyme.wobixon.de/synonyme/liebe.php> (u.v.a.m.).

- Certains sont médicaux : *koitieren*, *kopulieren* ou équivalents : *Geschlechtsverkehr haben*, *den Beischlaf vollführen*, *Sex haben*. L'un est biblique : *erkennen*.

- D'autres sont grossiers ou vulgaires : *bumsen*, *ficken*, *vögeln*.

- D'autres semblent des calques du français : *Liebe machen*, *das Tier mit zwei Rücken machen* (ce dernier étant en plus comique). Enfin si le Français *honore sa femme*, l'Allemand *beglückt seine Frau*.

On constate : 1 le recours à la science, 2. à la religion, 3. à la périphrase, 4. des changements de sens ponctuels, comme *erkennen* ou *beglücken*.

Ce ne sont donc pas les moyens qui manquent soit pour assumer le tabou, soit pour le contourner.

Aus Platzgründen, je m'arrête ici sur le sujet de la sexualité et en particulier ne traiterai pas des pratiques relatives à *l'Oralsex* et à *l'Analsex*. Un faux ami cependant : en allemand, *die Sodomie* n'est pas la sodomie, mais : *Geschlechtsverkehr mit Tieren*, la zoophilie donc.

3. La mort

Un fait est révélateur : les corbillards ne sont plus noirs et les croquemorts ne sont plus vêtus de noir : voitures funéraires et personnel des pompes funèbres sont en gris. Il n'est plus mort : « il est parti », « il nous a quittés » : *Er ist von uns gegangen*. L'euphémisme règne donc et ce depuis longtemps : « Elle a vécu Myrto, la jeune Tarentine. », écrivait Chénier. Mais Chénier lui-même a été guillotiné et le spectacle de la mort des autres a toujours attiré la foule. Être tué faisait partie du métier de gladiateur : « Ceux qui vont mourir te saluent. », La

¹ „Das war der beste Sex, den ich seit Jahren gehabt hatte.“, David Safier, *Mieses Karma*, 2018, p.31

mort est donc un fait ambigu. Mais là n'est pas notre propos, qui est de montrer comment l'allemand exprime ou contourne ce tabou.

„Das *Lebensende* gehört zu den am stärksten tabuisierten Themen. So sind im Laufe der Zeit zahllose verhüllende oder beschönigende Umschreibungen für das *Sterben* geprägt worden. Zu den gehobenen Formulierungen für den medizinisch *Exitus* genannten Moment des Abschieds, wie etwa *Heimgang* oder *Abberufung* und des Endes der Lebensreise wie *letzter Weg/letzte Reise/Fahrt*. Auch Bilder des Schlafs wie *ewiger Schlaf* oder der verbale Ausdruck (*sanft*) *entschlafen* oder auch (*ruhig*) *einschlafen*. (www.wissen.de/synonym/tod)“

Ajoutons qu'en plus des *verhüllende* et des *beschönigende Umschreibungen*, il en est de *scherzhaft* : *ins Gras beißen, den Löffel abgeben*, de *vulgäre* : *krepiierenden in den Arsch zukneifen* et de *militärische* : *fallen*.

Pour certaines formulations, on sent l'influence biblique : *den Weg allen Fleisches gehen, dieses Tränental verlassen* ou littéraire : *in die ewigen Jagdgründe eingehen*.

Déjà, le terme médical allemand est une périphrase : *Exitus* = *das Herausgehen*.

3.1. Pour la mort subie, Wokikon propose 141 synonymes

<https://synonyme.woxikon.de/synonyme/tod.php>.

On a aussi beaucoup de formules dans

<https://deutsch-coach.com/tod-und-sterben-einige-synonyme>

<https://www.openthesaurus.de/synonyme/sterben>

<https://www.gutefrage.net/frage/synonyme-fuer-sterben>.

Voici quelques exemples qui montrent comment les faire-part de décès formulent cette notion¹ :

- À partir de l'événement : *ein erfülltes Leben ist zu Ende gegangen. Ein Leben voll Lebensbejahung hat sich vollendet. Unser gemeinsamer Lebensweg ging zu Ende. Ein großes Herz hat aufgehört zu schlagen.*

- À partir de Dieu : *Gott/der Herr hat ... zu sich/in sein Reich/in die Ewigkeit genommen/heimgeholt. Der Herr über Leben und Tod beendete das irdische Leben von....*

- À partir du défunt : à *sterben*, rare, on préfère *versterben, einschlafen, entschlafen, wurde von seinen Leiden erlöst, aus diesem Leben gerufen, hat den langersehnten Frieden gefunden*. En écho au divin : *ist in Gottes Frieden heimgekehrt, in den ewigen Frieden/in die geistige Welt zurückgekehrt.*

- À partir des proches : *wir trauern um..., wir nehmen Abschied von..., wir haben die traurige Pflicht, das Hinscheiden von ... bekanntzugeben. Wir sind tief betroffen vom plötzlichen Ableben von... Wir werden unseren Freund vermissen /nie vergessen.*

¹ Cf. Y. Bertrand : « Les faire-part de décès dans la presse allemande », NCA 13/4, pp.389-399

3.2. Le suicide.

Plus taboue encore que la mort subie, la mort choisie, que l'on cache le plus souvent et le longtemps possible aux parents et à l'entourage : combien de fils de famille sont morts, « mortellement blessés en nettoyant leur arme » !

Là encore, on se référera aux sites : *Synonyme/Umschreibungen für Selbstmord*. 11 ou 15 selon les sources. Retenons *Suizid, Selbsttötung, Freitod*.

Pour l'euthanasie, l'allemand préfère *Sterbehilfe* à *Euthanasie*, qui pourtant signifie « bonne mort/mort douce ». *Wikipedia* (<https://de.wikipedia.org/wiki/Sterbehilfe>) nous explique pourquoi :

In Deutschland wird die Bezeichnung Euthanasie wegen des euphemistischen Gebrauchs dieses Wortes als Verschleierung für die Morde an Kranken und Behinderten in der Zeit des Nationalsozialismus heute für Menschen weitgehend vermieden, findet sich aber zum Teil innerhalb der Veterinärmedizin.

Cette remarque montre un aspect de la formulation du tabou : « voiler » (*verschleiern*) une réalité gênante. Ce qu'on appelle les « dégâts collatéraux » des bombardements désigne en fait des victimes non belligérantes.

Pour résumer ce qui précède, on retiendra que la langue formule aussi ce dont on ne parle pas (pour preuve : à chaque site *synonyme/umschreibungen für...* on obtient moult réponses) et que c'est aussi sa fonction de communication entre humains.

1. Il existe deux façons fondamentales, la formulation directe et la formulation indirecte par le sous-entendu (*ich muss mal, du kannst mich mal*), l'euphémisme et surtout la périphrase.
2. Le choix de l'une ou l'autre formulation dépend des conditions habituelles des échanges langagiers : situation de parole, type de relation entre les intervenants, niveau socioculturel, état d'humeur, intention de parole du locuteur, le lieu, le moment, etc.
3. La formulation directe par l'emploi du mot populaire, grossier, vulgaire, ordurier, etc., peut tenir au fait que le locuteur n'en connaît pas d'autre, mais aussi par le désir de choquer, de provoquer, voire d'insulter. Ce désir peut alors être considéré comme un exutoire, une soupape. Cela soulage parfois de « ne pas mâcher ce qu'on a sur le cœur ». À moins que ce ne soit un effet de mode, dans la bourgeoisie cultivée et surtout en période d'élection, d'employer telle ou telle expression vulgaire, pour « faire peuple ».
4. L'euphémisme et la périphrase dans la formulation indirecte séduisent souvent par leur ingéniosité et de ce fait relativisent, désarment ou même annihilent en quelque sorte le tabou.
5. Parfois euphémisme et périphrase sont drôles : « *Humor ist, wenn man trotzdem lacht.* ». Certes, surtout à propos des servitudes corporelles, mais aussi du trépas. Plaisanter sur la perte d'un proche ne supprime pas la douleur mais la fait oublier pour un temps et aide finalement à la supporter et à la surmonter.

L'humour protège, c'est un moyen de défense contre l'adversité. Comme le dit Ionesco : « le rire est seul à ne respecter aucun tabou, à ne pas permettre l'édification des nouveaux tabous anti-tabous ; le comique est seul en mesure de nous donner la force de supporter la tragédie de l'existence.¹ »

¹ Cité dans *Die lachende Kunst* de Niklas Bender, p.230

Franziska Flucke
Lycée René Cassin, Strasbourg
Chercheuse associée au CEGIL, Université de Lorraine

Le développement de l'enseignement bilingue de l'histoire en France et en Allemagne dans le cadre des relations franco-allemandes

Selon l'historien Etienne François, il faut se mettre à l'école les uns des autres pour remettre en question ses idées préconçues et s'ouvrir à la diversité des pratiques européennes avec l'objectif d'enrichir sa propre pratique pour ouvrir l'enseignement de l'histoire davantage à l'Europe (François 2018 : 40). Ces propositions ne sont pas si novatrices, puisqu'une ouverture vers l'Autre s'est déjà réalisée dans le cadre de la coopération franco-allemande. La coopération pédagogique dans l'enseignement bilingue de l'histoire dans sa version franco-allemande y contribue depuis les années 1970, notamment avec le développement d'une conscience historique dépassant les clivages nationaux. Nous le montrons dans notre thèse sur le développement des sections bilingues en France et en Allemagne. La thèse, soutenue en Novembre 2018 à l'Université de Lorraine-Metz, interroge la plus-value et le potentiel interculturels de l'enseignement de l'histoire dans ces sections.¹ Les travaux proposent de combler une double lacune de la recherche, tant dans le cadre des relations culturelles franco-allemandes que dans le contexte de l'enseignement bilingue en France.

Etant professeure d'allemand en France, et ayant une formation d'enseignante de l'histoire et du français langue étrangère obtenue en Allemagne, les différences culturelles de la transmission d'un savoir historique et d'un savoir-faire linguistique avaient suscité notre intérêt. Cet arrière-plan professionnel se reflète aussi dans la problématique choisie : dans quelle mesure les sections bilingues apportent-elles une plus-value à la conscience historique des élèves ? Nous utilisons le concept allemand de la « conscience historique » (*Geschichtsbewusstsein*) comme instrument heuristique en le situant dans une perspective européenne. L'étude interroge plus particulièrement la politique éducative conduisant et accompagnant les sections bilingues ainsi que la réalité

¹ La thèse a été préparée en cotutelle entre l'Université de Lorraine Metz et l'Universität Siegen en Allemagne sous le titre « L'enseignement de l'Histoire dans les classes bilingues en Allemagne et en France. Une contribution à la formation d'une conscience historique européenne dans le contexte des relations franco-allemandes ? ».

du terrain. Ainsi, cherche-t-elle à évaluer leur apport à la mise en place d'une coopération franco-allemande pour une meilleure entente entre les peuples. Nous analysons l'évolution des filières bilingues en partant des premières tentatives de coopération de l'entre-deux-guerres pour situer la problématique dans une perspective de longue durée et montrer les bases conceptuelles de ces filières. L'analyse s'appuie sur la consultation d'un vaste fonds d'archives : archives diplomatiques, régionales et locales ainsi que des archives de presse et d'enseignants. Ces positionnements sont par la suite confrontés à la pratique de l'enseignement bilingue dans les classes de lycée. Pour cela, une série de visites pédagogiques en été effectuée ; pour l'étude des cas, c'est la méthode qualitative d'entretien avec une quinzaine d'acteurs différents de l'enseignement bilingue ainsi qu'avec les élèves qui a été choisie. La thèse est organisée en quatre chapitres. Le premier en est consacré à la notion d'enseignement bilingue ainsi qu'à l'exposé synthétique de la méthodologie de la recherche. Après un bref état de la recherche sur le sujet, l'introduction discute ensuite le concept de « Geschichtsbewusstsein » selon Karl-Ernst Jeismann et présente les différentes formes de l'enseignement bilingue. Dans cet article, nous proposons de revenir plus en détails sur les chapitres 2 à 4, traitant des tentatives de création d'une conscience historique transnationale par les manuels scolaires et des sections bilingues en France et en Allemagne.

1. Les manuels d'histoire comme vecteur pour la paix

Le deuxième chapitre de la thèse revient sur l'histoire du rapprochement franco-allemand via la révision des manuels d'histoire. L'idée d'éduquer les jeunes à la cause pacifique apparaît à la fin du XIX^e siècle et redevient d'actualité après la catastrophe humaine de la guerre de 14-18. Après les confrontations brutales, des mouvements pacifistes et internationalistes veulent créer une nouvelle génération pour prévenir une autre « grande » guerre. Mais ils ne sont que peu nombreux et le climat intellectuel et culturel n'est guère favorable à un « désarmement moral » et encore moins à une réconciliation entre Français et Allemands. Seules quelques tentatives de coopération voient le jour et restent fragiles en raison d'une profonde méfiance mutuelle. L'enseignement de l'histoire reste pour l'instant un vecteur de l'identité nationale qui se définit, côté allemand, par la haine de l'ennemi. Les initiatives pour une conscience historique transnationale favorisant l'entente des peuples via l'enseignement des enseignants français comme Jules Isaac (1877-1963) et Georges Lapiere (1886-1945) ainsi que de l'universitaire allemand Fritz Kern ne trouvent pas encore leur écho dans la société. Il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour voir cette haine radiée des manuels scolaires allemands.

En février 1945, la France devient une puissance d'occupation, rôle qui lui a été attribué à la conférence de Yalta. C'est à ce moment-là que les enjeux des manuels d'histoire et leur rôle dans l'éducation préoccupent les autorités françaises, car l'enseignement de l'histoire doit désormais changer les mentalités des jeunes Allemands contaminés par le national-socialisme. Dans la Zone d'Occupation française, le germaniste Raymond Schmittlein s'établit comme « ministre de l'éducation » et cherche à faire oublier, via l'éducation, les stéréotypes et antagonismes datant en partie du XIX^e siècle. En 1949/50, il organise des rencontres entre historiens français et allemands lors de séminaires à Spire dans l'objectif de « déprussianiser » le pays, car selon lui, l'Allemagne doit comprendre la nécessité de son intégration dans la future Communauté Européenne. Cependant, ces initiatives pour rétablir le dialogue ne sont pas appréciées de tous, et des méfiances persistent du côté français.

Avec la guerre froide, les Américains poussent à l'union des Européens, et donc à la coopération entre historiens français et allemands, puisque le nouvel ennemi commun est désormais le communisme. L'esprit européen doit unir les peuples et rapprocher plus particulièrement la France et la RFA. Les historiens veulent donner un cadre intellectuel à la coopération économique et militaire de l'Europe de l'Ouest et cherchent une conscience historique commune. Dans les années cinquante, les entrevues transnationales entre historiens et professeurs français et (ouest)-allemands prennent de l'ampleur. En 1952, une commission franco-allemande publie quarante propositions pour une révision des manuels d'histoire dans les deux pays. Leurs travaux sont cités dans l'accord culturel franco-allemand du 23 octobre 1954, qui montre pour la première fois une préoccupation des deux États pour la coopération en matière de jeunesse et pour l'enseignement de la langue du partenaire. Afin de convaincre la jeune génération de la cause capitaliste face à la confrontation idéologique de la guerre froide, le Chancelier Konrad Adenauer et le Président de Charles de Gaulle accordent un grand rôle à la jeunesse française et allemande dans le rapprochement des peuples. Plus concrètement, ces rencontres bilatérales sont aussi le premier pas vers une coopération de plus en plus étroite pour l'harmonisation de l'enseignement de l'histoire, car ils ont finalement fourni une narration harmonisée pour l'édition du premier manuel franco-allemand de l'Histoire, publié entre 2006 et 2011, manuel commun pour les classes du lycée en France et les trois dernières classes au Gymnasium allemand. Notre étude montre que ce manuel est l'un des supports les plus utilisés dans l'enseignement bilingue pour ses *regards croisés* qui élargissent les perspectives et dépassent les limites d'une narration centrée sur une histoire « nationale ».² Car les éditeurs

² Même si le livre ne rencontre pas le succès escompté, il fait partie des modèles de coopération repris dans des pays qui ont eux-mêmes des situations de conflit historique à surmonter et cherchent à établir

ont réussi à créer un manuel binational, complètement identique dans les deux langues, avec une « plus-value » franco-allemande et européenne. En effet, le manuel prend en compte l'histoire des deux pays ainsi que leurs perceptions, interprétations et appropriations de l'histoire.

2. Les débuts de l'enseignement bilingue franco-allemand

Pour mieux comprendre l'implantation de l'enseignement bilingue dans les deux pays, la thèse analyse la place de la langue du partenaire dans les systèmes scolaires et plus particulièrement celle du français en Allemagne. Nous constatons qu'il existe depuis longtemps une certaine hypocrisie des déclarations politiques généreuses qui prônent l'extension et le renforcement de l'enseignement des langues du partenaire, mais se heurtent bien souvent à une préférence pour l'anglais due aux alliances de la Guerre froide et à un conservatisme bureaucratique de commodité des Länder allemands. Sous prétexte de besoin d'harmonisation, la faible position du français dans l'enseignement en RFA est renforcée par les ministres de l'enseignement des Länder à plusieurs occasions, par exemple avec l'accord pour l'harmonisation de l'enseignement à Düsseldorf en 1955, puis celui de Hambourg en 1964, un an après le traité d'Elysée qui devrait favoriser l'enseignement du français en RFA. Mais se montrer favorable à l'apprentissage de la langue du partenaire semble être plus facile que de changer les systèmes en ce sens. C'est la raison pour laquelle les actions politiques ne se limitent qu'à des gestes symboliques. Changer l'enseignement des langues en profondeur coûterait trop cher, non seulement au niveau des finances publiques, mais aussi des compétences des Länder allemand. Ce sont donc les acteurs de terrain comme l'Association des enseignants de français, la *Vereinigung der Französischlehrer (VdF)* qui luttent pour la présence de la langue de Molière dans les établissements scolaires allemands à partir des années 1970. Avec des comités de jumelage franco-allemands, ils promeuvent le français comme première langue vivante (LV1) par tous les moyens possibles : brochures, réunions de parents, articles dans les journaux et lettres aux responsables, jusqu'au chancelier Helmut Schmidt. Le service culturel de l'Ambassade française à Bonn les soutient dans ce « combat ».

Les déceptions des traités bilatéraux franco-allemands expliquent le changement de stratégie de la diplomatie culturelle française à partir des années soixante et l'engagement pour l'enseignement bilingue. Le ministère des Affaires Etrangères trouve des alliés parmi des anciens combattants de la Résistance comme Jean-Marie Bressand (1919-2011). Ces derniers considèrent

une conscience historique transnationale, comme l'initiative des professeurs Hisaki Kenmouch et Akoiyshi Nishiyama au Japon (François 2018 : 28-30).

la culture et la langue comme des vecteurs de paix et s'engagent pour la démocratisation de l'enseignement des langues dans les établissements scolaires.

A la suite du traité de l'Élysée, l'Inspectrice Générale de l'Éducation Nationale Alice Delaunay lance les premières expériences d'un enseignement bilingue allemand-français dans les écoles maternelles de l'Académie de Bordeaux à partir de 1964. Les résultats rapides en matière de maîtrise de la langue finissent par convaincre les responsables politiques, même si des préjugés sur les prétendus dangers d'une éducation bilingue continuent à circuler dans les régions marquées par l'occupation de l'ancien ennemi comme l'Alsace. En effet, cet enseignement remet en question l'idée d'une identité nationale unique liée à la maîtrise d'une seule langue nationale et prône une Europe plurilingue. En 1967, le ministre de l'Éducation Nationale, Alain Peyrefitte (1925-1999), propose, lors d'une rencontre avec le plénipotentiaire de la République fédérale d'Allemagne chargé des relations culturelles franco-allemandes, le ministre-président de Bavière Alfons Goppel (1905-1991), de créer des Lycées franco-allemands ainsi que des sections franco-allemandes basés sur l'enseignement dans la langue du partenaire. Peyrefitte, germaniste de formation et intime du Général de Gaulle, souhaite ce nouveau type d'école pour former « une élite franco-allemande » avec des connaissances approfondies de la langue, de la civilisation et de la culture du partenaire. Cette élite construirait une Europe commune et paisible. Une première commission de travail se réunit le 9 juillet 1968 à Paris, et en 1969/70 quelques sections bilingues franco-allemandes sont créées dans les Länder frontaliers avec la France : la Bade-Wurtemberg, la Rhénanie-Palatinat et la Rhénanie-du-Nord-Westphalie.

Le Lycée franco-allemand de Sarrebruck, créé en 1962, sert d'exemple. Pour la première fois, l'enseignement de l'histoire et la géographie est expérimenté comme « enseignement intégré » auprès d'élèves français et allemands. Favorisant le vivre-ensemble, ce dispositif est considéré comme « voie royale » d'une éducation à la compréhension de l'autre par l'éradication des stéréotypes et la décontamination des récits historiques dans cette région marquée par les conflits. Les élèves apprennent ainsi que les perspectives sont toujours multiples. En utilisant le double bagage culturel, ces lycées deviennent des laboratoires bilingues et biculturels pour une Europe unie. La mise en place de deux autres établissements (à Fribourg en 1972 et à Versailles en 1975) et la Convention du 10 février 1972 qui instaure la création du baccalauréat franco-allemand et précise le statut des lycées franco-allemands, renforcent la coopération institutionnelle franco-allemande dans le domaine de l'éducation et entre les ambassades et les ministères d'éducation des deux États. En parallèle, les enseignants œuvrent au quotidien pour établir des relations entre les deux cultures grâce au contact des élèves et des enseignants issus de différentes

langues et cultures. Les programmes, fixés dans de nombreuses commissions d'experts, ont favorisé l'échange et l'harmonisation des composantes des différents systèmes scolaires.

En revanche, les initiatives lancées à Grenoble, Munich et Francfort-sur-le-Main n'ont pas abouti à l'ouverture de tels établissements. Les documents diplomatiques montrent que la France avait surtout un intérêt à ouvrir ces lycées en RFA afin de favoriser l'apprentissage de la langue française. Elle était beaucoup plus hésitante quant à l'ouverture d'un tel établissement sur son sol. Effectivement dans les années soixante-dix, l'Education Nationale ne s'ouvre que très prudemment à une coopération internationale. Du côté allemand, des villes considèrent les lycées franco-allemands comme un moyen d'agir en tant qu'acteurs de la politique internationale, mais n'arrivent pas à s'imposer. L'analyse de documents d'archives révèle aussi que les débuts sont marqués par l'improvisation, l'innovation et l'enthousiasme des pédagogues. Chaque établissement rencontre de nombreuses difficultés logistiques comme pédagogiques. Mais le nombre d'inscriptions augmente rapidement et la volonté politique garantit la réussite des trois lycées jusqu'à aujourd'hui. Le baccalauréat franco-allemand existe toujours et ne peut être délivré que par ces trois établissements.³ Au fil du temps, l'enseignement intégré aux lycées franco-allemands a été élargi en vue d'un véritable apprentissage commun durant les trois années au lycée. L'objectif reste cependant le même : former des citoyens européens bi- voire trilingues par une éducation hors du commun. Mais la concurrence s'est accrue avec l'ouverture d'autres établissements proposant un enseignement d'excellence dans un contexte international et interculturel, dans les régions frontalières ainsi qu'en région parisienne.

Eduquer les futurs citoyens de l'Europe et former des « passeurs de culture » ou « multiplicateurs » devient aussi l'objectif principal des sections bilingues dès les années soixante-dix. Cependant, elles restent peu nombreuses et sont considérées dans un premier temps comme une étape précédant la création de plusieurs lycées binationaux. Les sections sont intégrées dans les établissements existants ou dans des établissements récents comme au Friedrich-Ebert-Gymnasium à Bonn. Leur mission est également d'améliorer les connaissances linguistiques et culturelles des jeunes Allemands et Français dans la langue cible. Jusqu'à la fin des années quatre-vingt, elles existent dans deux variantes différentes. En France, l'apprentissage des langues prime et l'enseignement bilingue est proposé dans les matières comme l'art ou la musique par des professeurs d'allemand ou des assistants de langue. En RFA, le Land de Bade-Wurtemberg est le premier à établir un vrai parcours bilingue

³ Il ne faut pas le confondre avec l'AbiBac qui fut créé en 1994 pour alléger et généraliser ce double diplôme trop coûteux.

dans ses établissements scolaires. L'enseignement de l'histoire en langue française complète ce dispositif après un enseignement de français renforcé et d'autres cours en langue cible. Les sections ont un caractère très expérimental, sans suivi scientifique, et se heurtent à une politique éducative régionale qui se montre défavorable à une ouverture vers « l'Autre ». Les sections dépendent par conséquent beaucoup de l'engagement d'enseignants convaincus comme Nando Mäscher (1934-2008) à Aix-La-Chapelle. Ces pionniers défendent l'enseignement bilingue au niveau national lorsque les sept établissements en Rhénanie du Nord-Westphalie sont menacés par la politique socialiste prônant le collège et lycée unique (« Gesamtschule ») dans le contexte d'une politique de démocratisation de Willy Brandt.

3. L'enseignement bilingue franco-allemand en vitesse de croisière

A la suite du traité de Maastricht en 1992, de nouvelles sections bilingues apparaissent dans les deux pays, dont les classes perdent le statut de formation élitiste. L'intégration européenne favorise la démocratisation de l'enseignement bilingue. Maintenant, les responsables politiques y voient la « voie royale » pour préparer la jeunesse à une Europe commune. La Commission Européenne le considère comme une contribution majeure à la réalisation d'un de ses objectifs, l'apprentissage d'au moins deux langues européennes. Le développement de l'enseignement bilingue est considéré désormais comme « le fer de lance » (Gravé-Rousseau 2012 : 2) de la lutte contre une Europe trop anglophone. Les filières franco-allemandes ont ainsi fait leurs preuves et suivent un processus de démocratisation.

En France, elles sont désormais complétées par un modèle « *mainstream* » ouvert à tous les élèves de l'enseignement général : les « sections européennes » (SE). Ces nouvelles sections sont proposées dans plusieurs langues cibles. La multiplication des langues est accompagnée d'une ouverture à des matières dites non-linguistiques. Afin de préparer les élèves au marché du travail commun en améliorant les compétences en langues étrangères et de « faire descendre l'Europe à l'école », chaque lycée peut ouvrir une telle section et proposer un enseignement renforcé en langues et une discipline non-linguistique (DNL) en langue étrangère de son choix. Le ministre de l'Éducation nationale, Jack Lang veut ainsi favoriser le contact avec la langue et la culture de « l'Autre ». Par la suite, la volonté de former les jeunes générations à une conscience de la citoyenneté européenne complète les objectifs dans les sections européennes. Les SE doivent œuvrer pour une Europe de la citoyenneté, comme l'affirme Marc Vigié, Inspecteur pédagogique régional (IPR) pour l'Histoire-Géographie. C'est l'une des raisons pour lesquelles cette double matière est le plus souvent enseignée comme DNL. En parallèle, le nombre des filières bilingues en RFA

augmente et l'offre se diversifie. Mais le modèle de l'Enseignement d'une Matière par l'Intégration d'une Langue Etrangère (EMILE), connue dans la littérature scientifique non francophone sous l'acronyme CLIL (= *Content and Language Integrated Learning*), se répand aussi dans les autres pays européens. Quant à la répartition des langues, l'anglais domine à partir de la fin des années quatre-vingt et s'établit de plus en plus comme *lingua franca*. L'objectif initial de former une élite biculturelle franco-allemande est ainsi relégué au second plan.

Pourtant, le « couple franco-allemand » reste le « moteur » dans le processus de démocratisation. Toujours soutenue par une forte volonté politique, la coopération franco-allemande lance en 1986 à Francfort-sur-le-Main le « Schulversuch » : trois établissements allemands et un établissement français avec filières bilingues expérimentent la « Délivrance Simultanée du Baccalauréat et de la Allgemeine Hochschulreife ». Dès 1987, le Friedrich-Ebert-Gymnasium à Bonn, la Ziehenschule à Francfort-sur-le-Main et la Cité scolaire Internationale à Lyon deviennent les laboratoires d'une éducation transnationale délivrant un diplôme binational reconnu en France ainsi que dans les différents Länder allemands. Une coopération étroite se met en place entre les établissements et les responsables pédagogiques et politiques comme les IPR et les représentants de la Conférence permanente des ministres de l'Éducation des Länder (*Ständige Konferenz der Kultusminister*)⁴. Sept ans plus tard, la signature bilatérale de l'accord intergouvernemental des 63^{èmes} Consultations franco-allemandes fin mai 1994 à Mulhouse rend la double acquisition de l'Abitur allemand et du baccalauréat français, l'AbiBac, possible pour tous les établissements secondaires en France et en Allemagne. La délivrance simultanée de deux diplômes prévoit un enseignement renforcé en langues, littérature et histoire-géographie dans la langue du partenaire durant trois années, sur la base de programmes définis en commun par les autorités compétentes des deux pays. Les acteurs considèrent la mise en place de ce nouveau dispositif comme une preuve de confiance vis-à-vis du partenaire et son système scolaire, d'autant plus que les examens terminaux de la formation sont présidés par des inspecteurs du pays partenaire.

On conteste de moins en moins l'enseignement du français comme langue étrangère. Les experts français et allemands ont réussi à sortir du cercle vicieux et à avancer dans la coopération bilatérale via l'enseignement bilingue. Car dans les sections bilingues, la langue du voisin n'est plus le parent pauvre des relations culturelles. Le nouvel objectif de former des passeurs de culture permet aux élèves de s'imprégner de manière intensive de la langue et de la culture du

⁴ Il s'agit d'une union d'auto-coordination des ministres et sénateurs responsables de l'éducation, de la formation scolaire, de la formation dans le supérieur, de la recherche et des affaires culturelles.

partenaire. Ces sections traduisent la volonté des deux États de conjuguer leurs traditions éducatives pour une éducation harmonisée.

4. La plus-value interculturelle de l'enseignement bilingue

Le dernier chapitre examine dans quelle mesure l'idéal de l'ouverture vers l'Autre se trouve réalisé dans le quotidien de l'enseignement bilingue. Les SE y proposent des espaces d'innovation pédagogique et font entrer la notion « interculturelle » dans les établissements français. Les sections euros et AbiBac étudient l'histoire de l'Allemagne et de la France de façon plus approfondie qu'en cours « classique » en langue maternelle. N'ayant pas de programmes officiels ni de méthodologie spécifique en SE, les enseignants apprennent aux élèves à penser et s'exprimer dans la langue cible à l'aide de documents « authentiques », c'est-à-dire non traduits vers le français.

Ce processus est accompagné dès le début dans les années 1990 par l'Office franco-allemand de la Jeunesse (Ofaj), l'Institut Goethe en France et des Instituts français en RFA ainsi que les Instituts Universitaires de Formation de Maîtres (aujourd'hui Écoles Supérieures du Professorat et de l'Éducation), qui œuvrent pour développer des compétences complémentaires en didactique et sensibiliser les enseignants aux processus d'apprentissage interculturel. L'Ofaj encourage les activités culturelles et permet l'échange autour d'une thématique dans le cadre des échanges scolaires. En effet, l'enseignement de l'histoire en allemand en SE s'ouvre à « l'Europe » en concédant une large place à l'histoire de l'Allemagne. Tout en suivant le programme national, l'enseignant met l'accent par exemple sur l'héritage romain dans les villes allemandes d'aujourd'hui à l'aide de documents originaux ou via une recherche Internet sur des sites allemands effectuée par les élèves eux-mêmes. Ou bien, les élèves travaillent sur le passé récent en traitant les aspects de la vie quotidienne en République Démocratique Allemande (RDA), des sujets jusque-là rarement étudiés dans le cours d'histoire-géographie en langue française. Mais même si les responsables de l'enseignement de l'histoire bilingue prônent le travail comparatif sur des documents authentiques, la mise en œuvre par les enseignants ne répond pas systématiquement à ces attentes. L'enseignement n'intègre pas forcément l'analyse des points de vue différents sur un événement historique, ni une analyse des documents qui favoriserait une conscience critique vis-à-vis de l'histoire.

Marquée par une politique éducative très hétérogène, la mise en place d'un cursus commun de trois ans pour toutes les filières AbiBac en Allemagne est un grand pas vers une harmonisation de l'enseignement bilingue en RFA. Mais cette harmonisation est contrecarrée par une diversité de programmes et de

formes d'organisation. Pour l'AbiBac, l'enseignement de l'histoire en français durant les trois années du cycle terminale est obligatoire et doit être complété par une deuxième discipline comme la géographie ou une autre discipline des domaines des sciences de la société, comme l'éducation civique. Aucun élève ne peut obtenir l'AbiBac sans avoir passé un examen d'histoire. En raison de la bivalence des enseignants allemands, la plupart des professeurs d'histoire enseignent également le français dans leur établissement et connaissent souvent les élèves depuis plusieurs années, car l'enseignement bilingue commence avec un renforcement de l'enseignement du français à l'âge de dix ans. L'enseignement bilingue des matières dites non-linguistiques débute pour les collégiens dès la septième classe. Etant plus accessible, la géographie est souvent enseignée d'abord en langue française et pas en même temps comme en France. De plus, les programmes d'histoire varient d'un Land à l'autre et avec eux la place cédée à l'histoire du partenaire. Tous les programmes prévoient des cours sur l'Absolutisme et la Révolution française, mais l'importance de l'histoire de France varie notamment pour le XXe siècle. Cela s'explique par la volonté des Länder d'accentuer leur « Kulturhoheit »⁵ par l'élaboration des programmes spécifiques. Le programme de la Saxe-Anhalt prend également en compte l'histoire régionale, nationale et européenne. Cela permet de mettre le focus sur le développement de la France à un moment précis comme après la guerre « franco-prussienne », nommée « guerre franco-allemande » dans l'histoire allemande. Le regard croisé sur cet événement et surtout son interprétation par la suite est très bénéfique pour la compréhension des conflits entre la France et l'Allemagne au XXe siècle. Les élèves peuvent ainsi expliquer les images de l'Autre qui circulaient par la suite dans les deux sociétés. D'ailleurs, un travail sur les notions historiques souvent marqué par l'histoire nationale s'impose en classe bilingue pour rendre transparentes les significations derrière les mots. Ce travail sur les termes comme « Völkerwanderung » versus « invasions barbares » est considéré comme une grande plus-value de l'enseignement bilingue, car il permet de nuancer les certitudes d'une histoire nationale.

Quant aux pratiques pédagogiques en classe, il est difficile de se prononcer d'une manière générale. Sur le terrain, nous constatons une extrême diversité des situations. Les programmes, les contenus et le nombre des élèves varient. L'enseignement dépend beaucoup des compétences linguistiques du/de la professeur.e ainsi que de sa sensibilité interculturelle personnelle. Les filières bilingues ont été conceptualisées par des enseignants compétents dans la langue

⁵ Selon la Loi fondamentale (Das Grundgesetz), l'éducation et les affaires culturelles relèvent exclusivement de la compétence des Länder. Le KMK fixe donc les modalités de calendrier, de temps d'enseignement ou s'assure de la reconnaissance des diplômes entre les 16 Länder. En dehors de ce socle, chaque Land est libre d'établir ses programmes et ses objectifs pédagogiques.

et la culture du partenaire comme Caroline Doubliers pour des filières en France et Nando Mäsch et Paul Palmen en RFA. Ils ont ensuite formé toute une génération d'enseignant.e.s en France et en Allemagne et œuvré pour l'introduction de nouvelles méthodes de travail, comme la rédaction d'une dissertation qui n'est que très peu répandue en Allemagne.

Pendant que les cours d'histoire en langue maternelle restent en France centrés sur la transmission des connaissances historiques en cycle terminal en SE, l'enseignement en langue allemande est organisé autour de l'élève tout en étant basé sur le document historique en langue cible. A l'aide de celle-ci, l'élève doit acquérir son savoir. Ainsi, l'enseignant.e ne peut plus se satisfaire d'un cours magistral, mais doit placer ses élèves en confrontation directe avec les documents afin de les préparer aux épreuves orales en fin de Terminale. L'évaluation est décentralisée au niveau des académies.⁶ L'examen commence avec un exposé de l'élève sur un ou plusieurs documents en lien avec la culture et la langue cible. Les sujets sont déterminés par les IPR d'Histoire-Géographie de chaque académie et varient d'une académie à l'autre, mais contiennent toujours des thèmes portant sur l'histoire de l'Europe du XXe siècle. La deuxième partie de l'examen est un entretien entre examinateurs et élève sur ses expériences interculturelles durant ses années en SE. Cette évaluation et le programme décentralisé favorisent la prise de parole des élèves qui doivent se montrer aptes à évaluer eux-mêmes leur processus d'apprentissage interculturelle. Ceci représente une des plus-values de ces viviers d'expérimentation interculturelle en France.

Par comparaison avec l'enseignement en langue maternelle, les sections bilingues en Allemagne mettent plus l'accent sur la trace écrite et cherchent à soutenir l'apprentissage par des méthodes de soutien pour lesquelles le terme le *scaffolding* s'est répandu. Elles facilitent la compréhension et l'expression dans la langue cible, même s'il ne s'agit pas forcément de méthodes de travail proprement « historiques ». En se servant d'une caricature politique par exemple, l'enseignant fait travailler les élèves sur les représentations de l'Autre, ce qui a particulièrement influencé l'histoire entre la France et l'Allemagne. D'un point de vue didactique, l'analyse des documents iconographiques est très importante pour comprendre les conflits et le processus de réconciliation entre les deux peuples, parce que les images ont été utilisées pour propager à la fois le concept de l'ennemi héréditaire et pour populariser le rapprochement.

⁶ De plus, cet enseignement favorise une notation en contrôle continu et prend également en compte les notes obtenues durant la dernière année scolaire. Cette approche semble devenir de plus en plus commune avec la réforme du lycée à la rentrée 2018. Elle a fait ses premières apparitions dans les sections européennes.

Nous avons observé et analysé l'enseignement en classe de seconde AbiBac. Les élèves admis avaient choisi cet enseignement pour l'approfondissement de leurs connaissances linguistiques. L'aspect interculturel ne jouait pas un rôle décisif au moment du choix de la section. L'enquête a montré que les premiers mois en section AbiBac signifient pour eux une grande charge de travail. Ils perçoivent les cours comme un processus d'apprentissage très dense qui demande un grand investissement personnel afin d'acquérir le vocabulaire et la méthodologie nécessaires en Histoire et en Géographie. Leurs travaux confirment que la maîtrise des structures et expressions pour présenter une problématique telle que l'organisation de la vie citoyenne dans une *polis* grecque est essentielle. Les élèves ont appris à rédiger un paragraphe argumenté d'une dissertation d'histoire en langue allemande après trois mois d'enseignement en langue cible. Leurs travaux reflètent aussi l'acquisition lexicale nécessaire pour décrire les relations de pouvoir. En revanche, vers la fin de l'année scolaire, les élèves ressentent un malaise lorsqu'il s'agit d'expliquer leur cours d'histoire dans leur langue maternelle. L'utilisation de l'allemand dans la majorité de leurs cours d'Histoire-Géographie pèse finalement sur leur compétence scolaire. Toutefois, comme cette mise en place dépend majoritairement de l'enseignant, ce résultat n'est pas valable pour toutes les sections AbiBac en France.

En sensibilisant les élèves aux méthodes de transmission des connaissances dans les deux pays, ils sont aptes à affronter l'enseignement supérieur en France et en Allemagne avec succès. Ceci est aussi l'objectif des activités culturelles et linguistiques proposées avec un partenaire de l'autre pays. Des projets interdisciplinaires pilotés par des enseignants d'établissements jumelés sont censés renfoncer l'apprentissage interculturel dans sa perspective franco-allemande. C'est pourquoi ils choisissent régulièrement les anniversaires de l'histoire des deux peuples comme sujet d'étude. L'objectif pédagogique formulé par les enseignants est de faire comprendre aux élèves les multiples points de vue sur un événement historique comme la guerre de 14-18 par exemple. Nous constatons la volonté de surmonter le passé douloureux en créant une mémoire commune de la jeune génération, à travers un travail sur l'histoire orienté vers l'avenir dans une Europe commune.

Bilan

Pour conclure, le partenariat franco-allemand dans l'éducation a permis de dialoguer sur les différentes approches d'enseignement, d'harmoniser les diplômes et de créer un système d'évaluation commun basé sur la confiance. Dans le cadre des sections bilingues, une ouverture interculturelle se manifeste à plusieurs niveaux. Inspirés par les nouvelles approches de la recherche, les programmes élargissent les narrations et cèdent de la place à l'histoire de

l'Autre. Ainsi, les élèves apprennent que l'histoire est toujours une construction mentale influencée par les images et les représentations de soi-même et de l'Autre. Ils découvrent également une autre culture d'enseignement qui les prépare aux études et au travail hors de leur propre pays. Certes, jusqu'à maintenant, ils osaient rarement débiter immédiatement des études chez le partenaire. Mais comme les élèves des sections bilingues ont fait preuve d'une forte motivation, ils sont majoritairement recrutés dans les filières dites « élitistes » : dès le lycée, ils se retrouvent dans les classes avec une grande ambition de réussite et prennent rapidement l'habitude de travailler plus que la moyenne. Ainsi, ils parviennent à intégrer les classes préparatoires ou les cursus intégrés franco-allemands qui recrutent sur dossier et sur la base des résultats des examens d'entrée pour mieux sélectionner le public et éviter les affectations parfois aléatoires gérées par un algorithme.⁷ Par la suite, ces étudiants jouent la carte bilingue au moment du choix d'un séjour à l'étranger. Ils optent pour un séjour de longue durée dans le pays dont ils parlent la langue déjà couramment et avec lequel ils ont même des liens personnels, voire des amitiés grâce aux nombreux échanges réalisés pendant leur scolarité.

La coopération franco-allemande encourage ainsi la mobilité des personnes et la libre circulation des idées en Europe. A travers de nombreuses commissions d'experts et de formation des enseignants dans les deux pays, des projets interrégionaux ont également contribué à une remise en question des traditions d'un enseignement ancré dans une culture nationale. L'enjeu de ces échanges repose sur le principe de faire des différences un moteur d'apprentissage et en sortant des approches pédagogiques trop « franco-françaises » ou trop « germano-allemandes ».

Finalement, cet enseignement est le résultat d'une coopération des politiques, mais aussi d'un échange permanent entre les enseignants. Dès la fin des années quatre-vingt, leur coopération est devenue de plus en plus étroite et régulière, toujours dans une perspective d'amélioration et d'innovation de l'enseignement en vue de rapprocher les peuples. L'AbiBac a servi de modèle, mais le rôle particulier du couple franco-allemand dans la construction européenne se reflète aussi dans la politique éducative coordonnée. C'est pourquoi nous jugeons que l'enseignement bilingue est propice à une conscience transnationale, voire européenne. Il dépasse les cloisonnements nationaux et a l'ambition de former de futurs médiateurs franco-allemands, mais surtout des citoyens européens conscients de la pluralité des perspectives.

⁷ Depuis 2018, l'application web « Parcoursup » remplace l'ancien système d'Admission Post-Bac (APB) fortement critiqué. Parcoursup recueille et gère les vœux d'affectation des futurs étudiants et donne plus de moyens de sélection aux établissements de l'Enseignement supérieur.

Bibliographie :

BENDICK, Rainer e.a. (Ed.): *Histoire/Geschichte. L'Europe et le monde de l'Antiquité à 1815*. Paris (Nathan), 2011.

FLUCKE, Franziska: *Bilingualer Geschichtsunterricht in Deutschland und Frankreich. Ein Beitrag zu einem europäischen Geschichtsbewusstsein im Kontext der deutsch-französischen Kulturbeziehungen seit 1945?/ L'enseignement de l'Histoire dans les classes bilingues en Allemagne et en France. Une contribution à la formation d'une conscience historique européenne dans le contexte des relations franco-allemandes*. Thèse sous la direction de Bärbel Kuhn (Université Siegen) et Ulrich Pfeil (Université Lorraine-Metz), soutenue le 26 novembre 2018 à Metz. Membres du Jury : Bärbel Kuhn, Universität Siegen; Ulrich Pfeil, Université de Lorraine. Hélène Yèche, Université Poitiers (présidente de jury) ; Peter Geiss, Université de Bonn ; Dagmar Abendroth-Timmer, Universität Siegen ; Reiner Marcowitz, Université de Lorraine.

FRANÇOIS, Etienne : D'un enseignement binational de l'histoire à un enseignement européen et transnational, dans : Rainer Bendick u.a. (ed.) : *Deutschland und Frankreich – Geschichtsunterricht für Europa. Die deutsch-französischen Schulbuchgespräche im europäischen Kontext. France-Allemagne. L'enseignement de l'histoire pour l'Europe. Les rencontres franco-allemandes sur les manuels scolaires dans le contexte européen*. Francfort 2018, 24-48.

GEISS, Peter u.a. (Ed.): *Histoire/Geschichte. L'Europe et le monde du congrès de Vienne à 1945*. Paris (Nathan) 2008.

GEISS, Peter u.a. (Ed.): *Histoire/Geschichte. L'Europe et le monde depuis 1945*. Paris (Nathan) 2006.

GRAVE-ROUSSEAU, Guillaume : L'EMILE d'hier à aujourd'hui : une mise en perspective de l'apprentissage d'une discipline en langue étrangère, 2011, 2, disponible sous URL : http://www.emilangues.education.fr/files/par-rubriques/L_EMILE_d_hier_a_aujourd'hui_G_Grave-Rousseau.pdf (3.6.2019).

JEISMANN, Karl-Ernst: Geschichtsbewußtsein als zentrale Kategorie der Geschichtsdidaktik, dans: Gerhard Schneider (Hg.): *Geschichtsbewußtsein und historisch-politisches Lernen*. Pfaffenweiler 1988, 1-24.

Didier de Robillard (Université de Tours) et alii

Manifeste pour la reconnaissance du principe de diversité linguistique et culturelle dans les recherches concernant les langues¹

Préambule

Au fil des années, et cela depuis plusieurs décennies, les institutions de l'enseignement supérieur enjoignent, progressivement, et de manière de plus en plus pressante, aux enseignantes-chercheuses et enseignants-chercheurs (EC) d'accroître leur visibilité internationale. Il est normal que les EC se préoccupent de participer aux débats internationaux dans leurs disciplines. Cela se fait lors de colloques et au fil d'articles, non pas à des fins publicitaires, mais pour confronter et échanger points de vue et postures théoriques dans un souci d'amélioration de la qualité de leurs travaux. L'indépendance des EC, qui est indispensable et constitutive de leurs fonctions, rend toute pression pour influencer ce processus non seulement inutile, mais surtout inappropriée.

La place de la langue anglaise

Dans ces injonctions, le plus discutable est probablement l'impensé selon lequel cette visibilisation ne pourrait se faire qu'en anglais. Dans le domaine de l'enseignement, les EC sont bien conscients de la nécessité, pour les étudiants, de lire des travaux en anglais, comme dans d'autres langues selon les domaines, voire d'écrire ou de s'exercer à la traduction. Mais ce n'est pas aux instances politiques de décider et d'imposer des cours en anglais. C'est l'enseignant qui doit décider de l'opportunité de proposer des cours en langue anglaise, comme cela peut se faire, par exemple, en droit international, ou dans d'autres langues. Quant à l'argument qui veut justifier l'imposition de cours en anglais pour attirer les étudiants étrangers, il ignore que ce qui attire nombre d'entre eux en France est précisément la pratique de cours en français, et ce qui n'est pas courant ailleurs (culture, références, théories...), par exemple aux États-Unis.

Par ailleurs, nombre de collègues, dans tous les pays, sans doute plus dans les humanités qu'ailleurs, se préoccupent de cette hégémonie de l'anglais au détriment d'autres langues et champs de connaissance, et du risque de voir s'appauvrir un discours scientifique – et donc une pensée – faute de moyens linguistiques appropriés, celui-ci exigeant une maîtrise qui ne saurait se limiter à une compétence linguistique ordinaire, fût-elle très bonne.

¹ Ce texte n'a pas été écrit spécifiquement pour la revue, mais nous est parvenu par l'intermédiaire des éditions Lambert-Lucas, dont l'éditeur, Marc Arabayan, fait partie des premiers signataires. Vu l'appel à diffusion large lancé par la fin du manifeste, notre revue s'autorise à le reproduire comme recommandé, afin de manifester son soutien à l'expression scientifique en diverses langues. Ce soutien est également l'objectif de la très récente Initiative d'Helsinki sur le multilinguisme dans la communication savante. (*Note de la Rédaction*)

Le filtre des traditions intellectuelles et formats éditoriaux des civilisations anglophones

Le problème de l'évaluation des articles soumis à des supports et des publications de langue anglaise est d'abord politique. Au fil de la longue histoire des sciences humaines et sociales (SHS), des traditions intellectuelles liées à des langues et cultures se sont transmises et se sont influencées, confortées dans un dialogue contradictoire. Les héritages des traditions française, allemande, états-unienne... constituent autant de façons différentes et fécondes d'aborder les phénomènes des sciences humaines¹. Les échanges contradictoires entre ces traditions constituent une richesse stratégique pour les SHS en général, et les sciences du langage en particulier. Parmi les plus grands linguistes et philosophes du langage du XXe siècle (pour ne rien dire des travaux antérieurs, grecs, arabes, indiens...) on compte aussi un nombre considérable de Français, d'Allemands, d'Italiens et de Russes (pour ne citer qu'eux) s'exprimant chacun dans sa langue que de Britanniques ou d'États-Uniens s'exprimant en anglais.

Renoncer à ces sources et aux langues dans lesquelles elles se sont exprimées au profit du seul anglais, c'est perdre toute chance de contribuer utilement à la recherche mondiale dans nos disciplines. Les formats éditoriaux des revues disciplinaires ne sont pas les mêmes selon les traditions culturelles, et, tel article qui sera accepté sans difficulté dans une revue française sera sans ambages rejeté dans une revue en langue anglaise, non sur des critères de qualité scientifique mais de formats éditoriaux souvent liés à des traditions philosophiques et culturelles et à des conceptions différentes de la recherche ; ou encore parce que des épistémologies, des problématiques pourtant pertinentes sont inconnues ou méconnues, ou tout simplement pas « bankable ».

Y a-t-il une meilleure façon de faire de la science ?

Ainsi, dans la situation actuelle, les choix de politique linguistique des organismes de recherche ne sont pas d'ordre méthodologique et épistémologique. L'essentiel des raisons sous-jacentes à ce qu'il faut bien appeler une lutte commerciale dans le champ des sciences sont géopolitiques, économiques, industrielles. On ne peut donc pas argumenter que la science, ou l'enseignement supérieur en langue anglaise soient de meilleure qualité et ces politiques poussent à un appauvrissement progressif de la recherche à travers la raréfaction des composantes culturelles des sciences, résultat d'une politique à courte vue.

¹ Ces héritages doivent évidemment être soumis à la critique historique, notamment pour les traditions francophones, qui ne peuvent pas maintenant occulter leur passé pour se faire soudain les chantres de la diversité, ceci faisant partie du travail de la diversité linguistique et culturelle, pour toutes les traditions, anglophones comprises.

Des risques de discrimination

Comme l'ont argumenté des EC des Sciences de gestion (Le Monde, 20.02.2019) pour ce qui est de leur discipline, cette situation fait peser de réels risques de discrimination sur l'activité des EC, puisque, sans que cela puisse être corrélé à la qualité des travaux, les chercheurs francophones sont désavantagés dans cette concurrence.

La promotion d'une diversité linguistique et culturelle plus large

De nombreux travaux en SHS ont montré que, dans ce domaine, la diversité linguistique et culturelle est un ferment fécond. Il faut donc réfléchir, au-delà de la concurrence anglais-français, à la place des langues du monde dans le concert scientifique, sans que cela signifie seulement favoriser la publication dans toutes les langues du monde, problème auquel se voit souvent réduite cette question.

Cet appel a vocation à alerter les autorités nationales et internationales de la sphère francophone et des différents milieux x-phones et à les inciter à promouvoir le principe de la richesse de la diversité linguistique dans les SHS en général, et pour les sciences du langage en particulier, à l'instar de la déclaration DORA (Lien : <https://sfdora.org/>) pour ce qui est de la bibliométrie. Cet appel vise aussi à inciter ces autorités à concevoir en concertation avec des enseignants chercheurs un plan de soutien à la recherche francophone et à sa diffusion, premier pas vers une ambition plus large qui pose la question de contributions culturellement et linguistiquement diversifiées au nécessaire débat contradictoire transversal.

« Mode d'emploi » de ce texte

Ce texte se veut un moyen de susciter la réflexion et l'action. D'une part, il est en ligne sur le site Mesopinions.com (Lien : <https://www.mesopinions.com/petition/art-culture/manifeste-reconnaissance-principe-diversite-linguistique-culturelle/63600>) pour toutes celles et tous ceux qui veulent lui manifester leur soutien par une co-signature. D'autre part, nous donnons l'autorisation à quiconque souhaite le diffuser, publier, traduire, de le faire, toute modification devant être explicitement signalée comme telle. Nous encourageons les revues scientifiques et la presse généraliste, en ligne ou non, francophones ou dans d'autres langues, à le publier dans leurs pages.

Premiers Signataires : Didier de Robillard, Sylvie Wharton, Marc Arabayan, Véronique Castellotti, Patrick Charaudeau.

Linguistik on line

Bd. 95 Nr. 2 (2019): Vermischtes
Veröffentlicht: 05-06-2019

Au sommaire

-
- Temporale und modale Konjunktionen und ihre individuellen Verarbeitungsweisen

Jolanta Mazurkiewicz-Sokołowska

51-73

- [PDF](#)
-

- Funktionen von Modalitätsinterdependenzen in professionellen Interaktionen

Anna Valentine Ullrich, Eva-Maria Jakobs

109-127

- [PDF](#)

<https://bop.unibe.ch/linguistik-online/index>

reportage : **NEUE WEGE DER GERMANISTIK**

Compte-rendu du colloque *Neue Wege der Germanistik: international, transdisziplinär, digital* qui s'est tenu à l'Université de Palerme les 30 & 31 mai 2019.

Le colloque était soutenu par la fondation Alexander von Humboldt, et reçu dans les prestigieux locaux du *Complesso monumentale dello Stari* dans le centre historique de Palerme. Organisé par la germaniste Laura Auteri, actuelle présidente de l'IVG (*Internationale Vereinigung für Germanistik*), il réunissait des universitaires venu/e/s de pays aussi divers que (par ordre alphabétique) : Allemagne, Autriche, Brésil, Côte d'Ivoire, Danemark, États-Unis, France, Inde, Italie, Japon, Portugal, République populaire de Chine et Suisse. Son but était de confronter les paradigmes actuels de recherche, les projets de nouveaux cursus universitaires ou les modalités d'enseignement « innovantes », afin de développer l'attractivité de l'allemand et de la germanistique au niveau mondial. Sans évoquer chaque contribution en détail (il y en avait seize), le compte-rendu commentera deux à trois exemples de chacune des pistes d'attractivité évoquées par le sous-titre : l'internationalisation, l'interdisciplinarité et la digitalisation.

Sur les « nouveaux chemins de l'international », Arne Ziegler, de l'Université de Graz, réfléchissait dans “Standardsprachliche Variation als Herausforderung für die Internationale Germanistik— Wenn das Falsche die richtige Wahl ist” à la façon dont les variations du standard pourraient être prises en compte dans l'enseignement de l'allemand langue étrangère (DaF) hors d'Allemagne. Il s'agit d'un avatar de la question débattue il y a une à deux décennies de l'enseignement de l'allemand pluricentrique dans l'apprentissage par les non-germanophones. Force est de constater que le processus n'a jamais connu de fort développement, pour des raisons faciles à imaginer, car les apprenants visent l'acquisition du standard de l'allemand, l'allemand fédéral, et moins l'allemand autrichien par exemple. Dans la mesure où ils poursuivent encore aujourd'hui l'idéal de la langue normée de l'allemand, il y a lieu de s'interroger sur la nécessité d'une information spécifique DaF sur les variations tolérées. Pour ces apprenants, l'existence d'un pluriel sudiste avec Umlaut de *Bogen* par exemple (*der Bogen, die Bögen*, à côté de *die Bogen*) relèvera de la quantité négligeable. D'autre part, les fines variations morphologiques telles que celles décrites par la grammaire des variations (*Variantengrammatik des Standarddeutschen*, publication en ligne) présentée par Arne Ziegler sont des distinctions qui dépassent largement le niveau auquel se situe la grande majorité des apprenants. Quant aux bons locuteurs pour lesquels ce serait pertinent, ils pourraient satisfaire leur curiosité dans certaines grammaires descriptives de l'allemand, de Eisenberg à Duden en passant par Ulrich Engel, qui exposent et expliquent certaines de ces variations.

Plus centrale peut-être était la question de la littéracie scientifique en allemand langue étrangère abordée par Peter Colliander, de l'université de Copenhague (Danemark), dans “Deutsch als fremde Wissenschaftssprache”. Ce sujet touche deux publics : les étudiant/e/s en germanistique amené/e/s à rendre des travaux écrits exigeants au cours de leur cursus (mémoire, dossier, *Hausarbeit*), et les germanistes et chercheurs étrangers désireux/ses de publier en allemand langue non-maternelle. L'orateur commençait par la juste observation que la langue scientifique allemande internationale a fait l'objet de nombreuses publications concernant son statut, mais peu son corpus. Même s'il existe des stylistiques pour les scripteurs germanophones, leurs conseils ne sauraient être suivis aveuglément : des passifs oui, mais pas tout le temps ; des participiales certes, qui posent cependant le problème de leurs extensions à des rédacteurs malhabiles. Et les ouvrages actuels s'interrogent très peu sur les effets sémantiques de la linéarisation des groupes syntaxiques, qui donne pourtant si facilement à une phrase complexe écrite par un scripteur non-natif un petit air étranger susceptible de délégitimer son propos. Mais il n'est sans doute pas facile de trouver une solution autre que l'idiomatization due à une longue pratique

dans les milieux natifs, qui constitue ce qu'on appelait autrefois le « sens de la langue ». Car, même si Peter Colliander souhaitait remettre en cause le rôle d'une langue hypernormée dans la scientificité d'un texte — question qui n'embarrasse effectivement pas les sciences exactes—, cet appel risque de laisser de marbre les organes de publication internationaux, et de ne pas suffisamment attendrir les universitaires évaluant les travaux de leurs étudiants, car ces derniers évaluent généralement aussi la qualité de la langue des textes qui leur sont remis. Non seulement une stylistique de l'allemand scientifique DaF reste à écrire, mais son effet facilitateur sur la diffusion de l'allemand n'est pas garanti.

La deuxième session, consacrée à la transdisciplinarité, rappelait par ses exemples, au demeurant intéressants, que celle-ci est plus souvent interne à la discipline au sens large que véritablement hors-discipline. La description par Firmin Ahoua, de l'Université d'Abidjan en Côte d'Ivoire, de l'évolution historique de la phonologie des langues potou-tanon, langues du Niger-Congo, montre qu'elles relèvent des lois d'évolution phonétique dites lois de Grimm. Dans son exposé “Zur Transdisziplinarität Indogermanistik und Afrikanistik. Ein Vergleich der Grimm-schen Lautgesetze: Kritische Analyse der Lautgesetze und Gültigkeit ihrer Universalität”, cette reconnaissance déclenche un effet d'acclimatation et de valorisation profitant par ricochet à l'allemand chez les étudiants natifs de ces langues africaines. On évaluera cependant cet effet plutôt comme un heureux apport de la linguistique générale et de la typologie à l'apprentissage de l'allemand, donc un complément interne à l'étude des langues, plus que comme un apport hors-discipline.

Quant à la présentation par Martina Wagner-Egelhaaf, de l'Université de Münster, d'une mise en relation de discours haineux de la littérature (cf. le personnage de Franz Moor, dans les *Räuber* de Schiller) avec des textes haineux diffusés par les media contemporains, dans sa contribution “Figuren des Hasses. Prolegomena zu einer Literatur- und Kulturgeschichte”, elle est ancrée dans l'analyse de discours et l'histoire des idées que pratiquent assez fréquemment les cursus LCE en France, et n'établit que faiblement des relations avec d'autres disciplines, même si la psychologie propose des caractérisations utiles pour décrire les phénomènes de rejet et d'aversion. Ces propositions d'ouverture disciplinaire reprennent et poursuivent les conseils donnés par Harald Weinrich dans les années 1990, qui suggérait pour chaque nouvelle recherche thématique d'intégrer à sa bibliographie quelques titres étrangers à son propre paradigme de recherche.

La troisième session était la déclinaison digitale des innovations germanistiques et se partageait entre les espoirs messianiques qu'elle suscite chez les un/e/s et les déconvenues de la réalité constatées par les autres. Le projet d'inventaire et d'interconnexion de données présenté par Waltraud Maierhofer, de l'Université d'Iowa, “Johann Heinrich Ramberg als Buchillustrator der Goethezeit: Ein digitales, vernetztes Verzeichnis” concerne un célèbre dessinateur de l'époque de Goethe, qui a illustré des dizaines de publications belletristiques. Mais ce projet localisé à l'Université d'Iowa a pour déclencheur le désintéret de bibliothèques allemandes contactées à y participer, et ne présente aucune garantie sur l'inclinaison durable d'antiquaires ou autres archivistés à l'alimenter spontanément de leurs découvertes de documents iconographiques, même si l'intéret de cet inventaire pour l'étude de la réception des œuvres dans leur époque est évident.

La présentation par Paulo Soethe, de l'Université de Curitiba au Brésil, de “Die Uni neu, DUO Brasil & Dhoch3 LA: Digital-basierte curriculare Transformationen der Germanistik und die Folgen für Lehre und Forschung” touchait l'apprentissage de l'allemand langue étrangère. Ces deux programmes digitaux d'apprentissage de l'allemand au Brésil (DUO Brasil et Dhoch3LA) sont nés de la nécessité de pallier l'insuffisance d'effectifs d'enseignant/e/s d'allemand de cet immense pays. Ils font actuellement fi de toute considération économique à moyen et long terme dans leur constitution, car ils se basent sur la collaboration bénévole de

centaines d'enseignant/e/s d'allemand qui y inscrivent des séquences de classe, et la question juridique de la protection des données personnelles des élèves et enseignant/e/s ne semblait pas vraiment en avoir été traitée. Par ailleurs, la timidité digitale qui caractérise apparemment les universités privées du pays (dont la croissance est exponentielle) peut être lue aussi bien comme la préférence de formes didactiques traditionnelles que comme l'absence d'une ubérisation de l'enseignement, les fonds dont elles disposent leur permettant de recruter des enseignants en nombre suffisant. Ce soupçon d'un lien politique entre la digitalisation et la propension des gouvernements à financer ou non les systèmes de formation se voyait conforter par la situation décrite pour la RPC par Jin Zhao (Shanghai) dans "Deutsch als Fremdsprache-Digitales Lehren und Lernen". Malgré la bonne santé de la germanistique chinoise, le nombre et la formation des enseignant/e/s d'allemand sont inférieurs à la demande croissante, et l'enseignement recourt de façon croissante aux NTIC. On pouvait alors, avec ces diverses contributions, avoir l'impression que des situations inverses mènent à la même injonction de recours démultiplié aux nouvelles technologies de l'information et de la communication. Là où la germanistique est à la peine, comme au Japon ou aux États-Unis, la digitalisation est exigée comme facteur d'attractivité. Et là où les chiffres d'apprenants montent continûment pour des raisons externes à la germanistique elle-même, elle est implorée comme seul remède à la difficulté du recrutement d'enseignant/e/s.

C'est ainsi que la digitalisation sur laquelle se terminait le colloque devint l'objet principal, et clivant, de la table-ronde finale, qui constata que les inconvénients des expérimentations digitales tenaient plus ou moins la balance à leurs effets positifs. On convint de distinguer différents objectifs de présence digitale : l'information envers le grand public appelée de façon très à la page *citizen science*, l'interconnexion de banques de données pour la traduction ou pour des documents difficiles d'accès, et le soutien à l'enseignement. Mais la plupart des participant/e/s plaidaient pour un soutien et non un remplacement : les chiffres d'abandon de programmes autodidactes d'apprentissage de langues étrangères sont compris entre 80 et 90 %, comme le rappelle Susanne Lüdtke, du DAAD. Ils sont là pour rappeler qu'un nouveau chemin n'est pas efficace de par le seul fait de sa nouveauté, pas plus qu'il ne saurait disculper les États de leur devoir d'assurer le recrutement satisfaisant des enseignants pour son système de formation publique.

Le germaniste en chair et en os (ou « analogue ») gardait donc quelques vertus, comme celle de suppléer aux insuffisances du contact digital : c'est ainsi qu'un projet plurinational porté par Karen Schramm, de l'Université de Vienne/Autriche, "Extensives Lesen im DaF-Unterricht", cherche à ré-apprendre à des élèves de type collègue à lire de vrais livres papier de façon un peu prolongée (une vingtaine de minutes de lecture comme idéal), afin d'implanter chez eux une compréhension textuelle approfondie, que le déroulement (*scrollen*) des écrans ne permet pas de constituer.

Le chantier des applications digitales reste donc ouvert, comme celui des recherches sur cette nouvelle forme de communication qu'il représente, ni écrit, ni oral, mais une nouvelle modalité, conçue pour s'ajouter et non suppléer aux autres. L'abolition de la distance géographique que représente l'outil virtuel met toutes les langues sur le même plan, et abolit un possible handicap de l'allemand pour les pays lointains. Même si la proximité géographique réelle est un facteur qui motive l'apprentissage des langues, la disponibilité de nombreuses pages, sites et informations en langue allemande sur la toile peut suppléer partiellement aux rencontres analogiques, qui sont plus faciles à mettre en œuvre dans les voyages scolaires franco-allemands que pour des écoliers brésiliens, indiens ou chinois. La digitalisation peut ainsi soutenir le rayonnement international de l'allemand.- *Odile Schneider-Mizony, Université de Strasbourg*

Couturat, Louis (2018) *Logique, mathématiques, langue universelle : Anthologie 1893-1917*. Lyon : ENS Éditions. Web. <<http://books.openedition.org/enseditions/7048>>. ISBN : 9782847889956. Prix format Kindle 10, 99 euros.

Logique, mathématiques, langue universelle : Anthologie 1893-1917 est un volume regroupant, de manière inédite, trente-neuf articles publiés entre 1893 et 1917 par Louis Couturat, philosophe de la logique, des mathématiques et du langage. Les articles sont édités par Michel Fichant, professeur émérite à l'Université Paris-Sorbonne, et organisés chronologiquement en trois parties. Tous articles sont précédés par une note dans laquelle l'éditeur précise des éléments du contexte de la publication de l'article original et résume l'essentiel du propos de Louis Couturat. Ce compte-rendu laissera de côté ce qui relève plus particulièrement des mathématiques et de la logique pour se concentrer sur le sujet le plus susceptible d'intéresser les lecteurs de la revue, soit : Langage, logique et langue internationale dans les écrits de Louis Couturat.

Il s'agit d'un ouvrage qui fournit un nouvel éclairage sur le mouvement des idées linguistiques au tournant et au début du 20^e siècle. Il met principalement en lumière la réflexion sur les aspects proprement logiques et philosophiques de la question de l'usage d'une langue construite à vocation internationale (art. 31, 32, 33, 34 et 37). En effet, l'éditeur a choisi d'écarter les articles qui relèvent davantage de la polémique militante en faveur de l'adoption de l'Ido et contre l'Espéranto, assurant ainsi la cohérence de l'ensemble d'articles ; mais en même temps, il propose une perspective partielle des débats et tensions linguistiques et idéologiques de l'époque auxquels l'on ne trouve que des références ponctuelles dans les différents articles. Ainsi, le volume permet notamment de découvrir le portrait de Couturat en tant que philosophe de la logique qui considère cette dernière comme outil de la compréhension du monde. Au fil des pages se dévoile l'intérêt que Couturat a porté aux théories logiques et mathématiques de nombreux scientifiques et savants, dont Kant et Leibniz. C'est justement chez Leibniz que Louis Couturat avait rencontré son intérêt pour la recherche d'une langue internationale.

Dans la perspective de Couturat, la langue internationale offre un champ d'étude inexploré pour les philosophes de l'époque. Sa réflexion part de la considération du langage humain en tant qu'instrument servant à exprimer la pensée, en tant qu'instrument que la pensée « s'efforce de modeler et de modifier à son usage et suivant ses besoins » (p. 561). Par ailleurs, il formule l'idéal logique du langage humain, celui de transposer *exactement* la pensée. Il s'agirait d'un idéal vers lequel tendent toutes les langues naturelles, tout au long de leur évolution, depuis leur état « sauvage » et « barbare » à leur état « civilisé » (p. 559-560), lorsque l'esprit acquiert davantage de puissance logique. À ce stade évolutionnaire, les notions deviendraient plus abstraites et plus simples. Les formes grammaticales seraient réduites aux catégories les plus générales et les plus essentielles et cela sous la direction d'une « logique immanente » (articles 32, 33 et 34). L'émergence de la grammaire générale comme champ d'étude serait la preuve de la généralisation des catégories grammaticales et de l'existence des « formes grammaticales à peu près universelles » (p. 540). En effet, Couturat appuie considérablement sa réflexion sur le travail d'Antoine Meillet, éminent linguiste de l'époque. Ainsi, il argumente que, malgré la tendance fondamentale vers l'idéal logique, les langues naturelles sont en évolution constante, mais illogique et irrégulière, en raison de la puissance de la tradition, de l'usage codifié ou de la routine, résultant dans le ralentissement à atteindre l'idéal logique qui n'aboutit jamais. C'est ainsi que l'existence d'une langue construite à vocation internationale prend tout son sens. Selon Couturat, une telle langue peut atteindre la logique immanente des langues dites naturelles « plus directement et plus vite, d'une manière plus parfaite et plus sûre aussi » (p. 533). Cet idéal logique peut être réalisé par la langue artificielle, à condition que sa constitution respecte les principes de la logique permettant l'analyse et l'expression exacte et fidèle de la pensée. La langue internationale doit être autonome dans sa formation des mots, et les différents éléments du mot doivent conserver rigoureusement une forme et un sens invariables. Par ailleurs, empruntant ses racines aux langues européennes, « la langue internationale n'est pas autre chose

qu'un extrait purifié et idéalisé, une quintessence des langues européennes » (p. 529). Elle se veut simple et facile pour l'emploi par tous les peuples, européens ou non. Ainsi, en plus de pouvoir réaliser l'idéal logique du langage humain, elle serait à même d'être utilisée comme outil de communication internationale.

Au fil des articles, le lecteur s'aperçoit rapidement de la répétition des arguments formulés par Couturat. Dès lors, se pose la question de l'usage potentiel de la répétition comme moyen de construire et renforcer sa légitimité dans les débats linguistiques de l'époque. A cette fin, il aurait également cherché des appuis dans le domaine de la linguistique et dans celui de l'enseignement de la philosophie. Car ses réflexions sur la langue internationale n'étaient pas dissociées des questionnements linguistiques caractéristiques du début du 20^e siècle, notamment de l'intérêt renouvelé de la part des linguistes pour une grammaire générale dont les catégories fondamentales seraient communes à toutes langues, différant entre elles par les degrés divers d'évolution auxquels elles sont respectivement parvenues. Cela a mené Couturat à discuter le rapprochement entre la logique et la linguistique avec des représentants de l'école linguistique française, dont Antoine Meillet et Joseph Vendryes, des philologues, des philosophes, et des hommes des lettres (art. 34). Un agenda se dessine au fil de la discussion : la linguistique comme discipline scientifique - qui révèle au sein des langues une tendance essentiellement logique à la régularité - est sollicitée afin de justifier et légitimer l'existence et l'usage d'une langue internationale, en l'occurrence l'Ido (p. 559). En revanche, la discussion met en exergue les doutes existants quant au projet de langue internationale, en raison de la (sur)valorisation des langues maternelles et naturelles, mais aussi en raison du « désordre mental » qui serait la conséquence de l'apprentissage et de l'usage de plusieurs langues étrangères (p. 573). De même, d'aucuns n'étaient pas convaincus de la pertinence de la collaboration entre la linguistique et la logique et critiquent l'idéalisme linguistique et logique.

Couturat était également porteur du projet de la mise à niveau du programme d'enseignement de la philosophie dans les lycées pour donner une place à la question du langage par l'intégration des apports de la logique et de la linguistique dont l'importance est d'ordre philosophique (art. 37). Il fournit un « programme » (p. 599) de ce qui pourrait être le contenu de quelques leçons de philosophie tout en prenant garde que le programme proposé ne soit pas vu comme une doctrine. La discussion au sujet de l'enseignement de la philosophie est également révélatrice des préoccupations contemporaines quant à l'enseignement de la grammaire tel qu'il était pratiqué à l'époque.

Les cinq articles consacrés à la réflexion sur la langue internationale représentent donc une partie minime de l'ouvrage. Un nombre considérable de précisions apportées par l'éditeur se trouvent en notes de fin à la fin de chaque article et invitent à un aller-retour fréquent et peu fluide entre les articles et les notes. En outre, le lecteur inaverti qui découvre la problématique des langues construites au tournant du 20^e siècle risque de rester sur sa faim, notamment en raison des références peu abondantes au contexte historique, politico-économique et idéologique de l'époque dans lequel un ensemble de langues construites ont vu le jour, ont circulé et ont cherché à s'établir comme *la* langue internationale. En même temps, le volume édité par Michel Fichant ne se veut pas un ouvrage d'introduction à la question des langues internationales. Il constitue une contribution à la compréhension des enjeux linguistiques du début du 20^e siècle à travers le prisme spécifique de la philosophie et plus particulièrement de la logique. Il met en évidence une conception particulière du langage comme instrument de la pensée, ainsi que l'instrumentalisation de cette conception pour la mise en avant de l'idée d'une langue internationale. Enfin, il soulève la question de l'apport de l'autorité et légitimité scientifiques (en l'occurrence linguistique) à l'imagination de l'organisation linguistique des espaces sociaux.

Zorana Sokolovska, Université de Strasbourg et Université de Fribourg (Suisse)

Anne-Christel Zeiter *Dans la langue de l'autre. Se construire en couple mixte plurilingue*. Préface de Thérèse Jeanneret. Lyon ENS Editions, 2018. 300 pages. ISBN : 978-2-84788-965-9 (br.). Prix : 26 euros.

Les relations amoureuses ne favorisent-elles pas particulièrement l'appropriation d'une langue additionnelle ? C'est à cette question que tente de répondre Anne-Christel Zeiter, en analysant les conditions de l'appropriation langagière de seize personnes engagées dans un couple linguistiquement mixte en Suisse romande. Loin d'être exclusivement francophones, les langues pratiquées au sein des huit couples – « le français, l'italien, l'espagnol, la mapu-dungún, le serbo-croate, l'anglais, l'allemand, le suédois » (p.16) – révèlent une impressionnante pluralité, comme le montre cette étude qui suit une « perspective psychosociolinguistique » (p.18) et retrace les trajectoires individuelles de l'appropriation langagière par le « biais de la subjectivité et de l'agentivité » (p.17).

Présentés en six chapitres non numérotés, les résultats scientifiques, dont le point central réside dans l'analyse des autobiographies langagières réflexives (chapitre 3), sont augmentés d'un glossaire (p. 275-283) et d'une bibliographie internationale abondante et pertinente (p. 285-297). Problématisant le lien supposé entre « appropriation langagière et vie en couple » (p. 17), les études de cas sont analysées à la lumière de trois problématiques – « Quelles sont les incidences directes et indirectes de la relation de couple, en terme de socialisation, sur l'engagement du partenaire alloglotte dans l'appropriation du français ? Comment la personne réagit-elle à ces diverses incidences, c'est-à-dire comment parvient-elle à activer et travailler ses représentations, à reconfigurer ses positionnements identitaires et sociaux en fonction de ses expériences de socialisation pour réinterpréter les relations de pouvoir qu'elle expérimente, et à se construire une légitimité linguistique et sociale à vivre en français ? Dans quelle mesure la personne peut-elle réellement modifier ses conditions de participation à l'espace social et résister à certains positionnements, notamment au sein du couple, et avec quelles incidences sur son appropriation du français ? » (p. 18) –, tout en interrogeant les relations sous-jacentes entre plurilinguisme et mixité, plurilinguisme et migration, ou encore entre plurilinguisme et légitimation linguistique. Dans cette perspective, l'appropriation langagière signale « une dynamique individuelle ancrée dans l'action sociale » (p. 276). Cette dynamique est examinée selon une méthode qualitative, conduite avec une double approche subjective (entretiens et autobiographies langagières plurilingues) permettant d'analyser les récits des personnes interrogées avec intelligence, empathie et sensibilité, « comme dans une interprétation littéraire » (p.25).

L'ouvrage d'Anne-Christel Zeiter ouvre sur une présentation initiale des huit couples enquêtés (chapitre 1) et des modèles théoriques motivant la démarche scientifique de l'auteur (chapitre 2), avant d'exposer un « aller-retour entre théorie et données » (p. 62), expliquant et justifiant la démarche méthodologique de l'autobiographie langagière (chapitre 3). Le matériau discursif recueilli et cité en tant qu'exemples (p. 43 *sq.*) témoigne, grâce à une analyse croisée des thématiques et modalités discursives, de la pluralité et de la subjectivité des expériences langagières. Sont examinées en particulier les « situations de communication exolingue en couple » (chapitre 4), en tant que lieu de socialisation et lieu de pouvoir. Le chapitre 5 propose « cinq manières d'aborder l'appropriation langagière », oscillant entre socialisation, subjectivité, agentivité, engagement et légitimité linguistique. Ainsi l'auteur conclut-elle, entre autres, que « les possibilités expressives dont dispose la personne dans chacun des contextes dans lesquels elle évolue sont un élément central de son capital symbolique dans le champ du pouvoir » (p.259). En effet, « la manière dont le locuteur plurilingue francophone se sent légitime [...] influence [...] le sens

qu'il donne à ses expériences de socialisation et à ses positionnements identitaires, et donc les modalités de son appropriation langagière. » (p. 265-266).

Les témoignages des huit couples linguistiquement mixtes, issus de milieux socio-économiques moyens ou aisés et faisant partie, pour la plupart, du réseau amical de l'auteur, montrent que l'appropriation de la langue française accompagne la relation amoureuse au sein du couple, sans pour autant en représenter une conséquence automatique. L'interdépendance hypothétique entre ces deux données – la relation amoureuse et l'appropriation linguistique – est soumise à des expériences de socialisation et de légitimation – « La personne qui agit dans un nouveau milieu, en l'occurrence dans une nouvelle langue et une nouvelle culture, est amenée à lier le sens qu'elle donne à ses expériences de socialisation à ses pratiques langagières » (p. 228) –, mais aussi à des représentations subjectives qui en résultent et qui influent sur la volonté du partenaire alloglotte d'appartenir à la communauté linguistique francophone (p. 42). Dans le cas optimal, grâce à un processus d'*empowerment* contrebalançant « la perte de repères liée au changement de contexte socioculturel, changement lui-même notamment lié à la migration » (p. 71), la construction identitaire du locuteur allophone va de pair avec la formation d'un « sentiment de légitimité linguistique » (p. 278), négocié au sein du couple, mais aussi en milieu professionnel ou amical : « Si la personne parvient à s'accorder et à se voir accorder le droit d'agir en français, c'est-à-dire de se socialiser, elle parvient toutefois à s'approprier la langue par l'observation des normes de chaque contexte de socialisation où elle évolue » (p. 259).

C'est en accordant une attention particulière aux traces de subjectivité émergeant dans les discours des acteurs que Anne-Christel Zeiter adopte une démarche herméneutique originale, qui lui permet de révéler le rôle que joue la relation de couple au sein des processus d'appropriation langagière, et de détecter le « lien entre le sens que la personne alloglotte donne à ses expériences de socialisation et son appropriation de la langue du milieu dans lequel elle a choisi de vivre avec son partenaire » (p. 99). Dans une perspective à la fois scientifique et profondément humaine, cet ouvrage impressionnant clôt avec l'affirmation suivante : « Si l'appropriation langagière s'inscrit dans la vie, et non l'inverse, ces questions ne s'appliquent en effet pas seulement aux recherches sur l'appropriation des L2 : elles soulèvent des enjeux politiques, éthiques et humains touchant à l'accueil et la prise en charge des migrants, quelles que soient leurs situations. » Nous ne pouvons qu'approuver ce constat à la fin d'un parcours de lecture aussi éclairant qu'enrichissant. - *Esa Hartmann, ESPE de l'Académie de Strasbourg.*

AUZANNEAU, Michelle / GRECO, Luca (dir.) 2018. *Dessiner les frontières*. Lyon : ESNS Editions. 240 pages. ISBN : 978-2-84788-981-9. Prix : 26 euros.

Michelle Auzanneau et Luca Greco, deux sociolinguistes travaillant respectivement à l'université Paris Descartes et l'université Sorbonne Nouvelle, invitent dans cet ouvrage collectif à une réflexion praxéologique sur les frontières. En introduction, ils rappellent les différents sens du mot « frontière », qui aujourd'hui constitue un sujet d'études majeur dans le champ des sciences humaines et sociales. On ne saurait définir la frontière comme une simple ligne de démarcation ; pour les deux auteurs, elles sont « produites par les pratiques des acteurs sociaux en interaction. Les frontières sont dans ce cadre, des effets de la praxis des sujets. » (p.12). L'approche sociolinguistique choisie doit montrer « comment les pratiques langagières *in situ* révèlent des dynamiques de pouvoir et de hiérarchisation entre personnes, espace et langues » (p.12). Cette approche n'est pas exclusive d'autres disciplines ; les deux auteurs affirment au contraire la nécessité de faire dialoguer la sociolinguistique avec des disciplines connexes, comme l'anthropologie, la sociologie ou la géographie (p.13).

Médéric Gasquet-Cyrus, sociolinguiste de l'université d'Aix-Marseille, signe le premier chapitre. Il étudie les frontières fluctuantes entre l'aire occitane et francoprovençale, espace où l'on parle « le patois de Valjouffrey ». M. Gasquet-Cyrus s'intéresse à la construction des multiples frontières relatives à la langue ; elles peuvent être « discursives, linguistiques, géographiques, physiques, administrative, graphiques et symboliques ». Il nomme ce processus de construction « frontiérisation » (p.25), processus qu'il étudie au préalable en diachronie. L'auteur rend compte d'un long travail de terrain effectué dans la vallée de Valjouffrey, située au sud de l'Isère. Il livre une analyse qualitative des discours épilinguistiques recueillis depuis une dizaine d'années. Même si Valjouffrey semble loin des querelles de linguistes, de militants ou d'hommes politiques, « les questions de frontière divisent de manière extrêmement fine (p.40) ». Sont étudiées tour à tour la construction de ces frontières entre langue et patois, entre oral et écrit, entre les locuteurs d'un même « patois » appartenant à différentes générations. La construction des frontières dans les discours épilinguistiques renvoi à des représentations du monde et donc, des relations de pouvoir.

Marko Tocilova, anthropologue de formation, s'intéresse à une frontière que l'on qualifierait de dure (« *hard* ») en anglais, celle qui sépare les États-Unis du Mexique, qu'il nous invite à observer en un lieu inhabituel : « *Friendship Park* », une esplanade de deux mille mètres carrés traversée par la frontière. A son inauguration en 1971, aucune barrière ne la matérialisait. Aujourd'hui, deux barrières séparent les habitants de Tijuana et de San Diego. Cette fermeture a suscité des réactions côté américain, où une coalition d'activistes s'est formée pour la dénoncer. Ce sont ces discours et ces images produits par la frontière que l'auteur se propose d'analyser, et plus précisément, les cérémonies religieuses, l'entretien d'un jardin binational et les événements organisés exclusivement pour les médias (p.51). Toutes ces initiatives ont pour but de mettre en scène la barrière frontalière, ainsi que les pratiques qui visent à la dépasser (p.57) ou plus précisément, à la « défrontiériser » (p.58).

L'anthropologue du sport Niko Besnier, professeur à l'université d'Amsterdam, pose une question dans le chapitre suivant : « Qu'est-ce une frontière pour un sportif international ? ». En préalable, il revient sur l'opposition classique entre frontières, indexicales et non-indexicales, c'est-à-dire, ouvertes ou fermées. Ces deux frontières ne sont pas exclusives ; au contraire, elles se génèrent mutuellement (p.63) : ainsi, dans l'espace Schengen, de nouveaux modes de contrôle apparaissent à l'intérieure des frontières nationales. Le chapitre de Besnier se focalise sur les enjeux que ces dynamiques créent pour les sportifs migrants originaires d'Afrique occidentale et équatoriale. Pour ces jeunes hommes, la possibilité de succès sportif professionnel éclipse sa probabilité (p.66) ; ainsi, les frontières deviennent des espaces grouillants de promesses, de possibilités et d'anxiété. La nationalité revêt une importance secondaire, devant l'assemblage de structures et d'instruments de « *gatekeeping* », pour reprendre le terme utilisé par l'auteur à la page 69.

Marianne Blidon, géographe à l'université Panthéon-Sorbonne, interroge les pratiques consistant à « tracer des frontières pour garantir l'ordre sexuel du monde ». Sa contribution commence par un rappel des exactions commises envers des femmes à Cologne lors de la Saint-Sylvestre de 2015 et de leur analyse à vif par divers élus et éditorialistes, allemands ou français. Elle observe que le franchissement d'un espace de transgression a été interprété comme le franchissement d'une frontière entre deux civilisations : « l'Occident et le monde musulman » (p.83). A la page suivante, elle cite un long extrait d'une lettre de Le Corbusier décrivant les mêmes exactions commises à la même occasion, à Vienne en 1907. La sexualité est ensuite étudiée comme l'un des motifs privilégiés de l'altérisation qui catégorise, classe et hiérarchise les populations et s'actualise dans l'espace (p.88). Plusieurs atlas des questions sexuelles sont analysés. Leur fiabi-

lité n'est jamais absolue et leurs cartes tendent même à hiérarchiser politiquement les identités sexuelles (p.91). Un dernier dispositif (tel que le définit Giorgio Agamben) est étudié : la séparation des hommes et des femmes dans les vestiaires et toilettes publiques. Dans ce type de situation encore, l'auteur montre comment « la sexualité produit des effets sur la notion de frontière » et à l'inverse, comment « la frontière nous permet de penser les normes sexuelles et leurs effets sur les individus » (p.95).

Germán D. Fernandez-Vavrik, sociologue à l'université Lumière – Lyon II s'intéresse aux mesures de discrimination positive adoptées en Amérique latine. Dans le cadre de son doctorat, il a étudié la perception de cette politique à l'université de Cuyo, région située en Argentine. Ici, il analyse la transition entre milieu rural et urbain, entre enseignement secondaire et universitaire des étudiants boursiers originaires des environs de l'université. Définissant l'étrangerité comme « l'émergence dans une rencontre du dispositif de catégories local/non-local » p.102, G. Fernandez-Vavrik analyse des interactions entre des enseignants et des étudiants boursiers. Toutes soulignent l'émergence d'une catégorisation « non-local » (p.109). A cette catégorie, il oppose celle des locaux, qui se définissent « par le pouvoir de décider qui agit correctement selon les conventions d'ici » (p.110). Ainsi sont produites des frontières symboliques via la catégorisation, associée à l'origine des participants (p.111). Dans ces processus, les enjeux de pouvoirs sont évidents, observe l'auteur en conclusion.

Véronique Traverso, linguiste au Département des Études Arabes, Médiévales et Modernes de l'Institut Français du Proche-Orient, signe le sixième chapitre de l'ouvrage. Son étude s'appuie sur un corpus recueilli à Damas, en 2007, lors de réunions avec les habitantes d'un quartier dont le hammam était en réhabilitation. V. Traverso observe la construction des identités au prisme de la méthodologie d'analyse de la catégorisation d'Harvey Sacks, dans le cadre d'analyse conversationnelle (p.121). Deux principes de catégorisations sont ainsi identifiés : chercheuses c. habitantes, celles qui fréquentent le hammam c. celles qui ne le fréquentent pas. Cette dernière catégorisation joue un rôle essentiel et « construit une frontière » (p. 127). Parmi les motifs évoqués par celles n'allant jamais au hammam, le zèle religieux est le plus important, même si la frontière qu'il crée n'est jamais explicitée.

Isabelle Léglise, directrice du laboratoire « Structure et Dynamique des Langues », étudie des pratiques langagières hétérogènes : plurilingues et pluri-accentuées. Son terrain se situe en Guyane et au Surinam, où l'on observe des phénomènes de code-switching, code-mixing et autres sortes de « bricolage linguistique » (p.146). Après une analyse des différents termes utilisés par les sociolinguistes pour décrire la communication multilingue, I. Léglise opte pour l'emploi du terme de « pratiques langagières », pour éviter de renforcer ou même d'instituer des frontières de langues (p. 153). A partir d'une analyse d'un corpus plurilingue recueilli dans des contextes variés, endolingue-monolingue, endolingue-bilingue ou exolingues, I. Léglise observe dans plusieurs cas la disparition des frontières entre locuteurs, qui « s'appuient parfois sur une majorité d'éléments communs à plusieurs langues sans établir de distinction (...), sans signification sociale particulière » (p.165).

Lorenza Mondada, professeur de linguistique à l'Université Lumière – Lyon II, étudie aussi la disparition de ces frontières entre langues dans sa contribution intitulée « Bricolage linguistique et dissolution des frontières linguistique à la douane ». La douane suisse est, il est vrai, un lieu privilégié de bricolage linguistique, où les chauffeurs de camions originaires de l'Europe de l'Est ou du Sud doivent se faire comprendre par des douaniers parlant français ou allemand. Les interactions qui y ont lieu « sont caractérisées par une liberté et une créativité pratiques qui permettent une variation souvent insouciant des frontières entre langues » (p.175). Une première

analyse d'interaction démontre le caractère secondaire que peut occuper la langue dans la compréhension mutuelle, puisqu'un douanier et un chauffeur peuvent se comprendre sans se parler. Dans ces situations, L. Mondada distingue trois pratiques permettant l'établissement d'une langue commune entre interlocuteurs ; les salutations, des questions thématiques la langue et l'identification de la langue par la lecture de ses documents. Toutefois, le choix de la langue peut changer pendant l'interaction : c'est alors que divers procédés de « bricolage linguistique » sont mis en œuvre pour permettre la communication verbale et gestuelle. Les études de cas analysées illustrent « la dissolution des frontières à la frontière » comme annoncée en introduction (p.172).

Claudine Moïse, professeur de linguistique à l'université Grenoble – Alpes étudie dans sa contribution les frontières sociolinguistiques du sujet, et plus précisément, aux indices de reformulation tels que « disons, c'est-à-dire, je veux dire ». Ces trois particules discursives révèlent « les frontières symboliques intérieures de l'individu pris dans la complexité de ses identités en changement et en mouvement dans un contexte social » (p.198). Son corpus est constitué d'entretiens menés dans le cadre d'autres projets de recherche, effectués en France et au Canada. C. Moïse fonde sa réflexion sur l'étude des opérations de reformulation de Corinne Rossari pour identifier les positionnements sociaux des locuteurs, à l'intérieur de frontières sociologiques. Pour exemple, le « disons » utilisé par un francophone ontarien lui permet de se positionner comme militant en situation minoritaire (p.207).

Robert Nicolai, linguiste des langues africaines enseignant à l'université de Nice, signe le chapitre conclusif en suggérant un cadre d'analyse structuré en trois niveaux pour appréhender la frontière (p.223) : la réalité matérialisée de la frontière, sa théorisation abstractive et la question de sa nécessité épistémique.

Michelle Auzanneau et Luca Greco nous proposent un ouvrage collectif remarquable. Chaque chapitre commence par une analyse approfondie des cadres théoriques et des outils conceptuels utilisés dans l'étude des frontières et se poursuit par une ou plusieurs études de cas, toujours très précisément décrits. Ainsi se crée-t-il au fil des pages un équilibre entre théorie et pratique qui invite à la lecture et facilite la compréhension. *Dessiner les frontières* n'est pas un simple recueil, mais un ouvrage qui mérite d'être lu comme un tout. Pour autant, chacun de ses chapitres pourra être utilisé pour apprendre à construire un projet de recherche en sciences humaines et sociales, en sociolinguistique en particulier. Ce livre démontre la capacité de cette discipline à appréhender des situations éminemment complexes, où histoire, géographie, religion, économie, politique et genre entrent en jeu. Il est possible de voir dans *Dessiner les frontières* un juste plaidoyer pour la sociolinguistique.- Ghislain Potriquet, Université de Strasbourg, Equipe SEARCH.

RECKERMANN, Alfons (2018) *Überzeugen. Rhetorik und politische Ethik in der Antike*. Hamburg : Felix Meiner Verlag. 342 Seiten. ISBN : 978-3-7873-337-7. Prix : 24, 90 Euros.

In diesem Werk des Philosophen Alfons Reckermann, emeritierter Professor an der Ludwig Maximilian Universität München, geht es um den Zusammenhang zwischen öffentlicher Diskussionskultur und politischem Regieren am Beispiel der athenischen Antike. Da, wo Plato und z.T. auch Aristoteles an die erste Rolle und die Kraft des Guten im Menschen glaubten und daraus eine sehr idealistische Sicht von Gemeinschaftsdebatten herleiteten, greift der Autor auf die in seinen Augen verkannte Lehre der Sophisten zurück, die den Naturzustand als rohe Gewalt hinstellten, welche durch besonnenes Reden mit einem Ausgleich zwischen Individualinteressen und kollektivem Gedeihen reduziert werden konnte. Begründen und Argumentieren sind ja wesentliche Sprachhandlungen sowohl im Bereich des Alltags als auch

im öffentlichen Umfeld. Die sprachliche Überzeugungskraft sollte in der Polis physische Gewalt an Recht und Gesetze binden. Die «Macht des guten Diskurses» als Zählerin der rohen Gewalt ist eine Konzeption, die von Cicero über Hobbes, Hegel und Nietzsche bis zur modernen Zeit hinüberreicht: dieser Traditionslinie nach fungiert als zentrale Figur der öffentlichen politischen Diskussion weniger der gute Redner als die agonale Debatte, die in der Moderne im Parlament stattfinden soll. Diese Auffassung lehnt sich sehr stark an die Geschichte Athens zwischen 600 und 450 Jahre vor JC an, weswegen die Bibliographie vor allem antike Quellen und Deuter der altgriechischen Geschichte aufweist. Leitend ist dabei die dokumentengestützte Archäologie der Argumentationskultur der griechischen Polis; das Überzeugen und die Rhetorik, obwohl im Titel genannt, werden eher am Rande behandelt.

Die zwei wichtigsten Kapitel „Die konzeptionellen Grundlagen der rhetorisch fundierten Polis-Ethik“, 47-126, und „Realisierungsprobleme – Möglichkeiten und Grenzen rhetorisch fundierter Politik“, 127- 230, sind ein Ballett antiker Autoren und Politiker, von Solon bis Perikles und Thukydides, und behandeln sowohl den Perser-Griechen-Konflikt wie auch die Streitigkeiten zwischen den griechischen Städten. Interessant für die Rhetorik im Besonderen ist die Einsicht (oder These) aus dem Georgias, dass im Gegensatz zur aristotelischen Diskurs- und Rhetorikauffassung einmal gefasste Meinungen und Vorstellungsbilder sich durch vernünftiges Argumentieren nicht oder kaum bewegen lassen. „Sprechende Bilder wirken in der Seele so stark, dass ein Urteilsvermögen, das sie einer kritischen Betrachtung unterzöge, dagegen nichts ausrichten kann“, S. 52. Diese im Unterschied zur platonischen Auffassung sehr pragmatische Sicht auf die Sprache macht aus ihr nicht so sehr ein Werkzeug der Erkenntnis des Wahren als eine soziale Gestaltungskraft (S. 63), die Handelnde zur Einigung zusammenführt, vorausgesetzt, besagte Sprache hält sich an Kriterien wie Besonnenheit, sittliche Kontrolle und Beherrschung der Individual egoismen. Das ist weniger sozialromantisch als die platonische Regierungskonzeption, denn das Vorteilsstreben einiger Bürger wird durchaus wahrgenommen, aber nach Isokrates' Lehre durch die Politik gezügelt, deren Aufgabe es ist, durch „überzeugendes Wort und strafende Gewalt“ (S. 109) eine gut austarierte Gemeinschaft herzustellen. Eine funktionierende Gesellschaft ist also keine Angelegenheit individueller Selbstorganisation, sondern eine der prophylaktischen Vorsorge und effektiven Nachsorge durch das Kollektiv. Die wechselhafte Geschichte Athens würde geradezu zeigen, wie die Hybris einzelner Personen und ihr überzogenes Streben nach Vorteilen die Politiker „die schlechtesten Entscheidungen treffen“ lässt (S.111). Ein gutes Rhetorikmodell nach Isokrates wird auf den Seiten 123-124 dargelegt, indem allerdings eher leitende Prinzipien als konkrete Anweisungen gegeben werden. Und einen Dämpfer erhält die Rhetorik als solche, wenn zugegeben wird, dass schlechte Gesinnungen sich nur durch bessere Verhältnisse verändern lassen, denn „das auf sich gestellte Wort ist zu schwach“ (S. 232).

Der kurze letzte Teil „Zur philosophischen Bedeutung der rhetorisch fundierten Polis-Ethik“ (231-244) ist derjenige, der die Lehre der Antike auf einem Umweg über Hegels Staatstheorie für die Moderne zieht, und es spricht jetzt der Autor selber, wenn auf der vorletzten Textseite daran erinnert wird, „dass auch in einer rechtsstaatlich gebundenen Demokratie politische Handlungskraft auf eine lebendige Debatte angewiesen ist, in der Probleme, die ihren Zusammenhalt gefährden, nicht hinter schönen Worten oder den gängigen Formeln politischer Korrektheit versteckt, sondern offen ausgesprochen und mit Respekt vor der Gegenrede kontrovers diskutiert werden“ (S. 243).

Verschiedene Register (antike & moderne Autoren, handelnde Personen der Politik) und mehr als 70 Seiten Anmerkungen geben einen wissenschaftlichen Apparat ab, dem Rezensentin doch eine Kritik anhängen möchte: es ist nicht einzusehen, warum nur einmal zitierte Sekundärliteratur lediglich in den abschließenden Anmerkungen erfasst wird, und nicht in der Bibliographie selber. Das macht die Suche nach der jeweiligen Quelle oder Anschauung des Autoren recht mühsam, wie für Nietzsche-Texte, für die das Register zwar die Seiten 19, 209

und 244 angibt, der Leser aber Erklärung und Quellenangaben auf den Seiten 263, 324 und 332 finden kann. Die Präsentation gerät historisch-philologisch eher als rhetorisch-argumentativ, wobei Spezialisten der antiken Gedankenwelt oder Sprachphilosophen, an die sich der Band wendet, sich auch an einem praktischeren Noten-Apparat hätten erfreuen können. Die Stärke dieser Monographie bleibt sicherlich die Rekonstruktion der argumentativen Norm im alten Griechenland.- *Odile Schneider-Mizony, Université de Strasbourg.*

PERNOT, Laurent (2018) *L'art du sous-entendu. Histoire – Théorie - Mode d'emploi.* Paris : Librairie Arthème Fayard. 336 pages. ISBN : 978-2-213-70605-. Prix : 19 Euros.

La rhétorique connaît actuellement un regain d'intérêt dont témoignent des publications issues de disciplines voisines¹, comme c'est le cas pour cet ouvrage de la plume d'un spécialiste de littérature gréco-latine : ce dernier se consacre au sous-entendu avec l'ambition d'en dépeindre la participation à une « dimension du langage et des rapports sociaux » (Quatrième de couverture). L'auteur Laurent Pernet revisite certains de ses travaux antérieurs dans l'optique d'éclairer plus particulièrement l'écriture oblique et le non-dit, modes du dire sur lesquels les philosophes et auteurs classiques, grecs surtout, mais également romains, ont produit une abondante réflexion. Les exemples issus de la littérature mènent des dramaturges grecs et poètes latins en passant par les écrivains français (Molière ou Racine) jusqu'à la modernité et la littérature du XX^{ème} siècle, de Proust à Klemperer. Huit chapitres réguliers d'une trentaine de pages environ éclairent différentes facettes du sous-entendu avant de laisser la place à un dernier chapitre, intitulé surprenamment « Catalogue additionnel d'exemples et de procédés », et dont l'impression de négligence n'est guère dissipée par un « Mot de la fin » de type adresse au lecteur.

Le premier chapitre « Les sous-entendus sont parmi nous », 15-41, justifie le pot-pourri de phénomènes qui vont être examinés dans cet ouvrage au motif qu'ils ne sont pas un parler vrai, qu'il s'agisse de l'expression courtoise et insincère, du mensonge des sociétés totalitaires, du mot d'esprit ou des petites phrases en politique. Les diverses manifestations de sous-entendu proviendraient de ce que le monde ne se donne pas d'emblée à l'observateur, provoquant des „élu- cidations sagaces“ (p. 33) des multiples couches signifiantes.

Le second chapitre « La rhétorique du discours figuré », 43-63, ramène les figures rhétoriques de l'Antiquité à un discours non vrai littéralement, ce qui est une vision assez réductrice de la rhétorique, car l'auteur n'en retient guère pour son propos que l'atténuation, le biais et « le contraire », p. 51, sans embarrasser son lecteur de termes techniques ou de longues justifications, alors que nombre de ces figures sont pourtant bien connues du grand public auquel s'adresse l'ouvrage.

Sous le titre « Les herméneutiques du soupçon », 65-83, le troisième chapitre déclare la modernité « ère du soupçon », p. 67 et, après une rapide allusion à Grice et Kerbrat-Orecchioni (p. 67-68) dans une sous-partie au titre de « La connotation linguistique » (?), voit le sous-entendu, « sous ses formes multiples et fluctuantes, lié au fonctionnement même de notre esprit » (p. 83) : il est déclaré servir principalement à l'autoréflexivité littéraire.

Le quatrième chapitre « Risques et garanties de l'interprétation », 85-111, s'intéresse aux méprises sur les messages sous-entendus, ou aux sous-entendus imaginés par surinterprétation : divers exemples, de Shakespeare, Tolstoï, Balzac ou Prévert illustrent des critères qu'on pourrait appeler textuels, grâce auxquels on identifierait à coup sûr des sous-entendus (les fameux signaux d'ironie ou d'allusion), sans que la question du décodage contextuel ne soit abordée in-

¹ Les NCA rendent compte dans ce même numéro du travail du philosophe Alfons Reckermann (2018), portant sur la nécessité de lier conviction et argumentation rhétorique en politique, mais pour de bons motifs.

trinsèquement : on en reste à la conception imprécise d'un « art d'écrire » qui doit se doubler « d'un art de lire » (p. 108).

Les chapitres 5 « Faux-semblants grecs sur Rome », 113-146, et 6 « Un bœuf sur la langue », 147-185, examinent la possibilité de tenir des discours ou propos véridiques en situation de domination militaire : les discours de Dion Chrysotome et l'*Eloge de Rome* d'Aelius Aristide disent, sous la flatterie à l'égard des conquérants romains, la nostalgie de la souveraineté d'Athènes, et ce par des biais qu'on retrouve au vingtième siècle formulés par Brecht dans ses *Fünf Schwierigkeiten beim Schreiben der Wahrheit* (p.168). Mais la conception très générale du sous-entendu fait évoluer le chapitre vers le langage euphémisant des entreprises et administrations, vous vantant (vendant) des restrictions ou diminutions de qualité comme des facilitations de l'existence p. 170-172. Pour juste que soit l'observation de notre société contemporaine, il s'agit plutôt de publicité mensongère, sans sous-entendu aucun, et il serait facile de faire remarquer à l'auteur qu'une formulation de sous-entendus serait contreproductive pour les rédacteurs de ce genre de textes. Quant au LTI (*Lingua Tertii Imperii*) dénoncé par Klemperer, langue officielle nazie, il est bien une langue imprégnée d'idéologie (177-179), mais ne relève pas non plus de la catégorie du sous-entendu, si ce dernier terme doit encore signifier quelque chose.

Le chapitre 7 „Sexorama“, 187-215, accumule des exemples croustillants d'allusions à des actes sexuels entre des personnages de roman (chez Balzac, Stendhal ou Proust), pour terminer par les circonvolutions formulatoires des journalistes annonçant la mort de Félix Faure. On rajoutera avec amusement que, lorsque *Le Canard Enchaîné* du 24 avril 2019 cite en page deux, sous le titre « Souvenir coquin à l'Elysée », Brigitte Macron faisant visiter à des hôtes de marque les salons de l'Elysée et désignant « le canapé le plus célèbre de l'Elysée, vous connaissez tous l'anecdote », on constate que cet épisode de décès présidentiel est une source de sous-entendus constamment réactualisés.

Sous le titre « Si l'on essayait le franc-parler ? », 217-237, le huitième chapitre prône le « courage de la vérité » au motif non tant de l'efficacité politique en démocratie, que d'une éthique envers soi-même à l'inspiration de la parrhêsia chez Michel Foucault. Par une pirouette, le franc-parler, qui est censé se réaliser « dans une démarche subtile, soumise à des conditions, recourant à des ruses et chargée d'arrière-pensées », p. 236-237, rentre ainsi dans le propos de l'auteur.

In fine, si l'on reprend les concepts annoncés par le sous-titre, l'*histoire* du sous-entendu est représentée par l'empan chronologique des exemples qui vont d'Homère à Boualem Sansal ; la *théorie* s'appuie sur Quintilien, Fontanier, Freud ou Nietzsche, mais pas sur la théorie des actes de langage, qui s'est beaucoup intéressée au « uneigentliches Sprechen » et a quarante ans de notoriété à présent. Il est alors logique, bien que décevant, que les notions de présupposé et sous-entendu ne soient par exemple pas distinguées. Quant au *mode d'emploi*, il est à déduire des traits et mots d'esprit racontés par l'auteur, du moins si l'on a autant d'esprit que tous ces illustres devanciers (vrai masculin, puisque la recenseuse n'a vu qu'une seule femme, Mme de Sévigné, être citée). Notre conclusion reprendra cette réflexion de Réaumur : « Les Sciences dont les dehors sont les plus riants ont du sec et de l'aride, lorsqu'on les approfondit, qui n'y veut trouver que de l'agréable doit se borner à les effleurer². » Nulle aridité ici : insinuation, allusion, ironie, humour, politesse et implicite se donnent la main dans une ronde d'exemples distrayants pour un ouvrage agréable, qui ne serait pas à sa place dans une bibliothèque universitaire, mais fera très bon effet sur l'étagère de tout salon de personne cultivée.- *Odile Schneider-Mizony, Université de Strasbourg*

² D'après Roger, Jacques (1989) *Buffon*. Paris : Fayard, 110.

Niklas BENDER (2017) *DIE LACHENDE KUNST – Der Beitrag des Komischen zur klassischen Moderne*. Rombach V KG: Freiburg i. Br. 558 pages. ISBN : 978-3793098638. Prix : 48, 90 Euros.

Disons tout de suite que le comique dont il est question ici ne concerne le linguiste qu'à la marge : *Sprachwitz und Wortwitz* ne jouent dans ce livre qu'un rôle restreint, à l'exception toutefois de la dernière œuvre étudiée, celle de Raymond Queneau : *Le vol d'Icare*, où le titre contient déjà un jeu de mots (*vol = Diebstahl/Flug*) et où l'une des rubriques s'intitule : *Sprachkomik als Motor des Romans*. Cet ouvrage va au-delà et intéresse en nous le germaniste curieux. La troisième raison de le lire est sa valeur intrinsèque : l'auteur a écrit un travail remarquable.

D'abord, ce comique exclut les comédies et ne porte que sur les œuvres « sérieuses », où il joue d'ailleurs un rôle que Bender juge sous-estimé. Il propose donc une réhabilitation du comique, dont il montre l'importance dans la conception et la réalisation du texte, du tableau ou du film. Car *Kunst* ici ne se borne pas à la littérature (même si de loin elle occupe la première place) mais comprend aussi la peinture avec le tableau de Max Ernst : *La Vierge corrigeant l'enfant Jésus devant trois témoins : André Breton, Paul Éluard et le peintre* et le cinéma avec *La ricotta* de Pasolini (à voir dans *Youtube*, sous-titré). Les textes littéraires sont : théâtre, poésie, roman, portant sur trois domaines fondamentaux : l'État (la soif du pouvoir), la religion (la personne de Jésus) et l'art (les rapports entre l'auteur et ses personnages) et écrits en anglais, en français, en italien. Pourquoi pas aussi en espagnol ou en russe ? Mais même un professeur de littérature comparée (et l'auteur en est un) n'est pas censé connaître toutes les langues de culture européenne. Quant à l'Allemagne, elle n'est représentée que par *Die Blechtrommel*. On comprend bien que Bender n'ait pas cherché l'exhaustivité et qu'il trouvait ailleurs que dans son pays plus œuvres caractéristiques de son objet d'étude. Car c'est le privilège de tout auteur de définir et donc de délimiter son champ de recherche.

Quant à la *klassische Moderne*, l'auteur la situe entre 1900 et 1960. Grosso modo, car *Ubu Roi* paraît en 1896, *La ricotta* sort en 1963 et *Le vol d'Icare* en 1969. Du domaine de l'État relèvent, toutes inspirées du *Macbeth* de Shakespeare, des pièces de théâtre : *Ubu Roi*, *Le Roi Bombance*, pièce en français de l'Italien Marinetti et le *Macbett* (sic) de Ionesco. Du domaine de la religion participent des poésies (*Zone d'Apollinaire*), des romans de Joyce (*Ulysse*) et Grass (*Die Blechtrommel*), le tableau et le film. Le domaine de la culture comporte les poésies de Gozzano (*I colloqui*) et les romans de Flann O' Brien (*At Swim Two Birds*) et de Queneau (*Le vol d'Icare*). L'étude des domaines et des œuvres est précédée d'une *Einleitung*, qui présente la thèse de l'auteur : réhabiliter le comique, en analyse l'importance, la nature, et les formes. Étude sérieuse, argumentée et pertinente.

Bender a le respect du lecteur : il sait que celui-ci n'est pas censé avoir lu ou bien connaître (et ce dans la langue originale !) toutes les œuvres qu'il analyse. Aussi en donne-t-il toujours un résumé succinct mais suffisant, situé à la fois dans l'époque de la création et dans l'évolution de la production de l'auteur. Puis il étudie tous les tenants et aboutissants : familiaux, sociologiques, personnels, etc., le tout bien documenté (nombreuses notes en bas de page), avec d'éclairantes citations, dont celle-ci de Ionesco (p.200) qui pourrait servir de *leitmotiv* à tout l'ouvrage : « [...] le comique est seul en mesure de nous donner la force de supporter la tragédie de l'existence ».

Du comique, l'auteur semble parfois s'écarter dans ses analyses, mais il ne l'oublie jamais et y revient toujours. L'argumentation est serrée, dense et bien conduite, dans un style qui n'est pas surchargé de termes savants inutiles, qui n'est pas prétentieux, pas abscons pour vouloir paraître profond, mais clair, accessible, avec de bonnes formules. Démonstration convaincante, donc réussie. L'auteur sait exposer. Je me demande même s'il n'a pas acquis à Paris VIII, où il a aussi étudié, la maîtrise de la technique de la « dissertation à la française » :

position du problème, idée générale, exposition du plan, développement, conclusion. Et d'ailleurs son ouvrage ne s'achève pas par *Abschließende Bemerkungen*, mais par *Konklusion*. De cette conclusion on retiendra les deux dernières phrases : „In Literatur und Kunst ist das Komische ein zentrales Mittel dieser Transformation des Überkommenen Insofern ist das Loblied der klassischen Moderne paradoxerweise auch eines der Tradition, die sie zwar außer Kraft setzt, aber oft bewahrt, und zwar gerade dort, wo man es nicht erwarten würde – und sei es auf lachende Weise.“ (p. 533)

On peut se poser parfois la question de savoir si, parfois, Bender ne sur-interprète pas. J'ai du mal pour ma part à voir dans le tableau de Max Ernst une interprétation psychanalytique et masochiste de l'attitude de Jésus (pp.302-304). Mais notre collègue reste prudent, avec le point d'interrogation qui termine l'hypothèse : *Eine sexuelle Perversion ?*

On aura compris tout le bien que je pense de cette étude. Mais, *einmal Linguist, immer Linguist*, je termine par une remarque grammaticale : Bender ressuscite en quelque sorte une structure moribonde : le subjonctif I à valeur optative. Par exemple :

Das skizzierte Vorhaben sei ausgeführt und näher begründet“(p.15)

Dieser letzte Punkt sei nun untersucht (p.515)

Die Ergebnisse seien zusammengetragen (p.523)

Ce n'est pas à mon sens un tic d'écriture, mais un moyen d'échapper au *ich* ou *wir* d'auteur. Bender se présente d'ailleurs comme *der Verfasser* (p.13) ou *der Autor* (p.15) et s'il emploie une fois *wir* (p.13), c'est moins la désignation de lui-même que l'invitation au lecteur de s'associer à l'étude, un *wir* inclusif donc. L'autre moyen d'échapper est l'emploi du passif : „Das Moderne wird folglich als ein Zeitraum begriffen [...]“(p.17). Mais il appartient au lecteur de juger par lui-même. En tout cas, il ne perdra pas son temps s'il lit ce livre et peut-être, pour reprendre la formule de Ionesco, y trouvera-t-il plus de force pour supporter, le cas échéant, « la tragédie de l'existence. ». *Yves Bertrand*.

Nouveaux Cahiers d'Allemand

Les N.C.A. paraissent quatre fois l'an et sont administrés par l'association des Nouveaux Cahiers d'Allemand (A.N.C.A.) dont le Conseil d'Administration comprend

- MÉTRICH René, Université de Lorraine, Président
- AURIA Frédéric, ancien président de l'A.D.E.A.F., Vice-président
- FAUCHER Eugène, Université de Lorraine, Secrétaire
- MÉTRICH Régine, Trésorière
- SCHNEIDER-MIZONY Odile, Université de Strasbourg, Rédactrice en chef
- BERTRAND Yves, Université de Paris X – Nanterre.
- GAUTHEROT Laure, Lycée Jean Rostand de Strasbourg
- GEIGER-JAILLET Anémone, E.S.P.E. de l'Académie d'Alsace
- HERMANN Ulrich, A.P.L.V.
- KAUFFER Maurice, Université de Lorraine
- MORGEN Daniel, I.P.R. honoraire, Académie d'Alsace
- RUDIO, Association LEHRER Denkfabrik, association professionnelle pour l'enseignement bilingue dans les académies de Strasbourg et Nancy-Metz

Pour tout ce qui concerne la rédaction, adresser la correspondance à la Rédactrice en chef, Mme SCHNEIDER-MIZONY, Département d'études allemandes de l'Université, 22 rue René Descartes, BP 80010, 67084 Strasbourg cedex ; pour l'administration : Mme MÉTRICH, adresse ci-après.

Les N.C.A. paraissent sous le double sigle "ANCA" et "ADEAF" en vertu d'une convention de coopération entre les deux associations, dont le texte figure page 267 du n° 1983/4.

ABONNEMENTS

- Paiement par chèque : à l'ordre de Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand à envoyer à Mme R. MÉTRICH, 18, rue d'Iéna, 54630 RICHARDMÉNIL.

- Paiement par virement SEPA :

- IBAN : FR7610278040470002104070150 - BIC : CMCIFR2A

- Abonnement 2019 :

Particuliers : 30 euros Institutions : 45 euros
Tarif Etudiants (photocopie carte d'étudiant) : 20 euros
Prix de vente au numéro : 14 euros

ADHESION A L'ASSOCIATION

Cotisation 2019 : 6 euros

Siège Social

ATILF/ UMR 7118 CNRS, 44 Avenue de la Libération - BP 30687 - 54063 NANCY Cedex

Tous droits de production et de reproduction réservés.
© Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand et les Auteurs.